

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Légendes et
récits du temps de**

**Maguelonne Toussaint-
Samat**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT

LÉGENDES ET RÉCITS DU TEMPS DE NOËL

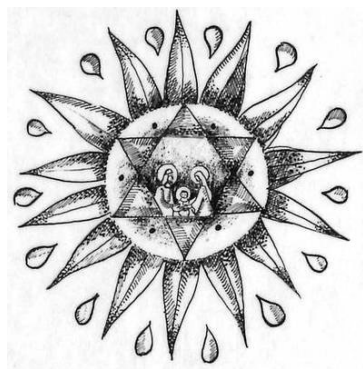


FERNAND NATHAN

Maguelonne TOUSSAINT-SAMAT

LÉGENDES ET RÉCITS DU TEMPS DE NOËL

ILLUSTRATIONS DE ARNAUD LAVAL
Fernand Nathan, Éditeur, Paris, 1977.

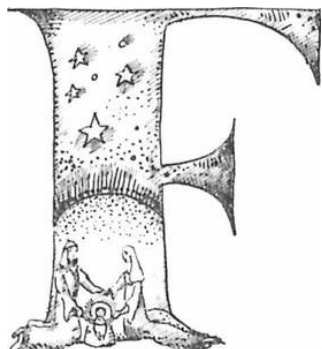


COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

*À la mémoire de mon père,
Jean Toussaint-Samat,
et pour toi, maman,
Renée Vally-Samat, car le souvenir émerveillé
des Noël's de mon enfance
fait de ma vie une fête
qui dure encore...
Tendrement,
M. T.-S.*

La Plus Belle Histoire Du Monde

1. – Un Enfant venu du Ciel



AUT-IL que je vous chante

*Encore une fois
Cette dame touchante
Du noble roi des rois ?
Chantons tous, je vous prie,
Du fond du cœur, Noël
Pour la Vierge Marie,
Qui a fils enfanté...[\(1\)](#)*

Il y a bientôt près de deux mille ans, vivait à Nazareth, modeste bourgade de la province de Galilée, tout au nord de la Palestine, un humble artisan-charpentier nommé Joseph.

C'était un Juif, comme une bonne partie des habitants de la contrée. Dans ces régions du Moyen-Orient, depuis toute éternité, les gens vont et viennent ou s'établissent au hasard des affaires, des guerres ou de la sécheresse. On trouvait donc par là une population très mélangée : des Juifs descendants des Hébreux, des Phéniciens ancêtres des Libanais, des Bédouins arabes, des Grecs...

Mais par les sentiers pierreux du quartier qu'habitait Joseph, on voyait aussi passer, quoique très rarement, les cortèges ou les chaises à porteurs des maîtres du pays, ces Romains prétentieux qui croyaient

posséder le monde parce qu'ils dominaient le pourtour de la Méditerranée.

Les Romains n'aimaient guère s'attarder à Nazareth, car rien ne leur semblait moins élégant que les carrefours poussiéreux où jouaient à grands cris des enfants aux yeux de gazelle.

Toute cette marmaille barbouillée et dépenaillée déboulait entre les pieds des chevaux ou des ânes, renversait les paniers, s'accrochait aux soldats, manquait de faire tomber les femmes revenant du marché ou de la fontaine avec leurs couffins débordants ou leurs jarres d'argile noire aux reflets d'ardoises portées sur la tête avec tant d'élégance.

La maison de Joseph ne se différenciait pas des autres pauvres constructions cubiques de torchis, terre séchée mêlée de paille ou de fibres de palmiers. L'unique pièce de l'habitation servait à la fois de boutique, d'atelier, de cuisine et de chambre.

En passant devant la porte qui éclairait la mesure, on pouvait voir Joseph, le *naggar* (charpentier) comme on disait, pousser ses rabots à la lame de bronze ou de silex bien affûtée. Sur l'oreille de l'artisan, un copeau de bois frisé attestait sa profession. Ainsi le voulait l'usage.

En son rudimentaire matériel consistait toute sa fortune. Ne valait pas non plus grand-chose le dérisoire ameublement : une natte et un cadre pour dormir, des coussins de cuir de chameau, un coffre où il rangeait les vêtements de fête : tunique de lin aux larges manches, manteau de laine bise ornée de pompons. Peut-être encore un *couffieh* propre, cette écharpe frangée qui protège la tête du sable dont n'est point avare le vent du désert, et qui demeure obligatoire pour les cérémonies. Il possédait, en outre, quelques vases d'argile, une marmite et un tamis pour préparer la semoule, également l'indispensable vaisselle rituelle pour le repas de la Pâque. C'était tout. Mais il vivait heureux, sans problème, malgré sa modeste condition et à cause de cela même.

Joseph ne se préoccupait guère de savoir si le roi était son cousin. D'une part, parce que le roi Hérode, un Bédouin, grotesque et sanguinaire tyran placé sur le trône de Jérusalem par la grâce des Romains, n'appartenait pas aux tribus juives. Mais, aussi, parce que lui-même, quoique pauvre ouvrier, descendait du roi David, un des plus grands monarques d'Israël, du temps où ce peuple formait une nation fière et libre.

Cependant, un proverbe juif dit ceci :

« L'homme ne s'appelle pas vraiment un homme avant de se marier, car il est privé de bonheur et de bénédiction. » Depuis peu, Joseph pouvait, à bon droit, se féliciter. Il allait se marier !

Nazareth était un assez petit village pour que tout le monde se connaisse. Le *naggar* avait sans doute, depuis longtemps, remarqué le sourire charmant d'une très jeune fille, Miriam, fille d'Anne et de

Joachim-Héli. Peut-être avait-il été séduit par la douceur, la beauté et la modestie de l'adolescente en la voyant passer pour se rendre au puits, afin d'y chercher de l'eau ou y laver le linge qu'on faisait sécher sur les terrasses ? Arrêtant son travail quelques instants, sans doute l'avait-il suivie des yeux en souriant pour lui-même ? Aussi Joseph ne taxa-t-il pas de mensonge le *dradchen* lorsque ce marieur professionnel vanta les qualités de Miriam, la beauté de ses traits, la piété de son cœur pur, sa grâce et sa vertu. Il en était déjà tellement persuadé !

— Ah ! elle n'a pas d'argent, soupira l'indispensable intermédiaire. Mais n'est-il pas écrit dans les Livres Saints : Malheur à celui qui ne se marie que pour l'argent ! Sa descendance sera indigne !

Bien plus qu'à la fortune, tout fiancé bien pensant devait s'attacher à la généalogie, c'est-à-dire à l'histoire des deux familles. Habile, le *dradchen* ne manqua pas de souligner ce détail :

— L'ascendance de Miriam remonte, comme la tienne, à Abraham et au roi David. De telle sorte que, malgré une origine commune autant que glorieuse, votre très lointaine parenté ne présente aucun problème, bien au contraire.

Miriam et Joseph burent donc ensemble le vin bénit dans la coupe rituelle. Ils étaient désormais fiancés, promis solennellement l'un à l'autre.

À Miriam à peine sortie de l'enfance, Joseph, homme mûr qui avait pu fournir la preuve de sa sagesse et de son expérience, devait assurer entretien, amour, protection et assistance. Ainsi le voulait la coutume. Miriam respirait le bonheur. Quant à Joseph, modeste mais estimé artisan de Nazareth, il se trouvait, grâce à elle, l'homme le plus heureux de Galilée.

— Que leur future famille vive longtemps et heureuse dans ce pays le plus charmant de toute la Palestine !, souhaitèrent en chœur leurs amis.

Même si Nazareth ne passait aux yeux des Romains que pour une dérisoire bourgade poussiéreuse et ses habitants pour des gens sans aucune importance, tout autour de l'agglomération, les jardins d'une campagne riante et fleurie offraient le feuillage des figuiers et des vignes. Le chant joyeux des fontaines répondait au murmure des haies de cyprès, si bavards lorsque la brise se glissait à travers la dentelle dense des ramures.

Plus tard, au cours des siècles, la contrée, dévastée par les invasions qui s'y succéderont, souffrira de laideur et de soif comme on le déplorait déjà dans le pays du sud, la sévère Judée, balayée par un vent perpétuel qui efface toute poésie, jusque dans le cerveau et le cœur des habitants.

Oui, dans ce vallon délicieux, ponctué de blancs hameaux, à la population aimable et laborieuse, pourrait prospérer sans histoire la

future famille de Miriam et Joseph. Sans histoire... Pourquoi le Ciel voudrait-il qu'il en fût autrement ? Or, le Ciel préparait des événements extraordinaires... Et voici ce qu'on dit, ce dont on s'émerveille encore... Ce à quoi tant de gens ont juré leur foi... Ce pourquoi tant de gens depuis près de deux mille ans ont sacrifié leur vie. Mais ce que tant de gens, pourtant, refusent d'admettre. Car lorsque le merveilleux dépasse l'entendement des hommes, leur raison, leur science, certains ne veulent pas croire ce qu'ils ne peuvent expliquer...

Voici donc ce qu'on dit, ce dont on s'émerveille encore :

Quelques mois avant la date de leur mariage, fixée pour la semaine suivant la Pâque, Miriam filait chez elle de la laine destinée au Temple de Jérusalem.

On prétend aussi que, cherchant de la fraîcheur en ce début de printemps, elle se tenait près d'une fontaine, en bordure de la route de Tibériade. Ce lieu, vous pouvez le voir de nos jours : la Source de Miriam.

Quoi qu'il en soit, alors qu'elle s'activait, tordant le lien de ses doigts agiles, une silhouette se dressa devant elle.

— Je te salue, Miriam, comblée de grâces. Que le Seigneur soit avec toi !

Croyant tout d'abord, sans y prêter plus d'attention, à la présence de quelque compagne, la jeune fille leva les yeux. Alors, elle resta interdite.

Devant elle, à ce qu'on raconte, se dressait un ange magnifique aux ailes immenses. Au plumage d'azur soyeux s'accrochait encore de la poussière d'étoiles.

Sans ressentir la moindre frayeur, mais déconcertée par le respect que semblait lui témoigner le céleste visiteur, Miriam hésitait devant le parti à prendre. Sa modestie naturelle s'étonnait davantage des marques d'une telle considération que du miracle de cette étrange visite.

— Rassure-toi, dit l'ange. Car tu as trouvé grâce devant l'Éternel. Tu vas concevoir à présent un fils auquel tu donneras le nom de Yeshua. Il sera très grand et régnera à jamais.

Miriam réfléchit un instant, puis d'un geste impulsif serra son long voile autour de sa taille en rougissant de confusion. Un enfant ? Cette éventualité lui semblait bien extraordinaire. Sinon scandaleuse. Elle n'était même pas mariée !

— Comment cela se pourrait-il dès à présent ? parvint-elle à dire malgré son effarement.

L'ange sourit, levant une main diaphane :

— L'Esprit Saint va descendre en toi, affirma-t-il. Et l'ombre de Dieu accomplira ce miracle. C'est pourquoi l'enfant sera saint et on

l'appellera le fils de Dieu. De même, sais-tu que tes cousins Zacharie et Élisabeth attendent eux aussi un fils malgré leur âge avancé ? Car rien n'est impossible à Dieu.

Élisabeth et Zacharie ? Un fils ? Quelle autre nouvelle extraordinaire ! Mais dorénavant, Miriam ne s'étonnait plus. Courbant le front, elle déclara simplement :

— Je suis la servante du Seigneur. Qu'il en soit selon Sa Parole.

Lorsqu'elle releva la tête, l'ange avait disparu. Seule l'herbe rase sur laquelle il avait posé ses pieds attestait son passage par des fleurs soudainement écloses et un peu de poussière dorée que la brise emportait déjà...

Miriam se rendit en grande hâte chez ses vieux cousins. Ils résidaient à Ain Karin, dans les faubourgs nord de Jérusalem, en Judée.

Zacharie servait au Temple comme modeste *cohen*, prêtre auxiliaire. Mais depuis quelque temps, inexplicablement, il était devenu muet. Inexplicablement pour son entourage, mais pas pour lui, car il savait... Il savait que ce mutisme datait de la visite d'un ange, un ange apparu pour lui annoncer la prochaine maternité d'Élisabeth.

Lorsque Miriam se présenta sur le seuil de la maison, Élisabeth se précipita au-devant de la jeune fille en s'écriant, à la grande surprise de tous :

— Tu es bénie entre toutes les femmes et l'enfant que tu portes est béni.

Et après qu'elles se furent embrassées, l'épouse de Zacharie ajouta :

— Comment m'est-il donné que la mère de Notre Seigneur vienne jusqu'ici ?

Paroles étranges ! On aurait dit que par la bouche d'Élisabeth quelqu'un d'autre s'exprimait. Miriam y vit la confirmation des révélations de l'ange, car au même moment elle sentit l'enfant tressaillir en elle.

Alors, son cœur ne put retenir des louanges qui montèrent vers le Ciel, comme l'alouette jaillit des blés vers la splendeur du soleil.

Quelques semaines plus tard, naquit le fils du vieux couple. Il paraît que le *cohen* Zacharie retrouva miraculeusement sa voix pour donner au bébé le nom de Yohanan (Jean), lequel nom signifie « Dieu est favorable ».

(Plus tard, Yohanan devait prendre le surnom de Jean-Baptiste : vouant sa vie à la parole de Dieu, il exhorta les gens à venir se tremper dans l'eau du fleuve Jourdain pendant qu'il priait pour eux. C'est la cérémonie du baptême. Ce mot grec signifie « immersion ». Ainsi fut baptisé le fils de Miriam... et après lui, tous les chrétiens...)

Mais il était cependant temps pour Miriam de retourner à Nazareth : le jour fixé pour les noces approchait.

Apprenant de la bouche même de sa fiancée l'histoire extraordinaire qui lui était arrivée, Joseph se trouva alors plongé dans un grand désarroi.

Il passa la plus grande partie de la nuit suivante à tenter de trouver le sommeil. Enfin, aux petites heures de l'aube, brisé de fatigue et d'émotion, il somnait dans une sorte de torpeur lorsque l'ange lui apparut.

— Joseph, descendant de David, déclara le surnaturel visiteur, ne crains point de prendre Miriam pour épouse, puisque l'enfant qu'elle porte vient de l'Esprit Saint. À ce fils, tu donneras le nom de Yeshua car il sauvera son peuple.

Yeshua, Yeshoua ou Josué avait déjà été le prénom du prophète qui guida les Hébreux hors d'Égypte après la mort de Moïse. Il signifie : « Par lui, Yehovah l'Éternel nous sauvera. » Ainsi, en vérité, fut appelé, en langue hébraïque, celui que nous nommons Jésus.

Dès son réveil, enfin convaincu de cette immense responsabilité que le Ciel lui confiait, Joseph partit chercher Miriam.

— Viens vivre auprès de moi, expliqua-t-il avec simplicité. Plus que jamais, tu as besoin d'aide et de protection. Ne te fais plus de souci. Ton enfant naîtra dans ma maison, notre maison.

De tout cela, on s'émerveille encore. Tant de gens le jurent sur leur foi. Tant de gens l'ont affirmé au prix de leur vie. Et même si tant de gens, aussi, refusent de l'admettre parce qu'ils ne peuvent pas l'expliquer, rien ne fut plus pareil dans le monde.

Cependant, survint une autre nouvelle qui devait modifier une nouvelle fois les projets de Joseph, cet homme dont on ne louera jamais assez la piété et la bonté. Il fallait quitter cette vallée riante, ce modeste paradis au milieu d'une région aride et que la source Pardesh, la bien-nommée, arrose avec tant de générosité !

La Palestine était occupée, vous le savez, par les conquérants romains. Le peuple de Rome, outre ses qualités militaires, passe pour le modèle des organisateurs. La méthode et l'ordre faisaient de son administration une véritable machine, efficace et jamais en défaut.

Dans tous les territoires assujettis à l'empereur de Rome, des fonctionnaires innombrables usaient la moitié de leur temps à constituer des archives. L'autre moitié suffisait à peine pour classer ces paperasses, mais jamais ils ne s'en lassaient.

Ainsi parvint à Jérusalem l'ordre de procéder au compte des habitants de la Palestine. On recensait de même tous les sujets de l'empire. Quel régal pour l'administration, mais quels désagréments pour la population !

— Il faut, ordonna le préfet, que chacun regagne d'urgence le lieu dont sa famille ou sa tribu est originaire.

Imaginez le va-et-vient dans le pays ! Les gens, naturellement,

prireut très mal ce nouveau décret de l'occupant, promulgué par le préfet Quirinus.

Ah ! les méthodes de nos ancêtres étaient bien meilleures ! Ils comptaient le nombre d'agneaux tués pour la fête de la Pâque par le boucher du Temple. Et ils multipliaient par dix. Voilà un procédé logique !

— Comment cela ?

— Eh bien, on nourrit dix personnes avec chaque animal rôti, n'est-ce pas ? Pas plus, pas moins. Car nous sommes économes mais point avares.

— Vraiment, la peste emporte le préfet Quirinus, son César et leur curiosité, car ils exigent non seulement de savoir combien nous sommes, mais aussi de connaître l'importance de notre famille et de notre fortune. Quelle indiscretion !

— Aie ! tout ce dérangement pour nous prendre encore plus d'impôts. Il faut tellement d'argent pour nourrir ces fainéants de soldats romains, leur empereur et ce Bédouin mal blanchi d'Hérode dont nous nous passerions bien !

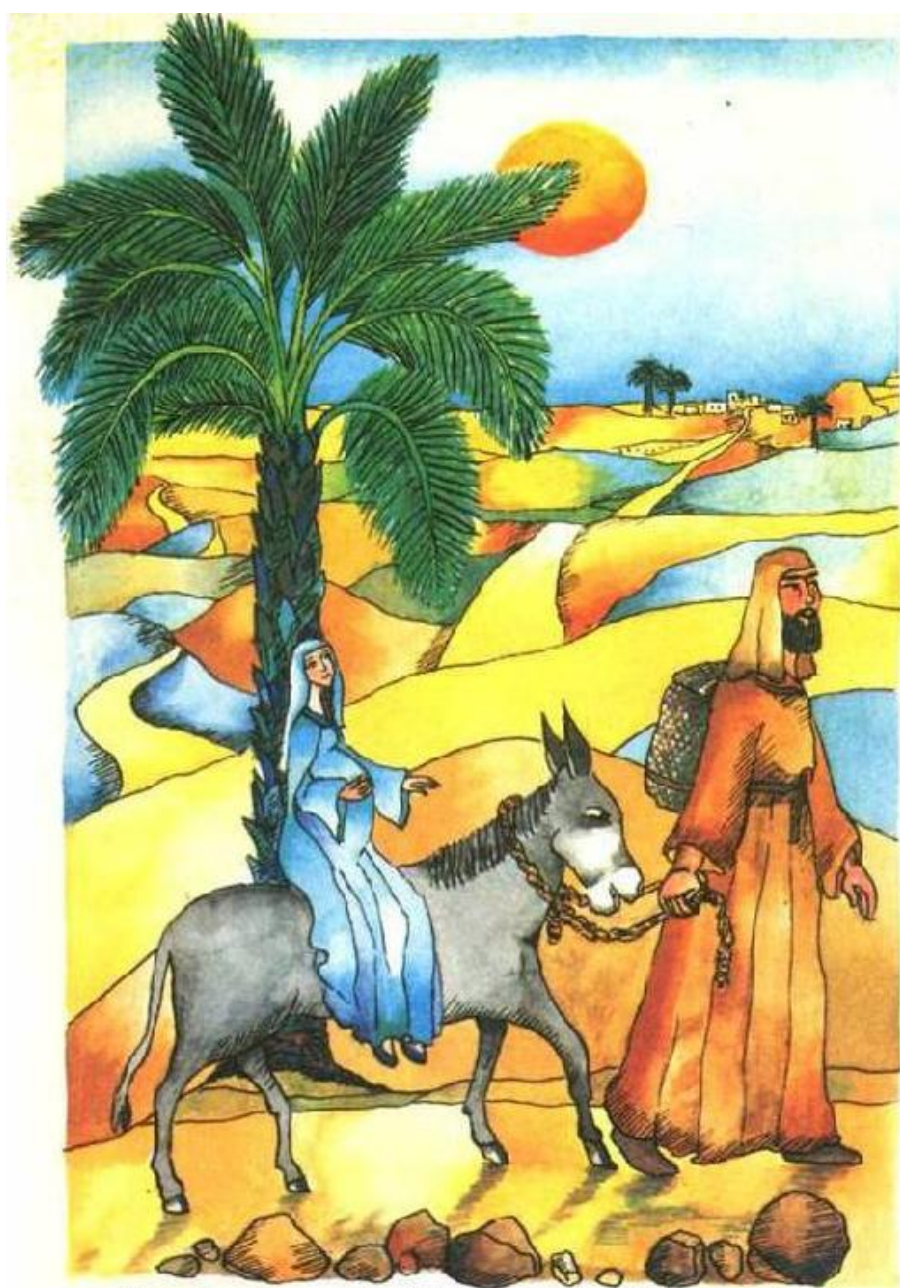
Joseph comme Miriam faisaient partie, nous l'avons dit, de la « maison » de David, issue de Bethléem en Judée. Ils devaient donc sans tarder quitter Nazareth et entreprendre de gagner l'autre bout du pays. Un long voyage ! La Galilée à traverser, puis la Samarie avant de descendre au-delà de Jérusalem... Un bien long voyage pour Miriam dans l'attente de son bébé !

Les ordres, à vrai dire, ne concernaient que les chefs de famille, mais, à cause de son état, la jeune femme redoutait d'être séparée de son mari, et pour combien de temps ? Aussi décida-t-elle de prendre la route avec lui.

On réalisa ce qu'on put du maigre mobilier. On mit le matériel en lieu sûr et on acheta un âne, afin de faciliter le déplacement de la future mère, bien alourdie par son précieux fardeau.

Ils partirent sur la piste qui menait vers le Sud. Ils partirent comme tant d'autres sous le soleil encore chaud de ce début d'hiver palestinien. Joseph, à pied, tirait le bourricot par le licol. Tout leur bagage tenait dans un linge noué et un couffin suffisait bien pour rassembler les provisions de base : dattes, pain d'orge, lait caillé. Ils trouveraient en cours de route melons ou légumes frais et, pour le jour du Seigneur, un poisson ou un poulet à faire griller sur le feu de campement. Ou peut-être des œufs ou de l'agneau... qui sait ?

Au détour du chemin, Joseph s'arrêta un instant pour contempler une dernière fois son petit univers. Ah ! dans combien de temps redeviendrait-il un *naggar* diligent et joyeux, habile à équarrir les poutres ou à construire des jougs d'attelage, des lits et même des coffres pour les gens riches ?



Ils partirent comme tant d'autres sous le soleil encore chaud

Miriam, juchée sur l'âne, caressa la main de son époux, crispée autour de la longe.

— Aie confiance dans le Très-Haut, mon ami.

Joseph soupira. Confiance ? Qui d'autre que lui s'en remettait autant à l'Éternel, depuis quelque temps ?

— *Kitow ! C'est bien !*

C'était bien, puisque le Ciel en avait décidé ainsi. Que Sa Volonté soit faite !

Beaucoup moins résignés se montraient les autres Palestiniens. En fait, à travers tout le territoire soumis aux Romains, on peut dire que l'agitation était à son comble. Dans tous les sens du mot, si l'on considère également les déplacements des familles d'un point à l'autre du pays, avec armes et bagages.

À part les dépourvus, comme le ménage de Joseph, bien des commerçants ou des propriétaires cossus emportaient avec eux de quoi se loger confortablement : tentes pour des campements luxueux ou bourses bien garnies pour les meilleures chambres des rares auberges, les caravansérails.

Ne se comptaient pas non plus les bandits empruntant d'un air innocent les voies isolées où ils s'apprêtaient à faire fortune. Aussi les autorités avaient-elles mis en place de grands déploiements de forces. Ces troupes ajoutaient encore au trafic.

Mais l'autre agitation, presque aussi visible, était celle qui régnait dans les cœurs. Comme nous l'avons entendu tout à l'heure, l'ordre de recensement transmis par le préfet Quirinus n'offrait qu'un prétexte supplémentaire à la rogne et à la grogne des gens, plus que mal à leur aise sous l'occupation impériale.

Déjà, depuis des années, je dirais même des générations, couvait une exaltation à la fois patriotique et religieuse. Le peuple juif ne fut pas souvent libre au cours de son histoire et cela commençait singulièrement à lui peser.

Plus que jamais des prophètes, ou même des agitateurs, proclamaient qu'un règne sans bornes serait réservé à la nation du roi David :

— Jérusalem deviendra la capitale du monde entier !

— Pour cela, prêchaient les fanatiques religieux, il faut revenir à une grande piété.

Ce zèle amenait des discours véhéments et des disputes passionnées. La passion est bien éloignée de la dévotion !

Aux haltes, Joseph et Miriam côtoyaient souvent des groupes discutant avec animation autour des feux. Sous l'immense ciel étoilé, chacun s'endormait ensuite et rêvait des prédictions qu'il venait d'entendre. N'importe qui prophétisait à l'envie et y allait de son commentaire pour affirmer la proche venue du « Messie » attendu, ce

Sauveur qui ferait d'Israël le royaume de Dieu.

Toute cette agitation, morale autant que physique, échauffait les esprits et la plante des pieds, et faisait de ce peuple en mouvement une force nouvelle, comme le contenu d'un chaudron en ébullition d'où, on le sentait bien, jaillirait sous peu quelque chose d'inattendu.

Je ne sais si Joseph et Miriam, riches seulement de leur lourd secret, se mêlaient beaucoup aux autres voyageurs. Il est probable qu'ils surent profiter de la protection des caravanes pour traverser des étendues aussi peu engageantes que la Terre de Garizim. Malgré la présence du tombeau de Jacob, l'idolâtrie notoire des habitants y était une menace pour les Juifs pieux.

À travers la plaine de Judée, tellement brûlée par des étés millénaires qu'elle sentait en permanence le roussi, ou au passage de la gorge menant à Jérusalem, les sabots de l'âne portant Miriam butaient sur chaque caillou de la piste médiocre. Rapidement le distançaient les chameaux nonchalants et sûrs ou les mules sereines des nantis.

Joseph, dans le calcul de son voyage, avait pris son temps. Si seulement cent cinquante kilomètres séparent Nazareth de Bethléem – trois heures au plus maintenant en automobile – cela représentait, au pas du bourricot, presque une semaine de trajet.

Combien de fois, serrant les dents, tant son dos douloureux l'élançait, Miriam demandait à descendre ! Et puis, il fallait souvent songer à soulager la pauvre petite monture, sans attendre que ses beaux yeux las traduisent son épuisement. Tant qu'on le lui demandait, elle trottinait de toute sa bonne volonté, comme si le Très-Haut, à elle aussi, avait confié le secret.

Enfin, après une dernière et épuisante étape dans la rocaille et la solitude venteuses, voici qu'apparurent deux collines jumelles, drapées à leur pied du manteau blond des labours rayé d'argent par les oliveraies.

— *Bethléem ! La maison-du-pain ! Bethléem Ephrata*, Bethléem riche en fruits.

De loin, la bourgade, à la vérité à peine plus qu'insignifiante, semblait sourire, tant la vue de ses maisons blanches et propres offrait de réconfort.

Miriam mit pied à terre, laissant l'âne s'ébrouer avec satisfaction sous la caresse du vent qui séchait son dos trempé de sueur... Joseph prit la main de sa femme et rendit grâces à Dieu :

— Le prophète Michée n'a-t-il pas dit : « Et toi Bethléem, la fertile, petite parmi les milliers de Juda, tu n'es pas la moindre car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël, celui dont l'origine remonte aux temps anciens, au temps d'éternité... ».

— « Que ce soit bientôt et en un temps proche, Amen », répondit

Miriam en courbant sa taille douloureuse.

La nuit tombait et chaque minute comptait maintenant. Oui, « ce » serait pour bientôt. La main dans la main, les deux époux montèrent vers la ville, suivis de l'âne qui gambadait de joie.

Mais au bout de quelques centaines de mètres, la jeune femme ne put dissimuler une grimace. Joseph, alarmé, l'aida à remonter sur la bête dévouée. Il fallait d'urgence trouver un gîte et surtout y arriver en bon état. Le temps était plus que proche. L'enfant s'annonçait...

Or on se trouvait, bien qu'il y ait des gens qui en discutent encore, vers la fin du mois de Kislev, le décembre du calendrier israélite, et au 24^e jour de ce mois, veille d'une charmante réjouissance : la Hanoukka ou fête des lumières.

La Hanoukka commémore un miracle :

Après une guerre gagnée contre les Syriens et la reprise de Jérusalem, les prêtres, voulant rétablir le culte, ne trouvèrent plus assez d'huile pour rallumer le chandelier sacré qui doit brûler sans trêve dans le Temple. Un peu de l'huile sainte et d'une grande pureté – la seule première goutte de chaque olive – restait au fond d'une fiole. Le miracle fut que cette dérisoire quantité brûla pendant huit jours, le temps de préparer à nouveau le nécessaire...

Depuis, dès la nuit tombée et l'apparition des premières étoiles, à la veille de la Hanoukka, les familles se réunissent et allument des godets que l'on place sur le seuil ou aux fenêtres des maisons ; une lampe le premier jour, deux le second et ainsi de suite...

Aussi, bien avant l'arrivée de Miriam et de Joseph à Bethléem, les autres voyageurs s'étaient-ils débrouillés pour s'installer à leur aise dans le village en fête et tout illuminé, afin de procéder aux rites puis au repas de liesse.

À l'entrée du bourg, l'auberge ou caravansérail regorgeait de monde. Autour d'une vaste aire carrée où s'entassaient bétail et montures entre les feux de camp, quelques auvents abritaient des familles véhémentes et affairées. De tous les coins surgissaient des gosses, poursuivant à grands cris leurs toupies à quatre faces, cadeaux rituels de cette célébration et dont ils rêvaient toute l'année.

Au milieu de la cohue pittoresque, des poulets suspendus par les pattes à des piquets protestaient à grands battements d'ailes, comme s'indignaient les ménagères contre les tentatives de chapardage. Près d'une pyramide de paniers et de ballots odorants, un chameau entravé frappait le sol de la tête en poussant des cris affreux et menaçait son entourage de ses grandes dents jaunes.

Par-dessus tout cela l'odeur de l'huile et du fumier vous prenait à la gorge...

Plus encore que le grouillement, la puanteur rendait ces lieux impraticables à la jeune future mère. Ses yeux cernés se tournèrent un

peu affolés vers Joseph.

Eût-elle pu seulement se glisser dans la cour qu'elle aurait été bousculée. Et comment envisager la venue au monde de l'enfant au milieu d'une foule pareille ?

Par acquit de conscience, Joseph attacha le bourricot au pilier d'entrée et se fraya un passage vers la salle commune encore plus bondée que ses abords. Allant de l'un à l'autre, il n'obtint que des quolibets chaque fois qu'il essaya d'expliquer la situation de sa femme et l'imminence de la naissance.

Non pas que les gens se soient moqués d'une future mère... *Barouk haba*, béni soit celui qui vient !... Mais l'accent du charpentier, son patois araméen incompréhensible pour ceux du Sud, incitaient plutôt au rire qu'à la pitié, en ce soir de liesse.

Ayant finalement réussi à atteindre l'aubergiste, complètement débordé et sourd à tout ce qui n'était pas le tintement d'une pièce de monnaie, Joseph y alla d'une courtoise mais timide salutation :

— *Chalom alekhem*. La paix soit avec vous.

Pour toute réponse, il reçut un grand coup de chiffon.

— *Lekh ! lekha !* Fiche-moi le camp !

Mais le tenancier aurait-il cédé une des trois chambres « de luxe », comment aurait-il été payé ? Peut-être celui-ci, néanmoins pris de pitié, indiqua-t-il alors une de ces grottes dont la colline de Bethléem est truffée et où l'on abritait des troupeaux pendant les orages ? Ou peut-être un esclave sut-il conduire en ces lieux des gens encore plus démunis que lui, puisque sans même un toit ?

Toujours est-il que Miriam n'eut que le temps d'être amenée vers une misérable excavation, au fond de laquelle ruminait philosophiquement un bœuf, sans doute trop vieux pour aller aux champs, mais qui inclina courtoisement ses cornes vers les arrivants, comme pour s'excuser de ne pouvoir davantage bouger. On avait entravé ses pattes et attaché sa queue à une grosse pierre.

La nuit, bien tombée maintenant, il faisait très froid dehors. Mais ici, la vivante présence de cet animal de bon augure avait entretenu une bonne chaleur.

Joseph accrocha une torche qu'il avait allumée au brasier du caravansérail et parvint à caser l'âne près du bœuf... Il ne manquerait plus qu'on le leur vole !

Ensuite, ayant trouvé le coin le plus abrité et le moins fangeux, il étala de la paille sèche sur laquelle il disposa une couverture, afin que Miriam puisse s'y allonger. Puis il courut vers une citerne chercher de l'eau. Il n'y avait même pas la place de faire un feu pour la chauffer !

Et les pénibles dernières heures de l'attente commencèrent...

~~En dette lupité~~ *En dette lupité*

~~Des viamés et des psjudis~~ *Des viamés et des psjudis*

Requiez-ens. Indésertes

Etrnde épisetteis.

Aésait petite noutchette

S'est frâchtoenpleois...

Et voilà ce que l'on dit :

« C'est ainsi que Miriam mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche. »

L'enfant poussa son premier cri, mais il n'y eut pas le moindre tonnerre déchirant les cieus d'un horizon à l'autre pour faire entendre par son fracas l'écho de ce vagissement. À ce bruit, pourtant, peut-être les plus grands de ce monde, les généraux, les rois, les empereurs, auraient-ils été saisis de stupeur...

Peut-être, mais j'en doute... Quand on se croit puissant, on reste sourd aux merveilles.

Aussi n'y eut-il rien qui fit écho à la nouvelle. Rien que le grincement du licol de l'âne ou le mâchonnement du bœuf ou le couinement d'une souris à la recherche de quelque grain oublié sous une jarre. Rien que le soupir d'une maman dolente, mais tellement heureuse ! Rien que le crissement de la paille sur laquelle Joseph s'était agenouillé.

— Regarde, murmura Miriam en lui présentant son fils.

Avec adoration, elle souleva l'enfant pour l'offrir au monde. Mais on aurait dit aussi que le monde entier reposait dans ses mains.

Joseph regardait cette petite figure douce et rose où se jouait encore le reflet de la lumière du Paradis. Il sentait dans son cœur bouleversé que désormais plus rien ne serait jamais pareil pour personne.

Cependant, le Ciel devait révéler à certains la venue sur la terre de cet enfant misérable. Lesquels eurent cet honneur ? Mais les plus méprisés de la société... les plus mal aimés ! Les seuls dignes de venir lui apporter leur amour.

Il y avait, il y a encore, autour de Bethléem, des champs en friche réservés à la pâture des troupeaux du village. La nuit, sauf en cas de graves intempéries bien rares sous ces latitudes, les bêtes restent au pacage, gardées par des veilleurs qui se relaient autour d'un feu, jouant doucement de la flûte, tandis que leurs compagnons dorment sous les buissons ou sous l'auvent d'une tente rudimentaire.

Je ne peux pas dire que le restant de la population considérait avec mépris les bergers. En fait, ceux-ci n'étaient même pas considérés du tout.

Du reste, à les voir, solitaires ou rassemblés en bandes comme les chacals dont ils devaient préserver les agneaux, il paraissait parfois difficile de leur accorder la qualité d'êtres humains. Ils faisaient peur avec leur figure sale, rongée de barbe et de cheveux hirsutes, les peaux puantes et les haillons dont ils couvraient mal leur corps

musclé, tanné par le grand air, et ce redoutable bâton ferré qui ne les quittait jamais.

Pourtant, ces pauvres parmi les pauvres, plus ignorants de religion et de négoce que leurs troupeaux, possédaient une grande science, celle de la nature où ils s'étaient réfugiés. Ils connaissaient l'usage des plantes, les étoiles, mais, avec une certaine sagesse, se souciaient comme d'une guigne de la marche d'un monde dont ils n'étaient qu'un infime rouage.

Ce soir-là, les pâtres campaient comme d'habitude sur la colline, bien à l'écart du village maintenant assoupi après la liesse célébrant la fête des lumières. Ponctuant l'obscurité, quelques foyers signalaient leur présence. Les cris rythmés des guetteurs ou les bêlements d'une brebis trouaient de même le silence nocturne. Tout près d'un brasier, l'un d'eux, étendu sur le dos, rêvassait en contemplant l'infini des cieux. Soudain, il se redressa, interloqué. Une vive clarté inondait le firmament en un point situé juste au-dessus des faubourgs de Bethléem, là où des grottes aménagées servaient d'étables ou de remises à plusieurs propriétaires... Alors, il réveilla ses compagnons...

Peu de temps après, un bruit de pas fit sursauter Joseph. Lui aussi veillait dans la demi-obscurité de son abri, contemplant le merveilleux enfant qui dormait, ses petits poings fermés, dans une auge, peut-être de pierre ou de bois creusé, garnie de fine et odorante paille d'avoine, par-dessus des fanes sèches de fèves.

Le *naggat*, sa première émotion passée, ne pouvait guère trouver le sommeil. Tant d'idées, sans doute, tournaient dans sa tête : les visites de l'ange, leur avenir à tous trois, sa responsabilité, mais surtout une tendresse énorme pour ce bébé tombé du ciel et un amour immense pour Miriam, un amour mêlé de ferveur, de piété et d'humilité. Mais il se sentait également tracassé par le silence du Très-Haut.

« Maintenant que « cela » est arrivé, pourquoi l'ange ne se manifeste-t-il plus ? »

S'il régnait autour d'eux une paix extraordinaire, presque surnaturelle, rien n'indiquait le moindre bruissement d'ailes.

Aussi, lorsqu'un mouvement insolite se fit percevoir de l'extérieur, Joseph se leva d'un bond, époussetant et lissant sa méchante tunique, pour essayer d'être présentable devant « l'envoyé ».

Un agneau bêlait doucement derrière la porte.

L'enfant vagit. Miriam soupira et se retourna sur sa couche, dans un froissement de paille. On piétinait au – dehors. Il semblait même qu'ils étaient plusieurs à chuchoter.

Précautionneusement, le charpentier alla vers le vantail et l'entrouvrit.

— *Chalom alekhem*, la paix soit avec vous, fit-il d'une voix étranglée.

— *Chalom alekhem*, répondirent en chœur des voix rudes mais

joyeuses.

Joseph se figea. Allons, bon ! des rôdeurs ! Ou, pis, des soldats !

— Il n'y a rien à prendre ici. Passez votre chemin, chuchota-t-il en cherchant à tâtons derrière son dos de quoi lui servir d'arme. Il n'y a qu'une pauvre famille de passage.

— Nous ne sommes pas venus te faire des ennuis. Au contraire, Nazaréén, protesta celui qui menait la troupe. Laisse-nous entrer.

À l'avare lumière de la torche de résine, le charpentier voyait une face barbue mais hilare. L'air de la nuit apportait une forte odeur de crasse et de suint, mais le sourire entre les poils hirsutes était franc et, comment dirais-je ? en même temps, respectueux.

— Qui êtes-vous ?

— Des *bayechanis*, des pauvres minables, fit l'autre avec simplicité. Des bergers qui désirent te faire visite. À toi, à ta femme et au petit.

Joseph essayait de repousser la porte, mais le meneur glissait son pied nu dans l'entrebâillement, tandis qu'une grosse main terreuse, presque une patte, se tendait, ouverte et implorante.

Il y eut un mouvement derrière l'homme et on produisit un agneau, petite boule de fourrure nacrée.

— C'est pour l'enfant nouveau-né. Celui qui dort dans la crèche et que nous attendons.

— Comment savez-vous qu'il y a présentement un nouveau-né dans la crèche ?

L'aubergiste s'était-il montré bavard ? Ou les voyageurs rencontrés au début de la soirée ? Pourtant, qui aurait condescendu à parler à des bergers, surtout en cette heure de la nuit ? Et qui aurait pu préciser où le bébé dormait ? Contre toute logique alors, Joseph eut peur. Car où était la logique en cette nuit ?

Les idées les plus folles tournèrent dans sa tête : le roi Hérode et les Romains venaient peut-être d'édicter de nouvelles lois saugrenues ? Il fallait sans doute une autorisation d'hébergement ou de... naissance, même en ce lieu sordide ? Résigné, le charpentier laissa retomber sa main.

Derrière lui, la voix paisible de Miriam déclara :

— Laisse-les entrer pour qu'ils le voient. Il est si beau !

L'un après l'autre, les bergers – peut-être étaient-ils quatre ou cinq ? – entrèrent et se prosternèrent devant l'enfantelet tout rose qui soupirait d'aise en son sommeil.

— Il avait raison, s'écria un des hommes. Ah ! une telle voix venue du ciel et une créature aussi admirable ne pouvait se tromper !

Joseph ferma les yeux, serrant le poing contre sa poitrine, tant son cœur triomphant lui faisait mal.

— Quelle cré...a...ture ? parvint-il à dire.

— Une immense clarté en forme de créature qui est descendue du

ciel, de là où il y a la grande lumière. Viens voir.

Joseph, poussé vers la porte, ne vit au-dessus de la campagne endormie que la voûte scintillante des cieux. Peut-être plus belle que d'habitude, mais en rien extraordinaire, si ce n'est deux étoiles jumelles plus brillantes que les autres, juste au-dessus de lui.

— Il n'y a pas d'autre lumière que celle des étoiles.

— Ah ! c'est fini ? fit quelqu'un navré. Pourtant, tu ne peux pas savoir ce que c'était beau. Un astre flamboyant à la verticale de ton abri et le ciel qui s'ouvrait comme une draperie de lumière, tandis qu'une voix, à la fois douce et gigantesque, parlait à notre esprit.

C'était vraiment la première fois que le berger tenait un tel discours. D'habitude, sa langue embarrassée peinait à exprimer les quelques mots d'une vie simple et rude. Ce soir, tout paraissait si beau et si facile à exprimer !

Miriam, tout à fait réveillée, questionna doucement :

— Que disait-elle, cette voix ?

— Elle disait de ne pas avoir peur. Puis l'ange, car c'était un ange, expliqua qu'il apportait une grande nouvelle : Le Sauveur du monde est né ! Aujourd'hui même. C'est le Christ, Notre Seigneur !

— ... Il ajouta : « Et ceci vous servira de signe : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes dans une crèche. »

— ... Alors, soudain, se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste qui louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux... »

— « Et paix sur terre aux hommes de bonne volonté. »

— Lorsque les anges nous eurent quittés, nous nous sommes dit : « Allons à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur vient de nous faire connaître. »

— ... Nous sommes venus en hâte et nous vous avons trouvés, Miriam, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche.

Ils savaient même leurs noms !

— Regardez-le, dit Miriam en se penchant sur l'enfantelet.

Elle rabattit un peu le linge qui remontait jusqu'au minuscule menton pareil à un bouton de rose.

Le plus âgé des bergers tendit à la mère l'agneau qu'il avait apporté. Miriam reçut le tendre animal et le posa dans l'auge de pierre, contre l'enfant. L'une et l'autre des deux petites créatures, sentant une nouvelle tiédeur, s'étira dans son rêve et en gémit de plaisir.

— Je conserverai avec soin tous ces souvenirs et les méditerai en mon cœur.

Telles furent les paroles de gratitude de Miriam, et les bergers en s'en allant sur la pointe des pieds, se sentirent désormais les plus riches du monde...

L'ange donnant lumière

*Aux pasteurs et brebis
A dit la vraie nouvelle
Dont tous sont réjouis.
À l'enfant qui est né
Ils se sont présentés
En leurs présents jolis,
Rendant à Dieu hommage
D'avoir vu son beau fils.*

De cet événement, on s'émerveille encore. Tant de gens le jurent sur leur foi. Tant de gens l'ont affirmé au prix de leur vie. Tant de traces sont restées du passage de cet enfant parmi nous... alors que si peu de témoins ont pu le suivre des yeux. Tant de preuves...

Et même, si tant de gens, également, ont refusé d'admettre ces preuves parce qu'ils ne peuvent se les expliquer, après cette nuit-là, plus rien ne fut désormais pareil dans le monde.

Noël ! Un enfant était né...



2. – Les Rois sages et le Roi fou



'ÉTOILE lumineuse

*A les trois rois rendu
À Bethléem en Judée
Devant le doux Jésus.
Lui ont offert présents
Or, myrrhe et encens
Sans lui faire refus
En priant la Vierge
Qu'elle les lui mît dessus.*

Or, d'autres avaient vu cette lumière extraordinaire qui alerta les pâtres, des rebuts de la société, des marginaux, comme on dit maintenant.

Pas de pauvres hères, non, mais des gens tout aussi peu aimés que les bergers, tout aussi infréquentables, et dont on avait également peur, non pas pour leur brutalité, mais pour la subtilité d'un pouvoir qui semblait surnaturel : les magiciens.

En fait, si la magie de ces magiciens terrorisait, c'est parce que, en ces siècles d'ignorance quasi générale, ils étaient les seuls à posséder un secret dont, pour ainsi dire, personne n'avait la moindre idée : la science.

Généralement originaires du pays voisin, la Chaldée, ou bien de l'Inde lointaine, dépositaires d'une connaissance remontant à la nuit des temps et venue on ne sait encore d'où, comme celle des prêtres indiens ou égyptiens, ils savaient, en effet, beaucoup de choses.

La médecine : ils étaient guérisseurs. La physique et la chimie : ils les appliquaient en des tours de passe-passe. Les mathématiques et

l'astronomie : ils faisaient de l'astrologie et on pensait qu'ils manipulaient du même coup l'avenir.

Mais comme ils pratiquaient par-dessus tout la philosophie, ces sages ne disaient jamais que ce qu'ils jugeaient bon de laisser connaître.

Bien sûr, se glissaient parmi eux des charlatans de la plus belle eau, mais ils étaient rares car les véritables mages les démasquaient facilement.

Ce qu'on appelait donc de la magie était, par ailleurs, officiellement et formellement interdit par la religion juive et par la loi romaine. Car, jaloux de leur propre pouvoir, les prêtres hébreux et les administrateurs de l'empire se méfiaient de ces étrangers comme de la peste, leur reprochant idolâtrie et pratiques de sorcellerie, bien qu'en vérité il fût de très bon ton dans la haute société de consulter ces mystérieux personnages.

Hérode, le roi bédouin de Judée, se maintenait sur le trône par la grâce des Romains. Ce sanguinaire petit monarque, plus que quiconque, craignait et recherchait les mages. Il craignait même son ombre... et sa couardise expliquait peut-être sa cruauté, si elle ne l'excusait pas.

Or, depuis huit jours, Hérode ne dormait plus.

Il est probable que les bergers de Bethléem avaient raconté à l'envi le prodige de la nuit de la fête des lumières. La rumeur publique avait atteint la capitale. Parmi toutes ses craintes, Hérode redoutait surtout un rival éventuel. Il avait déjà, par précaution, coupé en morceaux la plupart des membres de sa famille, mais voilà que des espions lui rapportaient l'existence d'un bébé misérable qui serait le roi d'Israël et même le roi du monde !

Fou de rage, le roi fit fouetter jusqu'au sang ces bavards pour les punir de rapporter des nouvelles aussi désagréables. Puis, les renvoyant à leur travail à grands coups de pied, il leur ordonna d'en savoir davantage.

Le lendemain, les espions se traînèrent sur le sol de la salle du trône en avouant :

— Trois magiciens, sans doute originaires de Babylone, peut-être prêtres de la religion de Mazda, le dieu chaldéen de la lumière, parcourent Jérusalem en posant des questions de porte en porte...

— ... Ils demandent à chacun : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous suivons une nouvelle étoile signalant son arrivée en ce monde et nous sommes venus lui rendre hommage. »

— Pitié, Majesté ! ce n'est pas notre faute.

Le roi des Juifs ? Une nouvelle étoile ? Un hommage ! Hérode écuma de fureur. Plus jamais la peau ne repoussa sur le dos des espions, rossés d'importance. S'ils ne purent se plaindre, car on leur

coupa la langue, toute la capitale retentit des imprécations du roi.

Ce fut un bel émoi dans la population israélite lorsqu'on apprit que venaient d'être convoqués au palais tous les prêtres, les scribes et les prédicateurs.

— En effet, Majesté, dirent ces gens instruits des choses de la tradition, les prophéties sont formelles : le Sauveur ne peut naître qu'à Bethléem : « car de là, disent les livres saints, sortira un chef qui sera le pasteur d'Israël ».

Stimulé par les corrections infligées à leurs confrères, un nouveau contingent d'espions se répandit dans la ville.

Les mages, facilement retrouvés, furent conduits dans le plus grand secret devant le trône sur lequel Hérode trépignait. Là, les trois savants étrangers confirmèrent très volontiers au monarque comment chacun d'eux, de son côté, avait observé le ciel...

Depuis ce temps, les astronomes se sont querellés pour savoir quelle était cette étoile dont on a perdu la trace, mais il semble que l'on a, à présent, résolu l'énigme.

On a plaidé pour une comète, puis pour l'explosion d'un système solaire lointain. On a parlé d'une aurore boréale, grandiose phénomène électrique naturel que l'on peut voir parfois en dehors des régions polaires. Mais il s'agirait, en fait, d'une illusion d'optique provoquée par le rapprochement, vu de la Terre, des deux plus grosses planètes voisines, Jupiter et Saturne.

Dans leur course autour du Soleil, lorsque l'une d'elles, la plus proche de nous, dépasse l'autre et qu'elles paraissent se toucher, cela donne l'effet d'une nouvelle étoile, deux fois plus brillante que la normale. Cette « conjonction » a lieu régulièrement mais très rarement, tous les dix-huit siècles environ. La dernière a eu lieu à la fin du XIX^e siècle. On peut en calculer les dates passées et futures. Il est probable que les mages, dont la science ne fait plus de doute, étaient au courant du phénomène et surent en observer le magnifique spectacle. Quant à la coïncidence de cette « conjonction » avec la naissance du petit enfant de Bethléem, il s'agit là d'un des secrets de l'univers, secrets dont les mages étaient dépositaires.

Certains « mystiques » de nos jours pensent que la dernière conjonction donna ainsi le signal de l'ère du machinisme et le proche envol de l'homme vers les étoiles... Qui sait ?

Cependant, les savants modernes ne manquent pas de souligner que l'observation de l'« étoile » de Bethléem se situe six ans plus tôt que la date officielle de la nuit merveilleuse, déterminée imprudemment par un brave moine du temps de Clovis. Le calcul fantaisiste de celui-ci désigna la 754^e année de la fondation de la Rome antique comme étant celle où l'enfant de Miriam aurait vu le jour dans la grotte. À partir de ce moment-là, l'an 1, commença donc l'ère chrétienne. Mais

rien n'était déjà moins précis que le calendrier romain !

Ce moine, Denis le Petit, faisait preuve de plus de bonne volonté et de piété que de véritable science ! Mais il est trop tard et trop difficile pour changer dorénavant notre calendrier, vous le pensez bien.

Il y a plus extraordinaire encore : pendant tous ces siècles où les astronomes se disputaient sur la nature de l'étoile, les historiens ne s'entendaient pas non plus pour dater exactement le recensement romain qui motiva le voyage de Joseph et de Miriam à Bethléem. Finalement, on en retrouva le témoignage dans une inscription gravée sur un monument en ruine, près d'Ankara, en Turquie. L'événement y est déterminé comme celui de la 746^e année de la fondation de Rome, soit huit ans plus tôt que ne l'affirmait Denis le Petit, et toujours sous réserve de l'exactitude du calendrier romain.

C'est tout ce que l'on sait. La montagne de documents amassés par les fonctionnaires romains s'est pratiquement perdue avec la chute de l'empire et les invasions. Mais il est certain que le recensement, opération de longue haleine, prit plusieurs années. Cela se pratique encore ainsi de nos jours. Les deux années de différence entre le lancement de l'opération et l'apparition de l'étoile de Noël, comme on l'appelle désormais, s'expliquent ainsi très bien.

Aussi possède-t-on maintenant au moins une certitude : l'enfant Yeshua naquit en vérité cinq, six ou huit ans avant la date officielle adoptée par la tradition et notre calendrier se trompe d'autant. Mais quelle importance cela a-t-il, puisque de toute façon notre monde reçut un jour sa visite ?

« Querelles de bavards », conclut jadis un savant moine en haussant les épaules. Il avait bien raison. Ne discutons plus.

Or donc, la venue de cet enfant-roi, signalée par une étoile extraordinaire, révélée aux bergers comme aux mages, ne manqua pas d'inquiéter davantage le sombre Hérode. Si le despote ne comprit rien aux explications des trois astronomes, malins comme pas deux, il pensa qu'il valait mieux les laisser partir à la recherche de l'enfant divin. Ils le trouveraient. Ensuite, on aviserait...

N'ayant pas besoin de se forcer pour paraître intéressé par ces révélations, Hérode se fit tout miel tout sucre :

— Allez vous renseigner exactement, doctes gens, approuva-t-il. Quand vous aurez trouvé le nouveau-né, tenez-moi au courant, afin que j'aille, moi aussi, lui rendre hommage. On dit qu'à Bethléem, justement...

Les mages partirent donc pour Bethléem. Les astres dont ils avaient relevé la « conjonction » n'étaient pas encore très éloignés chaque nuit l'un de l'autre, et se situaient effectivement, à minuit, juste au-dessus du village. Ils n'avaient qu'à se laisser conduire.

Joseph et Miriam occupaient maintenant un véritable logis dans le

village. Entrant tout droit dans le modeste « gourbi », les mages virent la jeune mère berçant son tout-petit...

*Prosternés se sont humblement
Et lui ont donné grands présents
De fin or pur, myrrhe et encens
En l'adorant dévotement
Chantons Noël tant qu'il est temps.*

On dit qu'avertis ensuite par un songe de ne point retourner chez Hérode, les mages prirent alors une autre route pour rentrer dans leur pays. Je gage aussi que, malgré sa fourberie, le sanguinaire tyran n'avait pu, en les recevant, masquer la flamme du mensonge qui dansait dans ses yeux incandescents. Les mages, depuis ce jour, se méfiaient...

On ne les a plus jamais revus. Et on ne les retrouva jamais. Par une sorte d'enchantement dû à la légende, ils ont désormais pris le déguisement de rois. Ces fameux Rois Mages, derrière lesquels ils se cachent, Melchior, Gaspard et Balthazar, l'Européen, l'Asiate et l'Africain, représentent les trois races humaines dans l'imagerie populaire.

Aussi, réalisant que les visiteurs s'étaient joués de lui, Hérode, ce véritable fou couronné, entra dans une violente colère. Lui qui n'avait pas hésité à noyer de ses propres mains ou à hacher menu ses beaux-frères, sa femme, son oncle et ses fils, ordonna qu'on tuât tous les enfants de Bethléem, âgés de moins de deux ans.

Ce massacre des innocents, après deux mille ans, on le pleure encore...



3. – L'Âne, les Palmes, la Sauge et l'Araignée



ES innocents grand nombre

*Hérode fit tuer
Cependant du nombre
Le vrai Emmanuel
Quelle joie fut sauvé.
Par l'ange fut conduit
En Égypte s'enfuit.
Pour la mort éviter
Dont Joseph, pauvre homme,
Était bien empêché...*

Oui, Jésus – Yeshua – devait être miraculeusement sauvé... Un ange, à ce qu'on raconte, apparut en effet à Joseph dès que le roi eut formulé le fatal décret.

— Lève-toi. Prends l'enfant et sa mère. Fuyez en Égypte et restez-y jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode recherche le nouveau-né pour le faire périr.

Et voilà encore une fois, sur les pistes caravanières, l'âne trottant aussi vite qu'il le pouvait. Pauvre bourricot affairé ! Cher petit âne infatigable et dévoué, usant ses menus sabots aux pierres pointues, emportant sur son dos le bébé le plus précieux du monde ! Aussi, depuis ce temps, une croix noire marque-t-elle le pelage gris de son espèce.

Elle partit si vite, la Sainte Famille, qu'elle n'eut même pas le loisir de rassembler quelques provisions.

Or, voici ce qu'on raconte :

À la tombée du jour, au bord de la route qui pointe vers la côte pour la longer en direction de l'isthme de Suez, s'accordant un peu de repos, nos voyageurs ressentirent bientôt les affres de la faim.

Miriam – Marie – sans rien en oser dire, se faisait d'autant plus de soucis que la disette et la fatigue risquaient de l'empêcher d'allaiter. Assise au pied d'un palmier, elle s'efforçait de ne point regarder une grappe de dattes, une grappe inaccessible sur laquelle le soleil couchant jetait des reflets d'or. Mais l'enfant, qu'elle berçait doucement, tendit sa petite main et l'arbre obéissant se courba jusqu'à la caresser, tandis que les fruits remplissaient la jupe de la jeune femme.

Un ange, descendu de la splendeur du ciel crépusculaire, vint alors emporter la plus belle des palmes afin de la replanter au Paradis, pour que les bienheureux s'en servent en louant Dieu.

C'est ce qu'on raconte. Une grille de Notre-Dame de Paris et des vitraux des cathédrales de Lyon et de Tours évoquent ce miracle.

Oui, la nature ne pouvait que prêter assistance à son petit roi en danger. Et je sais une autre belle histoire que disait au siècle dernier un poète charmant du beau pays de Provence. Le vent qui souffle sur les Alpilles venait de rencontrer un courant d'air venant de Palestine. C'est pourquoi il lui souffla ce conte à l'oreille.

Joseph Roumanille, notre poète, vivait à Saint-Rémy-de-Provence, près de ce village des Baux, si beau qu'il ressemble à un paysage de crèche de Noël. Vous savez, peut-être, du reste, qu'à chaque 24 décembre on y célèbre une messe de minuit, au cours de laquelle les bergers des environs viennent apporter l'agneau à un Enfant Jésus vivant qui dort sur la paille devant l'autel. Cette cérémonie, je dirai même ce spectacle ravissant, est fameux dans le monde entier.

À Saint-Rémy, vit à l'heure actuelle une charmante fillette qu'on appelle Beaux-Yeux. Elle est l'arrière-petite-fille de Joseph Roumanille et elle aime à se promener dans la campagne dont elle rapporte des brassées d'herbes odorantes. Parmi celles-ci, la sauge est considérée par tous les Provençaux comme une plante miraculeuse. D'abord, parce qu'en infusion ou en soupe elle guérit tous les maux – ou presque – et puis parce que... Mais écoutez ce que racontait Roumanille, l'arrière-grand-père de Beaux-Yeux :

Tandis que les bourreaux du roi Hérode, féroces et tout couverts de sang, fouillaient la région de Bethléem pour égorger les petits enfants, Marie – Miriam – se sauvait à travers les montagnes de Judée, serrant le nouveau-né sur son cœur tremblant. Joseph courait à l'avant lorsqu'ils apercevaient un village, pour y demander l'hospitalité ou même un peu d'eau pour baigner le petit. Hélas ! les gens étaient ainsi faits, dans ce pays si triste, que personne ne voulait rien donner, ni

eau, ni abri, pas même une bonne parole.

Or, tandis que la pauvre mère se trouvait ainsi seule, assise au bord du chemin pour allaiter le petit, tandis que son époux menait l'âne à boire à un puits communal, ne voilà-t-il pas que des cris se firent entendre à peu de distance. En même temps, le sol trembla sous le galop de chevaux approchants.

— Les soldats d'Hérode !

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Où se réfugier ? Ici, pas la moindre grotte, ni le plus petit palmier. Il n'y avait près de Marie qu'un buisson où une rose s'ouvrait.

— Rose ! Belle rose, supplia la pauvre mère, épanouis-toi bien et cache de tes pétales cet enfant que l'on veut faire mourir et sa maman qui seule peut le nourrir, puisqu'en ce pays on ne trouve point de lait.

La rose, en fronçant le bouton pointu qui lui servait de nez, répondit :

— Passe-vite ton chemin, jeune femme, car les bourreaux en m'effleurant pourraient me ternir. Vois la giroflée, tout près d'ici. Dis-lui de t'abriter. Elle a assez de fleurs pour te dissimuler.

— Giroflée ! Giroflée gentille, supplia la fugitive, épanouis-toi bien pour cacher de ton massif cet enfant condamné à mort et sa maman épuisée.

La giroflée, tout en secouant les petites têtes de son bouquet, refusa sans même s'expliquer :

— Va, passe ton chemin, pauvre. Je n'ai pas le temps de t'écouter. Je suis trop occupée à partout me fleurir. Va voir la sauge, tout près d'ici. Elle n'a rien d'autre à faire que la charité.

— Ah ! Sauge ! Bonne sauge, supplia la malheureuse femme, épanouis-toi pour cacher de tes feuilles cet innocent dont on veut la vie et sa mère à demi-morte de faim, de fatigue et de peur.

Alors, tant et si bien s'épanouit la bonne sauge qu'elle couvrit tout le terrain et de ses feuilles de velours fit un dais, où s'abritèrent l'Enfant Dieu et sa mère.

Sur le chemin, les bourreaux passèrent sans rien voir. Au bruit de leurs pas, Marie frissonnait d'épouvante, mais le petit, caressé par les feuilles, souriait. Puis, comme ils étaient venus, les soldats s'en allèrent...

Quand ils furent partis, Marie et Jésus sortirent de leur refuge vert et fleuri.

— Sauge ! Sauge sainte, à toi grand merci. Je te bénis pour ton bon geste dont tous désormais se souviendront.

Lorsque Joseph les retrouva, il avait de la peine à soutenir le train de l'âne tout ragaillardi par une vaste platée d'orge qu'un brave homme lui avait donnée.

Marie remonta sur la bête en serrant contre elle son enfant sauvé. Et

Michel, l'archange de Dieu, descendit des hauteurs du ciel pour leur tenir compagnie et leur indiquer le plus court chemin par lequel se rendre en Égypte, tout doucement, à petites journées...

C'est depuis ce temps-là que la rose a des épines, la giroflée des fleurs malodorantes, tandis que la sauge possède tant de vertus guérissantes.

Comme l'on dit en Provence :

« Celui qui n'a pas recours à la sauge

Ne se souvient pas de la Vierge. »

*

Cependant, tandis que la Sainte Famille fuyait vers l'Égypte, elle faillit trouver une dernière fois sur son chemin les soldats d'Hérode, par ailleurs bien découragés. Ils franchissaient les derniers contreforts des montagnes menant à la plaine de Gaza, au nord de la mer.

Joseph, tout en courant aux côtés de l'âne, se retournait sans cesse. Soudain, il vit juste au-dessus d'eux, mais tout en haut de la route en lacet, un bref éclat de lumière. C'était un reflet du soleil sur une cuirasse qui l'alertait ainsi.

Le charpentier eut d'abord un moment de panique en considérant le site désolé. Puis il avisa la paroi de la montagne, où s'amassait un éboulis de roches sous une avancée de la falaise.

— Vite ! Vite ! cachons-nous derrière ces rochers.

Il fit descendre Marie de l'âne qui se plaça de lui-même devant la mère et l'enfant. Mais Joseph dut bien vite constater avec découragement que leur petit groupe restait trop bien visible. Déjà, la vallée retentissait des échos d'une galopade.

— Ah ! si je pouvais déplacer ces pierres, soupira-t-il en s'appuyant sur la plus grosse des roches toute chaude de soleil.

Alors, sous sa paume, il sentit la matière vibrer. Il retira la main et fit un pas en arrière. La roche s'avança vers lui. Il recula encore. La roche suivait. Joseph, trébuchant, prit appui sur un autre rocher à droite et celui-ci s'anima à son tour. Instinctivement, il chercha à se plaquer davantage contre la montagne et de la main rencontra derrière son dos le flanc maigre et poilu de l'âne, tandis que devant eux les lourds rochers s'empilaient de façon à former un mur. Il n'y eut bientôt plus qu'une ouverture, hélas ! suffisante pour laisser passer un homme.

— Peux-tu encore te reculer, chuchota le charpentier en tâtonnant pour repérer Marie derrière l'animal.

— Je pourrais, dit la jeune femme, mais j'ai peur d'écraser une araignée que nous dérangerons dans son repos. Petite araignée, me

feras-tu encore un peu de place ?

— Prenez la mienne, fit gentiment l'araignée, car je crois que j'ai un travail urgent à faire. Ce passage entre les roches m'inquiète un peu et je vais de ce pas le condamner.

Et, tirant son fil léger, la bestiole s'élança. En quelques secondes, elle eut tôt fait de monter une dentelle où, désinvolte, elle se balançait lorsque les soldats mirent pied à terre.

— Tiens, fit l'un d'eux, voilà une sorte de caverne où une famille en fuite pourrait tout à son aise se dissimuler.

Comme il s'en approchait, son pas fit trembler la terre. Des parois de la falaise, une poignée de gravats descendit pour se déposer sur la toile d'araignée.

Le soldat fit alors demi-tour.

— Il ne peut y avoir personne par là, derrière. Le passage est bouché par cette toile d'araignée et depuis assez longtemps ma foi, si j'en juge par la poussière qui s'y ajoute.

Et les bourreaux remontèrent en selle.

Lorsqu'ils furent loin, l'araignée s'adressa aux fugitifs :

— Maintenant, vous pouvez passer.

— Mais nous allons déchirer ta toile.

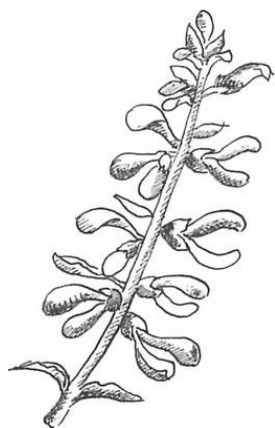
— Pensez ! Tout le plaisir est pour moi de chaque jour la recommencer...

Lorsque Joseph, Marie et Jésus descendirent la colline, la jeune femme ôta délicatement un fil de l'araignée resté accroché à son voile. Le vent prit la soie fragile et l'emporta.

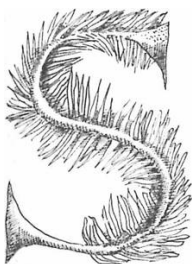
Depuis, on trouve souvent dans la campagne quelque fil de la Vierge, parant un buisson. Chaque matin, la rosée y danse, formée des larmes de reconnaissance d'une jeune mère envers l'humble bestiole qui sauva son enfant.

Voilà un petit bouquet de légendes. On les raconte encore, comme pour enjoliver la simple et déjà miraculeuse histoire de cet humble bébé qui naît de nouveau chaque année à Noël pour des millions de gens, même si certains se refusent à croire aux miracles.

*Prions la douce Vierge
Et son enfant Jésus
Qu'ils nous veuillent conduire
Au royaume d'en dessus
Pour sa nativité
Buvons joyeusement
C'est la noble venue
Qu'avons tant attendue...*



Boniface et le Sapin de Wotan



SEPT siècles après que les mages furent retournés dans leurs pays respectifs, le christianisme s'était répandu tout autour de la Méditerranée.

Mais au cœur de l'Europe vivaient encore des peuplades très farouches et païennes, originaires des bords de la Baltique. Les Germains, en effet, fuyant les intempéries et les raz de marée, avaient depuis quinze cents ans envahi l'Allemagne, comme leurs cousins, les Celtes, qui s'étaient établis en Belgique et en France(2). Protégés par les épaisses forêts de l'Allemagne et peu liants de nature – c'est le moins qu'on puisse dire –, ils n'avaient guère eu de contact avec la civilisation romaine, si ce n'est au cours de combats dont ils étaient souvent sortis victorieux.

Aussi, tandis que leurs cousins celtes devenus des Gaulois, puis des Gallo-Romains, passaient lentement mais sûrement au christianisme, les Germains, fortement attachés aux croyances ancestrales, restaient la terreur des missionnaires, tout autant qu'ils avaient battu en brèche les soldats romains.

Quelques courageux, comme saint Willibrod, réussirent au VII^e siècle à évangéliser les Frisons(3), peuple de la périphérie hollandaise des contrées germaniques, ou les Franconiens de la Forêt-Noire. Mais les Goths de la Thuringe, près de la frontière de ce qui sera la Tchécoslovaquie, ne faisaient qu'une bouchée des saints hommes leur apportant la bonne parole.

Cette bonne parole dérangeait à la fois leurs habitudes et leur raisonnement. En effet, ils considéraient comme dieu principal Wotan, celui que les Scandinaves demeurés dans le nord de l'Europe appelaient encore Odin.

Wotan, dieu farouche, présidait à la victoire des combats. Les Germains pensaient que s'ils abandonnaient le fier Wotan pour

célébrer un humble petit enfant né sur la paille dans un pays dont ils n'avaient pas idée, la victoire les abandonnerait aussitôt.

— Autant couper les pattes à un cheval. C'en sera fini de nous.

Mais ces obstinés ignoraient encore qu'il existait de par le monde plus obstiné qu'eux : le moine anglais Winfrid, né en 680. Souffreteux et plusieurs fois gravement malade, celui-ci avait une si grande soif d'apprendre qu'il n'eut bientôt plus le temps de se soigner et encore moins de mourir dès qu'on lui eut mis un livre entre les mains. Sa science et son éloquence devinrent telles que sa réputation finit par l'effrayer.

— Puisque tout me réussit grâce à Dieu, je dois employer mon zèle et mes talents à répandre en Europe la parole de Dieu, alla-t-il dire au pape. Envoyez-moi évangéliser les barbares, Saint-Père. Voilà la mission qu'il me faut.

— Eh bien, décida Grégoire II après avoir réfléchi, va aider Willibrod qui a tant à faire chez les Frisons. Vous ne serez pas trop de deux. Mais tu dois, en te rendant là-bas, donner la preuve, chemin faisant, de tes capacités. Tu ne rejoindras Willibrod que lorsque tu auras baptisé mille nouveaux chrétiens parmi les Bavarois et laissé derrière toi une réputation de charité qui devra faire boule de neige.

Winfrid prit son bâton, sa croix et une provision d'hosties et il s'enfonça dans les forêts. Lorsqu'il parvint chez saint Willibrod, il était précédé d'une telle renommée que l'apôtre, enthousiasmé, décida de le nommer évêque sur-le-champ.

— Voilà des honneurs que tu as bien mérités.

— Ah ! mais je ne veux pas d'honneurs ! Ma santé ne me le permet pas.

Et, la nuit venue, ce malportant de s'enfuir à toutes jambes pour se perdre dans la Thuringe où vivent les plus farouches Goths de toutes les familles germanes. Déjà, il prêche à perdre haleine...

Wotan, dieu de la Victoire, était aussi le dieu de la Magie. Mais il faut croire que la magie de Winfrid était d'une qualité supérieure à celle, un peu usée, du vieux culte. Les Goths, médusés, voyaient ce chétif et bavard étranger échapper par miracle aux attentats les mieux ourdis, tandis que ses fidèles, de plus en plus nombreux, hier des loups plutôt que des hommes, devenaient des agneaux résolus, comme soutenus par une incroyable force intérieure.

Pour tant de néophytes, il fallait à présent un encadrement de véritables prêtres. Winfrid décida de retourner à Rome afin de demander des auxiliaires au pape.

Grégoire, ravi, ne put céder cependant à la malice d'un marchandage.

— Je te donne des missionnaires, mais à la seule condition que tu acceptes de remplacer ton bâton par une crosse. Je te sacre évêque de

Mayence.

— Moi, Winfrid, simple moine anglais ?

— Non, Winfrid n'existe plus. Dorénavant, tu seras Boniface, mon légat, autrement dit mon ambassadeur auprès des Goths de Thuringe.

Alors, Boniface repartit vers la Thuringe, coiffé de la mitre d'or et escorté de prêcheurs. Aux Germains flattés, il expliqua que l'honneur était pour eux et il reprit son travail avec encore plus d'ardeur qu'auparavant.

Son travail – charités, visites, prédications – le mettait en contact avec la population. Il s'intéressait surtout aux anciens rites religieux ou coutumiers, présidant aux actes de la vie quotidienne comme à ceux des fêtes.

Toutes les sociétés humaines ont observé depuis longtemps les phénomènes « cosmiques », c'est-à-dire le mouvement des astres dans le ciel, la régularité des saisons, les cycles de la nature. À ces miracles quotidiens, les peuples primitifs donnèrent des explications légendaires.

Persuadés d'une intervention divine, les Goths vivaient – et c'est le propre des religions païennes – dans l'inquiétude permanente que cette magie cesse ou change. De même que les Gaulois, leurs cousins, ils tremblaient que le ciel ne leur dégringole sur la tête, que la lune demeure croissant et ne se reconstitue pas ou que le soleil ne réapparaisse pas au matin. Leur origine nordique ne leur faisait pas oublier que plus loin encore que le septentrion, la nuit pouvait durer la moitié de l'année.

— Et s'il prenait à Wotan la fantaisie d'en faire autant, par ici, que deviendrions-nous, dans la nuit hantée de fauves voraces et d'esprits malins ?

— Surtout, susurraient les prêtres perfides du dieu terrible, surtout que depuis la venue de ce Boniface, le risque est énorme. On ne vous en dit pas plus...

Depuis des millénaires, également, on avait remarqué que deux fois par an la durée des jours et des nuits s'inversait. De la fin de décembre jusqu'à la fin de juin, on observait, le cœur battant d'espoir, les jours augmenter.

Dans la nuit la plus courte, du 24 au 25 juin, on allumait partout des feux. Une façon d'emprisonner la chaleur solaire pour la conserver le cas échéant puisque les jours rediminuaient. C'est la Saint-Jean d'Été, une fête qui célèbre pour les chrétiens celui qui baptisa le Christ.

Au contraire, à l'opposé du calendrier, se situe la nuit la plus longue de l'année, celle du 21 décembre. Après elle, grand devenait le soulagement : les jours croissaient.

Au printemps et à l'automne, lorsque le jour et la nuit comportent la même durée, on trouve également des célébrations. C'est la période

d'équinoxe qui s'accompagne souvent de tempête ou de grandes marées.

Les fêtes de Pâques chez les Juifs, puis chez les Chrétiens, coïncident à peu près avec ces cultes païens du printemps. À l'automne, la Saint-Michel marquait, au temps de nos grands-parents, la joie des récoltes ou des moissons engrangées et le début des vendanges. Les baux, fermages ou locations en tenaient compte et prenaient effet à dater de ce jour, 29 septembre.

Bref, jadis, les gens voyaient leur vie dépendre de l'agriculture. Aussi toutes les commémorations avaient-elles un caractère rustique et l'on s'en souvient bien encore dans nos campagnes.

Les autres fêtes chrétiennes, souvenirs pour certaines de fêtes juives, furent également calquées sur les calendriers agricoles par l'Église. Elle pensait ainsi que, petit à petit, les peuples évangélisés oublieraient le motif païen des célébrations tout en les perpétuant.

Chaque coutume paysanne, même modeste et naïve, est profondément ancrée en nous, parce que c'est une manifestation de l'âme humaine. En quelque sorte, un héritage moral qui nous vient de nos ancêtres. Un peu comme une pierre que les peuples ont apportée à un monument qui représenterait l'humanité à laquelle nous appartenons au même titre que les Chinois, les Pygmées, les Indiens ou les Papous. Il faut donc comprendre la raison des actes de tous les peuples autres que le nôtre pour les respecter et les aimer et, au besoin, échanger des habitudes ou des traditions qui peuvent être profitables à tous.

Or Boniface, en étudiant pour les mieux connaître les mœurs de ses nouveaux diocésains, fut assez surpris par une coutume propre aux Germains.

Il faut vous dire que la charité et les Goths ne semblaient pas être passés par la même porte. Ce peuple farouche et pratique observait surtout la morale suivante : chacun pour soi et Wotan pour tous.

Les conditions de vie, très dures, n'autorisaient en fait que la protection et le respect de ceux capables de défendre et d'assurer la survie de la communauté : en premier lieu les guerriers, tant qu'ils étaient actifs, puis les jeunes femmes capables d'être mères. Les vieillards, les blessés, les enfants débiles n'étaient considérés que comme des fardeaux très lourds pour les autres. Il en est encore de même, hélas ! dans les pays les plus déshérités. Et il faut se l'expliquer avant de s'indigner.

Cependant, au solstice d'hiver, curieusement, les Goths se livraient à la charité.

— Une fois par an, me direz-vous, ce n'est pas beaucoup !

— Une fois par an !... Mais cela paraît mieux que rien.

Cette charité pratiquée dans les forêts de Thuringe au nom de

Wotan, le cruel dieu de la Victoire ! Imaginez l'étonnement de Boniface.

Les vieux invalides, encore plus pauvres que leurs concitoyens et généralement abandonnés à leur sort, posaient devant la porte de leur cahute une branche de sapin, leurs chaussures de lanières d'écorce ou de cuir ou bien leurs sabots de bois. Les plus démunis, misérables vanu-pieds, faute de souliers, ne disposaient sur la pierre du seuil qu'un peu de paille ou des brindilles liées à la branche de sapin.

Avant la fin de cette nuit, la plus longue de l'année, ceux de la population qui avaient la chance d'être les mieux nantis, sortaient de chez eux, une torche à la main, et se groupaient derrière un chariot qu'on remplissait au passage de dons inspirés par le dieu Wotan et offerts par les processionnaires.

Ce premier tour de village accompli, on passait à la distribution des charités : les sabots et les tas de paille des pauvres recevaient nourriture, vêtements ou objets puisés dans le chariot, au nom du dieu. Puis, toujours en procession, tous les villageois, riches ou pauvres, se retrouvaient autour d'un arbre, un sapin de la forêt dressé au milieu des cabanes. Cet arbre était choisi car, toujours vert, il évoque l'immortalité. Aux quatre coins correspondant aux points cardinaux, l'ouest, l'est, le sud et le nord, on fichait les torches en terre. Venait ensuite une cérémonie religieuse. On sacrifiait une victime au dieu Wotan : bœuf ou bouc couronné, ou même un prisonnier de guerre dans les grandes années. Puis, tandis que s'entonnaient des chants et s'élançaient des rondes, on mettait le feu à l'arbre. La fête se terminait alors par de gigantesques beuveries de bière, à la lumière du bûcher.

Lorsque l'aurore du premier jour du nouveau cycle solaire éclairait la cime des arbres, les ronflements des assistants épuisés, presque ivres morts, couvraient les cocoricos des coqs saluant le lever de l'astre vainqueur.

En Bohême, également, non loin de ces lieux que Boniface évangélisa, on chante encore de nos jours, en l'honneur de « Jésus nouveau-né », des ballades typiques de Noël datant des vieilles cérémonies solaires. Le nom des chansons, les « Kolyadhi », signifie exactement en langue croate « offrir un animal en sacrifice ».

Au-delà de la rivière, rivière rapide,

Ô Kolyadha !

Là sont d'épaisses forêts

Dans ces forêts les feux sont allumés

De grands feux sont allumés.

Autour des feux sont posés des bancs

Sont posés des bancs de chêne.

Sur ces bancs des jeunes gens

*Les jeunes gens et les jeunes filles
Chantent les chants de Kolyadha
Kolyadha ! Kolyadha !
Au milieu d'eux est un vieillard
Il aiguisé un couteau d'acier
Près d'un chaudron qui bout.
Près de ce chaudron se tient un bouc
Kolyadha ! Jésus est né !*

En Italie, comme en certaines provinces de France, subsiste toujours la coutume de la « vieille ». En Italie, on appelle « Befana » une sorcière qui symbolise l'année mourante et c'est aussi le nom par lequel on désigne, mais quinze jours plus tard, la fête de l'Épiphanie.

Derrière la « vieille » qui fait le tour des villages, ondule un cortège de mascarades pittoresques. La vieille porte un masque horrible et brandit une quenouille. Sur la place du village, un brasier pétille...

Arrivée devant le feu, la Befana se dépouille du masque et des loques qui y sont attachées et les jette prestement dans le feu. On voit alors la plus jolie fille du village mener une ronde effrénée où chacun chante à tue-tête : « *la notta della Befana* » (la chanson de la sorcière).

Dans cette chanson, il est dit que la flamme du foyer où se consume la vieille contribue à réchauffer le soleil incertain. De ses cendres naît l'année nouvelle, belle et rose comme une jolie fille.

Ensuite, on fait la quête pour les pauvres et l'on se précipite à la messe de minuit en attendant de réparer ses forces autour du réveillon, véritable repas de communion familiale et amicale.

Au temps de Boniface et depuis déjà plus de trois siècles, les chrétiens célébraient religieusement la Nativité selon les rites prescrits par l'Église. Boniface, naturellement, ne manquait pas aux trois messes de minuit obligatoires qui faisaient partie de son ministère.

Or ce jour-là, en cette période sacrée, son sang de bon prêtre ne fit qu'un tour lorsqu'il contempla les beuveries autour de l'arbre de Wotan. N'avait-il pas reconnu, parmi les manifestants échevelés et assoiffés, beaucoup de frais baptisés ? Ils auraient dû pourtant observer le jeûne des vigiles, semaine de veillées avant Noël.

Vit-il également des prisonniers enchaînés attendre l'heure du supplice ? Toujours est-il que, bien qu'encore ému par la démonstration de charité ayant ouvert les réjouissances, il se précipita vers la foule pour la haranguer. Il ordonna à ses disciples d'abattre le sapin de Wotan, symbole du sacrilège, et menaça ses baptisés qui conciliaient ainsi en toute innocence les vieux rites et la nouvelle croyance.

— Impies ! criait-il en bâtonnant ceux qui se trouvaient à sa portée et le fixaient d'un œil égaré par l'ivresse...

Aux premiers coups de hache, l'arbre gémit et la foule furieuse se

précipita contre lui. On le poussait tant qu'il allait être écrasé, comme les autres du reste, par la haute masse végétale prête à s'effondrer.

Alors, une main invisible sortit de la nuit. Sous une chiquenaude géante, l'arbre éclata. Quatre tronçons s'éparpillèrent aux quatre coins cardinaux sur les faisceaux de torches, y faisant naître une quadruple pluie d'étincelles.

À ces gerbes de feu, répondit, tombant du ciel, une pluie d'étoiles filantes telles qu'on les connaît par les nuits d'été, mais chose tout à fait étonnante en cette saison.

*D'où vient qu'en cette nuitée
Tout le ciel de feu reluit
Je dis, même en plein minuit,
D'une flamme inusitée ?
Et d'où vient cette clarté
Qui de ses rayons efface
Le plus beau jour qui se fasse
Au plus ardent de l'été ?... (4)*

— Miracle ! le Christ a vaincu ! s'écria Boniface.

Alors, le village tout entier se jeta à genoux. Par centaines, les païens se firent chrétiens. Dans toute la région, ce fut une telle vague de foi que l'évêque, débordé, dut faire encore appel à Rome. Le pape expédia de nouveaux acolytes. La Thuringe était devenue chrétienne.

Hélas ! ce ne fut pas au goût du dernier carré des partisans obstinés de Wotan, bien que Boniface, avec bon sens, prescrivît de continuer à garnir les sabots des nécessiteux à chaque Noël :

— Voilà une bonne coutume à conserver.

Un complot fut ourdi contre lui et le drame ne devait pas tarder à éclater...

Un matin de juin 754, le 5 pour être exact, le jour qui célébrera désormais son souvenir, une foule armée se précipita vers lui comme il se préparait à célébrer la messe dans une clairière. Ses acolytes se dressèrent pour le défendre. Or cet homme qui n'avait jamais eu froid aux yeux, curieusement, refusa le combat et exhorta les siens à jeter leurs armes.

— Un chrétien ne peut répandre le sang d'un autre chrétien, dit-il. Car ces gens-là sont des chrétiens. Même s'ils ne savent pas encore bien l'être. Cessez le combat, mes enfants, voici l'heure de la délivrance.

Bientôt, l'apôtre et ses acolytes tombèrent sous les coups de leurs ouailles en furie. Il tenait encore en main un livre de saint Ambroise, le patron de la ville de Milan, celui qui inventa la messe chantée.

Et jusqu'à ce que le souffle avec la vie vînt à leur manquer, les martyrs chantèrent ce cantique de Noël de saint Ambroise, peut-être le

plus ancien du monde :

*Voici la crèche éternelle
Dans la nuit répand une lueur nouvelle
Qu'aucune nuit ne la détruise
Mais brille d'une foi continue...*

À l'endroit où fut retrouvé Boniface, criblé de blessures, quelqu'un planta un sapin. À son pied ses successeurs vinrent dire la messe à minuit, chaque Noël, jusqu'à ce que se construisît une église, puis deux, puis trente, puis mille dans toute la région.

Boniface n'avait pourtant pas manqué de signaler au pape le bon cœur de ses Germains. Certaines de leurs habitudes ne différaient pas tellement de celles des autres peuples.

Le pape décida alors de sanctifier davantage cette charité de Noël et il ordonna que, désormais, après la messe de minuit, fût distribué dans toute la chrétienté du pain aux nécessiteux. De même, aux repas maigres de la vigile (veillée) ou aux repas gras de réveillon suivant les messes de minuit, il fallait convier un de ces pauvres que Jésus aimait. Cela reste la coutume un peu partout.

Ainsi, à travers la Scandinavie, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse... et partout dans le monde, pour la nuit de Noël, on continua à déposer des cadeaux de charité dans les sabots des pauvres et sous les branches de sapin. Mais plus personne ne songea à le faire au nom d'Odin ou de Wotan ! Dans chaque maison, un petit arbre décoré se dresse désormais ce soir-là. Nul ne sait plus pourquoi, si ce n'est à cause de la « tradition ». Ou bien, est fixée au plafond de la grande salle une couronne de feuillages de sapin, enrubannée et garnie de quatre bougies, aux quatre points cardinaux.

De même, on peut soupçonner l'origine du personnage du Père Noël. Vieillard à barbe blanche, vêtu d'une robe rouge, la couleur de la victoire, il ressemble, passablement assagi par les siècles, à un frère pacifique du vieux Wotan. On ne le connaît chez nous que depuis le XIX^e siècle. Il serait apparu en France par la Franche-Comté et la Bourgogne, venant tout droit des forêts de Thuringe, peu après que les Américains eurent fait de leur côté sa connaissance par l'intermédiaire des colons d'origine anglo-saxonne, allemande ou hollandaise. Chez ces peuples, il s'appelle Santa-Claus, Saint-Nicolas. Fêté le 6 décembre, ce bon saint ressuscita trois petits enfants mis au saloir... Vous connaissez la chanson.

Ainsi, une coutume païenne prit figure chrétienne, puis retourna au paganisme moderne. Il en est ainsi de bien des légendes. L'essentiel n'est pas de croire à un personnage, mais de croire au bonheur qu'il procure, à l'espoir qui l'attend.

Quant au mot « étrennes », cadeaux de monnaie ou d'objets, il

remonterait à la plus haute antiquité. Rome et les Latins n'existaient même pas encore que les Sabins, un des premiers peuples civilisés de l'Italie, observaient déjà cet usage. Ils appelaient ces échanges les *Strenae* et leur attribuaient un pouvoir de porte-bonheur pour l'année à venir. Leur coutume se superposa à celle de la charité. Mais n'est-ce pas le meilleur des porte-bonheur que de faire du bien aux malheureux ?

Il n'y a pas que les plus pauvres qui s'en vont quêter dans la nuit de Noël. Depuis le plus haut Moyen Âge, un peu partout en Europe, des bandes de jeunes parcourent les rues et les campagnes en chantant. À la lumière des flambeaux, ils vont de maison en maison, tendre des paniers qui recueillent à la ronde les éléments d'un festin et le bois destiné à un bûcher.

*Saint-Noël d'où viens-tu
Depuis un an que je ne t'ai vu
Des pommes à chaque banquette
Sont pleins ma pouquette
Et de deux bonbons
Tout plein mon cotillon*

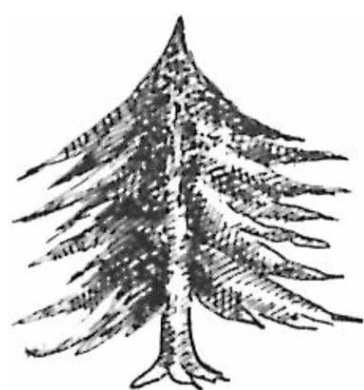
ou bien

*Chantons Noël
Pour une pomme
Pour une poire
Pour un petit coup à boire...*

Cette quête aux flambeaux perpétue le souvenir du cercle de feu de nos ancêtres destiné à protéger les villages. De même, les victuailles rappellent à la fois d'antiques sacrifices et une charité qui existait au cœur des hommes les plus rudes, avant même qu'ils ne connaissent le sens de ce mot et qu'ils ne célèbrent l'anniversaire de Noël.

Car, voyez-vous, Noël, la naissance de Dieu, a eu lieu de toute éternité. Puisque Dieu est éternel, quel que soit le nom qu'on lui donne.

Chaque année, comme une force venue de la nuit du temps, le soleil jaillit pour un jour désormais plus long, auréolant l'année nouvelle, la vie, l'espoir et la pitié envers ceux qui possèdent encore moins que nous. « À tant crier Noël qu'à la fin il vient ! »



La Tendresse de Frère François



Il y aura bientôt huit cents ans, le 26 septembre 1182, l'épouse d'un riche marchand drapier de la jolie ville d'Assise, en Italie, attendait un bébé, son premier-né.

La maternité de donna Pica s'annonçait fort mal et les meilleurs médecins, appelés en grande hâte par son mari, ser Pietro di Bernadone Moriconi, hochaient la tête avec consternation.

— Il est possible, avouèrent-ils, que l'enfant ne puisse jamais venir au monde et même il est probable que votre femme succombe avec lui.

Jugez du désespoir du jeune père devant l'impuissance de savants si renommés ! Il ne lui restait plus qu'à prier. Tout le jour, délaissant son opulente boutique, il supplia le Ciel et pleura.

Dans la pièce à côté, donna Pica se mourait doucement lorsqu'un fort coup, frappé à la porte de la maison, retentit. Une servante se précipita pour intimer l'ordre à l'intrus de passer son chemin. En pareil jour, la famille n'avait pas cœur aux visites ! Ce n'était qu'un mendiant qui réclamait du pain.

— Allez-vous-en, cria la servante. Notre maîtresse se meurt et nous sommes tous trop malheureux pour penser à la charité.

Mais ser Pietro, entendant les éclats de voix, sortit de la prière où il s'abîmait.

— Mon cœur est dolent, mon épouse souffre, mais nous sommes riches, reprocha-t-il à cette fille si zélée. Malgré notre chagrin, nous ne pouvons ignorer qu'il existe des gens encore plus à plaindre que nous. Donne-lui à manger et de quoi poursuivre son chemin. Que Dieu le garde et nous ait aussi en pitié.

Lorsque ce mendiant se fut restauré, il bénit le restant du pain posé sur la table et offrit ses remerciements au maître de la maison.

— Ce logis charitable est désormais placé sous la sauvegarde du Ciel.

— Ah ! on en aurait bien besoin, pauvre homme, tant mon épouse et l'enfant que nous attendons sont en grand danger.

— Eh bien, descendez votre malade de sa chambre somptueuse et placez-la sur la paille d'une des étables. Notre Sauveur, qui vit le jour dans un lieu semblable, aura tôt fait de la secourir.

La situation était si désespérée qu'il ne coûtait rien d'essayer. Aussitôt eut-on fini d'installer la mourante en un coin de l'étable, qu'un grand cri de joie et de délivrance annonça le miracle. Un beau garçon remplit le quartier de ses vigoureuses clameurs.

Lorsque la servante se précipita à nouveau dans la salle commune pour annoncer la nouvelle au visiteur, celui-ci s'en était allé.

Donna Pica, bien vite remise, et ser Pietro tout émerveillé, commandèrent un baptême magnifique en leur paroisse.

L'assistance s'y montrait nombreuse et choisie lorsqu'un pèlerin tout minable se présenta. On allait le chasser, tant il choquait par ses hardes et sa crasse, mais ser Pietro le reconnut. C'était le mendiant !

— Qu'on lui donne la place d'honneur, ordonna-t-il en expliquant à ses invités la reconnaissance qu'il devait au passant.

Le parrain approuva le geste et proposa même à l'inconnu de tenir à sa place le bébé sur les fonts baptismaux. Ce n'était que justice.

À l'issue de la cérémonie, l'inconnu traça un signe de croix sur l'épaule gauche du bébé et déclara qu'il deviendrait un des meilleurs hommes du monde.

— Prends-en bien soin, recommanda-t-il à la nourrice car le diable fera de son mieux pour s'en rendre maître.

Ayant dit cela, il disparut et personne ne le revit jamais. Or on montre encore, près de la vasque de marbre du baptistère, une dalle sur laquelle l'empreinte de deux pieds profondément marqués atteste le passage de celui qui fut sans doute un ange envoyé du ciel.

Donna Pica avait manifesté le désir de donner à son fils le prénom de Jean, en souvenir du plus doux des apôtres. Mais ser Pietro, très amoureux de son épouse, provençale d'origine, préféra l'appeler Francesco, c'est-à-dire Français ou François. Ce fut ainsi désormais qu'on désigna l'enfant.

Peut-être, eu égard à sa naissance miraculeuse, les parents gâtèrent-ils outrageusement leur garçon. Mais le jour vint où le jeune homme, renonçant à sa folle vie de dissipation, décida de se vouer au service de Dieu. Entrant de son vivant dans une véritable légende, il devint un exemple de charité, de bonté, d'humilité et de dévouement.

Prenant l'habit de moine, il prêcha la pauvreté et l'amour de tout ce qui est la Création. Dans des cantiques ravissants, il remerciait le Ciel des beautés de la nature :

*Loué sois-tu Seigneur avec toutes les matières
Et tout particulièrement notre frère le soleil
Qui nous donne le jour et par qui tu nous éclaires
... Et loué Notre Seigneur, pour nos sœurs la lune et les étoiles
Que tu as créées au ciel, claires et précieuses et belles
... Pour notre sœur l'eau... pour notre frère le feu...
Pour notre bien, la mère terre qui produit les divers fruits
Et les fleurs colorées et les arbres !*

Partout en Italie, la célébrité de François d'Assise devint telle que ses prédications ou ses pèlerinages prenaient l'allure de marches triomphales. Aussi n'appréciait-il rien plus que se retrouver en pleine nature, seul, face à la véritable œuvre de Dieu. Abandonnant ses disciples, il aimait à prier dans les prés et les bois. Un jour, alors qu'il passait par un petit chemin, il vit une foule incroyable d'oiseaux – dont beaucoup inconnus en ces régions – se presser sur les arbres comme pour l'écouter.

— Mes bien chers frères les oiseaux, vous devez beaucoup à Dieu et il faut que toujours et partout vous le louiez et le célébriez, car il vous a permis de voler librement... Vous ne moissonnez pas, mes petits frères, mais c'est Dieu qui vous nourrit.

Et tous les oiseaux d'approuver de la tête et de chanter avec lui dans un admirable cantique. De même, François amenait avec lui des agneaux à la messe pour qu'ils en profitent, eux aussi.

Après un voyage en Terre Sainte et une visite à Bethléem, François d'Assise ressentit une tendresse particulière pour la fête de Noël. Il désira qu'on la célèbre avec encore plus de ferveur et de joie.

— Si je connaissais l'empereur, disait-il, je lui demanderais que ce jour-là il fût enjoint à tous de répandre du grain pour les oiseaux et que chacun qui a des bêtes dans son étable, par amour pour l'enfant Jésus né dans une crèche, eût à leur donner, ce jour-là, une nourriture exceptionnellement abondante et bonne. Et je voudrais que, ce jour-là aussi, les riches reçoivent à leur table tous les pauvres.

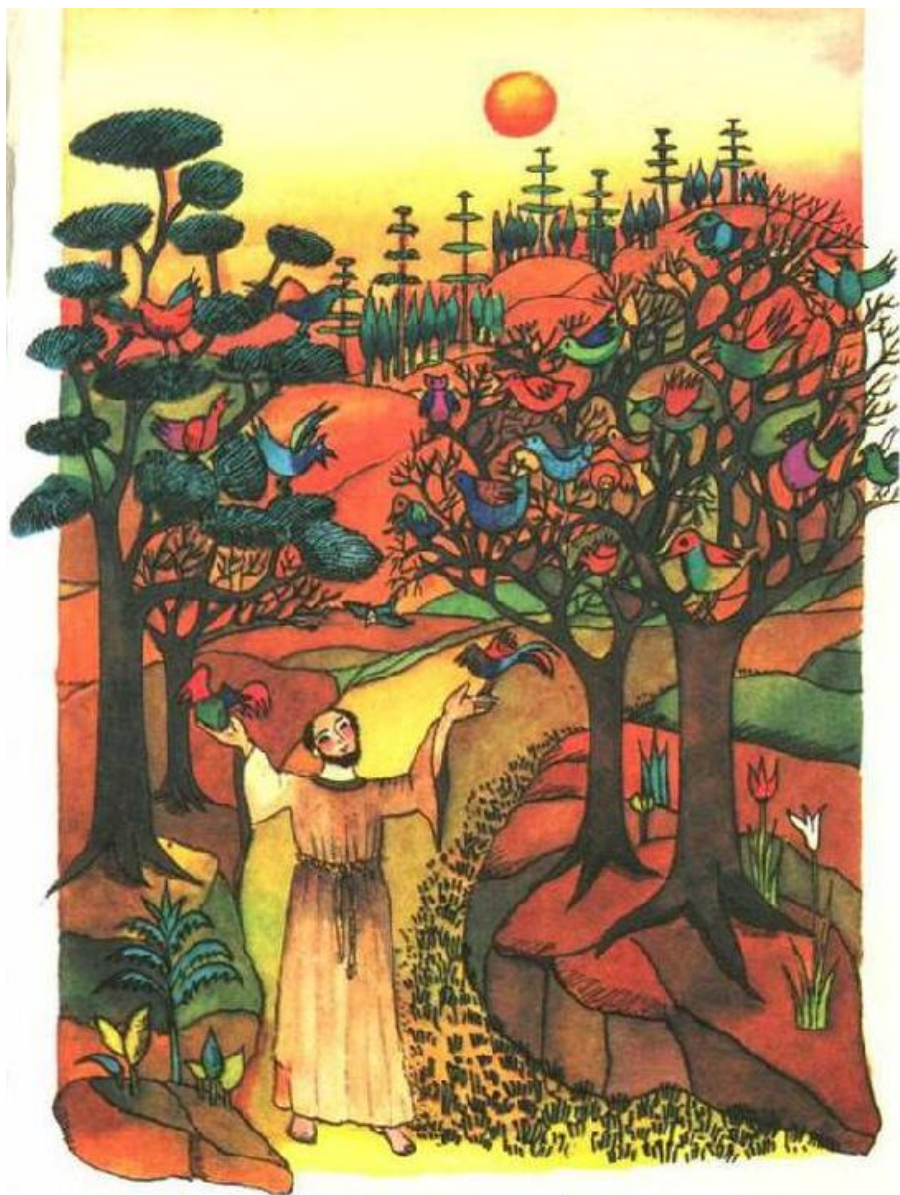
Une année, Noël tomba un vendredi et parmi les nombreux disciples qui allaient former l'ordre célèbre des Frères Franciscains, certains en discutaient avec animation.

— Vendredi est jour de jeûne, soutenait le frère Morico, il faudra donc que l'on s'abstienne de viande au repas de Noël.

Et les autres frères de soupirer, car dans cette communauté si pauvre on jeûnait plus qu'il n'était habituellement permis. François, par amour des bêtes, désapprouvait même qu'on serve de la viande ou de la volaille. Or, prenant part au débat, il s'écria :

— Noël est une fête et nous devons la célébrer. Il n'y a donc pas de vendredi. Et si les murs pouvaient manger de la viande, on leur en donnerait ce jour-là. Puisqu'ils ne le peuvent pas, au moins je les

frotterai avec le jus des rôtis !



Mes biens chers frères les oiseaux, vous devez beaucoup à Dieu...

À la Noël de 1223, il eut une autre idée qui, celle-ci, devait faire le tour du monde. Ser Giovanni Vellita, riche bourgeois de la ville de Grecio, protégeait de son amitié la petite communauté de François. Il leur fit ainsi cadeau d'un terrain planté d'arbres où s'établir. Dans la semaine de l'Avent (avant la Nativité), Vellita fut appelé à l'ermitage.

— Je désire particulièrement célébrer la sainte nuit de Noël avec toi pour te remercier de tes bienfaits, lui annonça François. Aussi, écoute ce projet que je viens de former. Tu sais que dans les bois dont nous te sommes redevables, il y a une grotte spacieuse et confortable ?

— Bien sûr, fit Giovanni, c'est pour cela que j'ai pensé à vous l'offrir. Cet abri peut permettre d'attendre la construction d'un véritable monastère.

— Et chaque jour, dans mes prières, je t'en rends grâces. Aussi, vois-tu, aucun lieu d'Italie ne me semble pouvoir mieux s'adapter à mon idée. Peux-tu... hé ! je fais encore appel à toi... Peux-tu y faire installer une crèche remplie de foin... une simple pierre creusée, comme celle qui a vu naître Notre Seigneur ? Comme celle où, par miracle, j'ai vu le jour ?

— C'est très faisable et s'il n'y a que cela pour te rendre service...

— Attends ! Ce n'est pas tout. Il faudrait aussi qu'un bœuf et un âne se trouvent là, tout à fait comme à Bethléem. Car je veux, au moins une fois, fêter pour de bon l'arrivée de Dieu sur la terre et voir, de mes propres yeux, comment il a voulu naître misérable et pauvre par amour pour nous. On l'a bien oublié, même si on vénère à Rome, en l'église de Sainte-Marie-Majeure, une crèche précieusement dorée qui contient un fragment de l'auge de pierre où fut déposé Notre Sauveur.

— Il est même des gens pour croire que ce somptueux reliquaire est tout entier celui qui vit le miracle, renchérit Vellita. Mais peut-être le pape trouvera-t-il que ton projet trop modeste manque un peu de gloire ?

— Je vais lui en demander la permission, afin qu'il ne taxe pas mon entreprise de légèreté.

Le pape, peut-être amusé par le désir de réalisme de François d'Assise, donna volontiers cette permission.

Et au début de la Sainte Nuit, comme Vellita avait tout arrangé selon les désirs de son ami, non seulement les moines mais aussi les paysans de la région, accourus en foule, se pressaient devant la grotte. La forêt retentissait de cris joyeux.

Tous portaient des torches ou des cierges. On y voyait comme en plein jour sous la voûte sombre des pins, merveilleuse église naturelle où les troncs des arbres faisaient office de piliers.

Sur chaque branche, un oiseau, miraculeusement averti, lançait vers le ciel les trilles et les roulades d'un exquis concert. Des petits agneaux, sagement couchés par terre, hochaient la tête entre chaque

répons.

Seul un chat, timidement, regardait de loin. Car François l'avait puni pour avoir voulu croquer un merle. Aussi se gardait-il bien d'approcher.

Entre l'âne aux larges yeux résignés et le bœuf secouant doucement ses cornes, symboles d'abondance, ou frottant ses sabots qui savaient si bien tracer la ligne des labours fertiles, le petit frère d'Assise disait la messe au-dessus de l'auge de pierre, remplie seulement de paille.

— Ainsi, avait-il expliqué, l'Enfant Dieu sera présent sous les formes du pain et du vin, comme il fut présent par sa personne à Bethléem.

Or, au moment de l'Évangile, après qu'il eut répété les paroles de l'ange rapportées par saint Luc...

— « ... vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche... »

... tous les spectateurs, et ser Giovanni Vellita le premier puisqu'il se tenait au premier rang, tous les spectateurs virent alors un prodige incroyable :

Un enfant dormait paisiblement dans la crèche !

Frère François se pencha, sourit et prit tendrement le bébé dans ses bras. Le bambino s'éveilla et rendit son sourire au moine. Puis il promena ses petites mains sur les joues maigres mangées par la barbe et il caressa la rude bure dont était tissée la robe, comme s'il se fût agi du velours le plus doux.

Enfin, François reposa avec précaution son précieux fardeau dans la paille et l'apparition parut se diluer pour disparaître.

Alors, soupirant profondément sans que personne, pas même ser Vellita, ne s'étonne ou ne fasse un mouvement, comme accablé par la pitié, le saint s'avança d'un pas. D'une voix claire et extraordinairement mélodieuse, à la fois forte et douce, il se mit à prêcher sur la naissance du roi des pauvres.

À chaque fois qu'il avait à prononcer le nom de Jésus, il disait « l'enfant de Bethléem », d'une voix aussi tendre que l'appel d'une brebis.

Les paysans rentrèrent chez eux, tout émerveillés. Mais nul ne songeait à crier au miracle, tant la visite de l'enfant avait semblé naturelle.

Les moines répandirent cette invention dans toute l'Europe. Bientôt, chaque église voulut avoir, au moment de Noël, une fidèle représentation de l'étable de Bethléem avec des animaux vivants.

On ne tarda pas, poussé par l'émulation, à y joindre les personnages évoqués par l'Évangile : la Sainte Famille, bergers et mages. Puis cela devint un véritable défilé, mêlant les grandes figures de la Bible aux représentants des corporations...

De l'idée charmante du saint d'Assise, deux coutumes prirent alors

leur essor :

Comme, d'année en année, la procession augmentait d'importance, il fallut songer à une véritable organisation, puis à la mise en scène de ce qui devenait un spectacle. Ne se contentant plus de tableaux vivants mais dont les personnages restaient figés, on en vint alors à imaginer une suite de saynètes pour retracer l'événement dont on saluait ainsi l'anniversaire : le mystère de Noël.

Bientôt, le terme de « mystère » désigna ces représentations naïves. Avec leurs dialogues parlés ou chantés, en latin ou en patois, les mystères sont les ancêtres du théâtre que nous connaissons. Le saviez-vous ?

Il y eut enfin un jour où les églises ne purent plus contenir pareils spectacles. D'autant qu'il n'y avait pas véritablement place pour les « monteries » pendant l'office de la messe. Les farces ou les jongleries qu'on y introduisait devenaient bien irrespectueuses et sans rapport avec la prière.

On dressa des tréteaux sur les parvis, puis sur les places...

Cependant, dans les villages, la participation des bergers restait, naturellement, la plus importante. Aussi, le terme de « pastorale » désigna bien vite les mystères paysans, puis les chansons populaires de circonstance qui les accompagnaient. Les couplets, dans un langage familier, mais parfois dus à de véritables poètes et musiciens, expriment la joie des campagnards à l'annonce de la venue de l'Enfant Jésus, mais aussi les embarras de ceux qui se mirent en route pour le saluer.

Tandis que Noël sortait ainsi des églises, la si belle idée de saint François se conservait. Chaque paroisse, puis, avec les années, beaucoup de familles installèrent à demeure, pendant la période de la Nativité, ce décor charmant qui prendra dorénavant le nom de *crèche*. Qui ne connaît pas maintenant ce théâtre exigü et naïvement agencé où des statuettes de terre crue ou de bois sculpté représentent un monde rustique entourant l'étable de la Sainte Famille ?

Donna Pica, la maman de saint François d'Assise, était originaire de Provence, nous l'avons dit. Donc, quoi de plus juste que les Provençaux et surtout les Marseillais restent les spécialistes des santons dont la célébrité attira tant d'imitations ! L'église des Accoules à Marseille fut ainsi la première à exposer une crèche.

La gentillesse des santons, ces petits bonshommes si gaiement coloriés, et leur cadre charmant n'apparaissent parfois plus dans certaines débauches de somptuosité, surtout en Italie ! On croit toujours bien d'en faire trop...

Saint François soupirerait en contemplant ces objets d'art et de luxe. De même, que reconnaîtrait-il dans la chapelle qui s'élève à l'emplacement de l'étable familiale où il naquit, tel l'Enfant de

Bethléém, après la visite de l'envoyé du Ciel ?

Il faudrait qu'une fois par an tous les hommes, sans qu'il soit même question de « religion », retrouvent pour quelques heures leur âme d'enfant, dans la simplicité et la poésie.

La tendresse, l'exquise douceur avec lesquelles le petit frère d'Assise considérerait toutes choses autour de lui, ne parfument-elles pas la vie de la plus limpide et la plus puissante beauté ? Ne sont-elles pas le plus précieux des bagages, même si l'on ne se rend pas à Bethléém ?

Noël, l'anniversaire d'un enfant démuní, est en vérité une fête confiée aux enfants. Ceux-ci sont les responsables de cette nuit magique entre toutes. Le miracle ne se perpétuera que si on continue à le raconter aux enfants, pour qu'ils le vivent comme une veillée paisible et heureuse, même s'ils n'ont plus la chance de contempler des bûches crépitant dans une rustique cheminée. Même si leur ville a remplacé la campagne.

À la douce lueur mouvante des bougies, le petit peuple et les animaux de la crèche ne demandent qu'à se réveiller pour quelques heures, pour une vie simple et joyeuse, une vie rêvée depuis des millénaires, dans le royaume de la tendresse. Pour entrer dans ce royaume, enfants, guidez-nous et montrez-nous la lumière...

*... Chantons Noël joyeusement
Je vous en prie très humblement
Jeunes et vieux, petits et grands
Chantons Noël car il est temps
Noël ! Noël !*



La Farandole des Santons



VOUS autres, gens du Nord, vous ne pouvez savoir ce qu'est Noël en Provence... Noël et son mystère, Noël et sa tendresse, Noël et son parfum, reconnaissable entre tous, qui remplit la maison dès que la crèche est dressée et que l'arbre – chez nous un pin, bien sûr ! – mêle son odeur de résine aux relents de la mousse et de l'argile des santons.

On a placé de chaque côté de la crèche, en offrande, les grains de blé et les lentilles semés dans du coton humide au fond d'une soucoupe, le jour de la Sainte-Barbe. Et puis, brusquement, tandis qu'on dispose les santons sur le paysage de papier froissé, recouvert de mousse ou barbouillé artistiquement de vert, de brun et de blanc pour imiter le sol, la maison devient alors comme bruisante de toutes ces présences, de toute la ferveur des minuscules personnages dévalant les collines vers l'étable, selon des lois les plus logiques de la perspective.

Il faut être provençal pour savoir, de naissance, les disposer : en haut les plus petits, les santons « puces », puis toute la foule, par ordre de taille, jusqu'à l'étable devant laquelle se campe la poissonnière en jupe marseillaise matelassée, tablier plissé et bonnet de dentelle, les deux mains sur les hanches supportant des paniers, bien à la manière de ses collègues, les dames du quai Rive-Neuve.

Ah ! les bons poissons de la Méditerranée dont l'odeur ragaillardit jusqu'au Petit Jésus ! Il tend les bras, ce mignon, comme s'il voulait grandir vite pour en manger lui aussi.

À l'exception de la Sainte Famille et des Rois Mages, les santons traditionnels provençaux portent le costume du terroir marseillais en usage au début du siècle dernier. Ainsi pour les hommes : culottes moulantes, guêtres, chapeaux ronds ou bonnets à pompon. Tout cela peut vous paraître bien étranger à la Palestine d'il y a deux mille ans !

C'est, en effet, au début du XIX^e siècle que les santons se sont popularisés. Moins artistiques peut-être qu'auparavant, ils ont gagné en bonhomie ce qu'ils ont perdu en raffinement. Et ils ont pour modèles... les personnages réels de nos villages. Tant pis pour cet anachronisme dans le temps et dans l'espace ! Cela nous paraît à nous autres tout à fait logique, puisque l'Enfant Jésus, après tout, renaît tous les ans à Noël.

Aussi, ne vous étonnez pas de rencontrer sur la mousse de ma crèche, auprès de la marchande d'ail, une autre figure typique, la marchande d'escargots, ces *cagaroulettes* qu'on ramasse dans les vignes :

— *A l'aigo son mei limaçon. En a dei gro et dei pitchoun.*

Ils sont cuits à l'eau mes limaçons ! J'en ai des gros et des petits !

Arrive aussi monsieur le maire. Mais oui ! La lanterne à la main, il arbore sept gilets et une montre, ce richard de Roustido, savez-vous ! Il est suivi de ses amis, les vieux Jourdan, autres bourgeois. La Jourdane, Margarido – Marguerite, dites-vous – est une de ces bavardes ! Une *bazareto*. Elle discute à perdre haleine comme une *tarnagaso* – une pie – avec d'autres commères, sans souci des cris d'admiration que pousse le *ravi*. On voit cet innocent lever les bras au ciel au *fenestron* du mas, qui abrite l'étable.

Son nom au *ravi* est Pistachié. Il a la veste verte, les cheveux rouges. Si son autre représentation crie également au milieu du chemin, pétrifiée sur ses jambes écartées, c'est parce qu'il a eu peur du bohémien, le *boumian*, noir comme les sept péchés, qui sort de la grotte avec sa femme, la *caraque* aux beaux anneaux d'or et au tambourin. Les escorte Chicoulet, un garçon qu'ils volèrent et qui a toujours sa main dans la poche des autres.

Enfin, quand on dit bohémien, c'est pour mieux se faire comprendre des Parisiens. Nos gitans à nous n'arrivent pas de Bohême, mais tout droit des Saintes-Maries en Camargue pour prédire l'avenir au divin Enfantoun.

L'Amoulaire, le rémouleur qui travaille en sifflotant près de la porte de l'étable, ne semble pas avoir peur d'eux. Pampara – c'est son nom – sait bien que Jésus les convertira. Il s'active avec ardeur, le rémouleur, car chez nous, en Provence, on sait que la meilleure prière s'exprime par le travail et l'amour de l'ouvrage bien fait. On dit aussi que de tant pédaler donne bien soif à Pampara, mais le jus de la treille est un don du Seigneur. Reconnaisant, Pampara meule avec allégresse. Il donnera en offrande à l'Enfant un couteau effilé comme un rasoir.

Chaque corps de métier offrira son cadeau. Le pâtre : un agneau descendu de la montagnette et qu'il porte comme une fourrure autour du cou. Le pêcheur : un poisson qu'il guette éternellement dans la mare en papier d'argent. Le *moulinaire*, le joyeux meunier Barnabé si

satisfait de son sort : sa farine.

Le chasseur, quant à lui, n'ose pas prétendre que le braconnage est une profession. Alors, sa particularité dans la crèche consiste à pointer son fusil de côté, tandis qu'il regarde devant lui. Vous ne voudriez pas qu'il vise – même en ce jour faste – de peur de tuer une créature du Bon Dieu ? Enfin, l'aveugle, *peuchère*, qui ne possède rien, même pas ses yeux pour pleurer, puisqu'il perdit la vue lorsque le boumian lui vola son fils aîné, l'aveugle ne saura présenter que sa prière.

Voilà pourquoi Noël, en Provence, est le vrai Noël des braves gens et cela méritait bien qu'en passant devant la crèche on vous prenne par la main pour que désormais vous le sachiez, vous les Parisiens et vous ceux de Lille...

Lorsque les Provençaux entendent parler des festins impies dans les « boîtes de nuit » ou des sapins païens croulant de jouets, s'ils ne se signent pas, croyez bien que dans le fond du cœur, ils plaignent les « estrangiés », étrangers perdus, sans foi ni traditions, car chez nous le moindre rite de Noël est un geste séculaire, un geste familial.

Le « gros souper », dîner de la veille de Noël, est servi à temps pour qu'on le termine avant de quitter le mas pour la messe de minuit.

Le menu, « maigre », compense son austérité par son abondance et sa succulence – l'austérité chez nous reste toujours souriante – car c'est un repas de « vigile » : Noël ne commence que lorsque résonnent les douze coups de minuit.

Les treize desserts contribuent à l'allégresse générale. Ainsi les papillotes, bonbons ou fondants, enroulées dans une image naïve et dissimulant un petit pétard.

Le souper fini, le plus jeune de la famille aidant le plus vieux, tous ensemble déposent pieusement dans l'âtre la grosse bûche d'olivier qui entretiendra une présence vivante – un feu doucement rougeoyant – dans la maison soudain déserte, après le départ pour l'église.

À la lumière vacillante du foyer, la crèche se parera d'ombres mouvantes qui sembleront bien lui donner la vie, dans le calme retrouvé. Alors, dans le secret, elle deviendra le théâtre d'une belle histoire. Une histoire que les Provençaux connaissent tous par cœur et dont il faut bien que les santons, ces Provençaux en miniature, se régalent à leur tour, d'autant qu'ils en sont les protagonistes. C'est notre Pastorale de Noël.

*

La campagne de Judée qui, en vérité, vit naître l'Enfant Jésus, et la campagne de Provence, c'est pareil ou presque. Même terre aride et ingrate. Mêmes oliviers secouant leur tête argentée au souffle puissant

du vent. Mêmes bourricots peinant par les sentiers caillouteux sous une charge de bois mort ou de jarres d'huile d'olive. Et par-dessus tout cela, un même ciel, celui dans lequel fut taillé le manteau de la Vierge.

Aussi, nous autres Provençaux, nous avons fini par croire que Jésus est venu naître chez nous et que ce sont nos gens, nos bergers et nos villageois qui furent les premiers à savoir la bonne nouvelle...

Ainsi, les habitants des mas partis à l'office de minuit, la lanterne à la main, tout dans la maison savoure le délice de cet instant sacré. La grosse horloge hache le temps en petits morceaux réguliers et il se produit un prodige, tandis que la crèche miraculeusement s'anime...

Cette histoire de la Nativité à notre manière, on en donne une représentation depuis des siècles, à chaque fin de décembre, à Marseille et dans les villages des environs. Un véritable théâtre populaire où les acteurs, de bien braves gens, jouent et chantent dans leur langue naturelle, le provençal, devant un public bon enfant qui connaît les textes et les airs par cœur. La version la plus célèbre est la Pastorale Maurel, due à un ouvrier miroitier marseillais qui vivait au milieu du siècle dernier.

Cette comédie, c'est toute la vie des petits santons de terre peinte de chacune de nos crèches. Même lorsqu'ils se tiennent immobiles et cois, bien plantés dans la mousse odorante, il n'y a qu'à les regarder avec beaucoup de tendresse, pour entendre au fond de son cœur, au bout d'un instant, les couplets bien tournés ou les répliques qui vont bon train, dans ce décor un peu particulier, celui de Bethléem-en-Provence...

Mais si l'on prête un peu plus l'oreille, on perçoit aussi une musique rythmée. Oui, comme le battement de tous les cœurs provençaux. En contrepoint de la mesure s'élève une mélodie aigrette. L'air s'embaume alors des mille parfums de la garrigue, celui des pins chauffés par le soleil, du thym, de la lavande, tandis que vous caresse la joue ce coquin de mistral qui s'est fait tout benoît.

C'est le *tambourinaire* Galoubet qui tape d'une main sur son haut tambour et, de l'autre, joue du fifre à en perdre le souffle. Rien qu'à l'écouter, on a envie de lever le pied en cadence et de prendre ses amis par la main.

*Revilio te, Nanau
A' nue se fai gran festo
Réveille-toi, Nanau
Cette nuit, c'est grand'fête
Entends-tu les chrétiens
Qui font remue-ménage ?
Ce n'est que réjouissan...an...ces.
Sol, fa, mi, la, sol, la
Do, si, do.*

Do, si, do, Galoubet se sentait si joyeux en cette nuit-là de décembre, une nuit comme on n'en avait encore jamais vu, que la baguette au bout de ses doigts n'arrêtait pas de frapper la peau tendue du tambourin et que ses lèvres faisaient des prodiges sur le fifre rustique.

Le musicien avait l'impression d'être le jouet d'un enchantement ou d'une ivresse surnaturelle, comme si une force inconnue dévidait sa musique à travers lui.

C'est l'histoire de cet enchantement, plus merveilleux encore que la Pastorale, que je vais vous conter. Car peut-être, sans Galoubet, la Pastorale n'aurait-elle pu avoir lieu ?...

*

Les bergers dormant dans la campagne avaient donc été réveillés par l'ange(5). Après bien des discussions, ils descendirent, vous le savez, vers Bethléem, afin d'arriver les premiers autour de l'Enfant Jésus.

La crèche ne représente jamais les pasteurs ailleurs qu'aux champs, puisqu'ils s'y trouvaient lorsque tout a commencé. Cependant, dans l'univers particulier de la crèche, on peut se trouver partout à la fois, comme le *ravi* Pistachié. Il lève les bras au ciel à une fenêtre mais aussi sur le chemin.

Les bergers n'étaient pas plus tôt descendus des collines en chantant que par les sentiers déferla tout le petit peuple : l'aveugle et son fils cadet, le bohémien, sa femme et leur fils adoptif Chicoulet, Barnabé, le meunier le plus heureux du monde, ce soiffard de Pampara le rémouleur, le *ravi* Pistachié et l'autre idiot du village Giget, tous deux en butte aux persécutions du gitan et complètement affolés. Les suivaient : la vieille au fagot, l'ânier, le chasseur et bien d'autres encore, chargés de provisions à déposer devant l'étable. Même apparurent, venus d'une autre histoire, Mireille et Vincent le beau gardian... Chez nous, les amis de nos amis sont nos amis.

Cela finit par faire beaucoup de monde par les chemins et par les rues. Et tout ce concours de peuple plein d'entrain réussit à attirer l'attention des soldats romains...

— Hé ! Attendez ! me direz-vous, cette histoire nous paraît un peu bizarre. À Bethléem... en Provence ?... des gens du XIX^e siècle ?... des soldats romains ?... Ne serait-ce pas là une de vos galéjades ?

Ah ! ces Parisiens et leur logique ! Ce n'est point... galéger que de raconter comment nous pensons, nous, que cela s'est passé. On croit ou on ne croit pas. Au pays de la crèche, c'est comme cela.

Donc, toute cette agitation à travers Bethléem-en-Provence sembla bien louche aux soldats de l'empereur Tibère. Du reste, même l'air de

la nuit avait un arrière-goût extraordinaire qui vous laissait sur les lèvres et dans les narines comme le souvenir d'un bouquet de roses qu'on aurait embrassé.

Do, si, do, fa, la, la et ran plan plan. À la tête de la procession qui montait vers l'étable, Galoubet jouait – je vous l'ai dit – comme il n'avait jamais joué. Sur son passage, de chaque maison sortaient des gens qui emboîtaient le pas, do, si, do, fa...

Même les petits enfants disaient :

*Je veux aller, ma mère,
Ma mère, je veux aller
Voir le beau nouveau-né
Pauvret dans une crèche.
Do, si, do, la et ran plan plan.
Sitôt, les soldats ont mis hallebarde,
Hallebarde, sitôt les soldats ont mis
Hallebarde entre leurs mains.*

— Qui marche là, qui vive ? Serait-ce des voleurs ?

— Qui marche là, qui vive ?

— Oh ! mon Dieu, que j'ai peur...

Épouvanté, Galoubet cessa alors de jouer. Derrière lui, les gens se pétrifièrent.

On avait oublié ! Il y avait le couvre-feu et toutes ces lois iniques imposées par les vainqueurs. Galoubet, le premier, serait accusé de faire du tapage après l'heure et conduit en prison.

Mais quel est donc ce miracle ? Bien que le petit musicien retienne son souffle et que sa baguette immobile reste en l'air, la musique continue. Le fifre n'arrête pas son chant, do, la, ré, sol. Le tambour ne ralentit pas son rythme... et ran plan plan.

Alors, le centurion lève sa main pour un geste amical. Et monsieur Roustido, le maire, qui porte une lanterne, aperçoit un large sourire sur la face mal rasée. Derrière leur chef, les autres soldats rient aussi et le cimier emplumé de leur casque bat la mesure. Une, deux, trois et tra la la.

Rassuré, Galoubet embouche à nouveau son instrument et souffle de plus belle, tandis que la baguette, maniée avec énergie, frappe la peau du tambourin à la faire fumer.

Et rran-rran plan, plan ! Sol, ré, mi, fa...

Les gens qui étaient restés une jambe en l'air, à l'arrivée de la troupe, sentirent comme des fourmis leur dévorer les mollets. Ils se mirent à sauter, à sauter en cadence, pointant le pied avec élégance et variant les pas. Puis ils se prirent tous la main.

Galoubet, comme gonflé de musique, du coup parut s'envoler dans le vent de l'aurore qui emportait la mélodie vers les collines.

À sa suite, jeunes et vieux, artisans et commerçants, travailleurs et bons à rien, tous faisaient la chaîne. Le joyeux tourbillon montait et redescendait les rues tortueuses, dessinant des arabesques à travers la place, s'enroulant autour de la soldatesque au garde-à-vous, figée sous son armure mais riant de bon cœur. Même les flammes des torches que brandissait la patrouille semblaient, elles aussi, danser sous un souffle nouveau. Sur les murs se projetaient les ombres mouvantes des soldats pétrifiés. On dansait à perdre haleine et il semblait que plus personne ne songeait à se rendre à l'étable où l'enfant attendait.

Galoubet n'en pouvait plus à présent. Sur ses épaules exténuées, le tambourin pesait mille tonnes. Ses poumons le brûlaient, ses lèvres saignaient, son poignet devenait raide... Finalement, épuisé, il abandonna la partie. Mais la musique, elle, ne s'arrêtait pas. Encore une fois, les instruments jouaient tout seuls !

La, fa, ré, mi, la, la, la et rran plan plan... Personne ne s'aperçut de rien tant la mesure restait frappée avec souplesse et la mélodie égrenée avec grâce. Pourtant... Pourtant, il semblait que l'artiste invisible possédait un talent miraculeux. C'était à présent un air nouveau, encore plus léger, encore plus rythmé, encore plus rapide.

Tandis que le soleil se levait, rendant, lui aussi, encore plus roses les maisons de Bethléem-en-Provence, une chanson fleurissait aux lèvres des danseurs. C'était la farandole :

*Quand dans l'azur
Monte le clair soleil
Tout est joyeux sous le ciel de Provence.*

La farandole venait d'être inventée ! Une farandole qui entraîna alors en son tourbillon tout le petit monde de Bethléem-en-Provence, vers la colline où s'ouvrait une pauvre étable... Une farandole fantastique... Vieux et vieilles, commerçants et artisans, travailleurs et fainéants montaient en chantant, chantaient en dansant. Jusqu'aux soldats, pieds joints et mentons pointés, qui tourbillonnaient çà et là, comme des totons inertes, happés par le courant.

En tête, le musicien menant tous les autres se sentait lui-même comme tiré par son tambourin. Les courroies, tendues, maintenaient à l'horizontale la caisse vibrant toujours sous une baguette invisible. Galoubet avait beau avancer la tête, étirer ses bras, il ne pouvait atteindre son fifre, toujours devant lui, tressautant en cadence à chaque si, chaque sol et chaque la.

On arriva ainsi devant l'étable où Joseph veillait, un doigt sur les lèvres. Aussitôt, les danseurs et leur musicien s'immobilisèrent...

Mettant un genou en terre, tous, même les plus incrédules, même les plus mécréants, adorèrent en silence l'enfant qui leur souriait.

Même monsieur Roustido, le maire, ravala le beau discours qu'il

avait préparé. Éperdu d'amour, le vieux garçon ne savait plus que dire... Margarido la mégère, comprimant sa vaste poitrine essoufflée, se baissa pour déposer un baiser sur les jolis petits pieds. Lorsqu'elle se releva, elle était redevenue si douce et si ravissante que Jourdan, son mari, en pleura de tendresse...

Alors, on entendit tout doux, tout doux, un battement rythmique et le rire des notes légères. Galoubet offrait au pitchoun ce que la belle Provence a de plus beau, son cœur... C'est ainsi que fut inventée la farandole...

Quant aux centurions, ils demeurent depuis ce temps au garde-à-vous, derrière les mas, un peu partout dans la campagne provençale. Ce sont les rangs serrés des cyprès qui remuent doucement la tête, quand le mistral fait dévaler sa farandole depuis la vallée du Rhône...



Les Roses de Noël



DANS un village, en allant vers Rouen, se trouve une jolie petite église. Le clocher et les montants ornés de sculptures et de gargouilles font l'admiration des visiteurs, car celles-ci ne sont pas sans rappeler Notre-Dame de Paris.

Vous savez ce qu'est une gargouille, je suppose ? On appelle ainsi l'ornementation d'animaux fantastiques, sculptés dans la pierre, diables ou dragons dont la bouche, ouverte grotesquement, permet à la pluie de se déverser hors des gouttières aménagées sur les toits.

On n'a jamais trop su, finalement, s'il s'agissait d'œuvres fabriquées en trop pour Notre-Dame et ainsi récupérées ou de détournements. Les mauvaises langues des environs soutinrent longtemps la théorie du vol. Peut-être par jalousie ?

Quoi qu'il en soit, le rappel de cette suspicion ne plaît guère encore de nos jours à nos paroissiens. Ils préfèrent répondre d'une manière évasive aux visiteurs ébahis.

Pendant longtemps, ils baissèrent la tête en passant devant les lieux saints comme en y entrant, pour tout à la fois éviter d'apercevoir les témoignages moqueurs d'un éventuel et antique larcin, et démontrer la plus parfaite humilité chrétienne.

Autrefois, à l'époque dont je vais vous parler, même en échange d'une fortune, personne n'osait se risquer là-haut, que ce fût pour réparer la toiture le cas échéant ou tout au moins sonner la cloche.

On disait que dans chaque gargouille se cachait un diable qui ne manquerait jamais de faire des réflexions blessantes au sujet du délit dont le constructeur de l'édifice s'était... peut-être... rendu coupable malgré la plus pure intention du monde : faire ici avec de très modestes moyens une belle maison pour le Bon Dieu, à l'image de celle de la capitale.

Les accidents dont furent victimes les sceptiques, les fortes têtes ou les courageux – tous des étrangers, remarquez-le – grimpés là-haut, ne se comptaient plus. Le remords, la frayeur ou le mauvais état – réel – de la charpente ? On ne sait plus.

Toujours est-il que, lorsque messire Anthime se trouva nommé curé de la paroisse, on fut bien content de bénéficier en même temps d'un sacristain-sonneur en la personne de son fils adoptif. Ce pauvre innocent se nommait Nicaise en souvenir du compagnon de saint Denis qui évangélisa la région de Rouen.

Le curé avait trouvé le bébé abandonné sur les marches de la première église où il exerça son ministère. C'était une coutume en ces temps de misère et bien des pauvres gens, ne pouvant subvenir aux besoins d'un enfant supplémentaire, préféraient s'en remettre à Dieu pour sa survie.

Grâce au bon prêtre, Nicaise avait pu recevoir chaque jour de quoi manger, ne serait-ce qu'une soupe. Mais ni la grâce divine ni la patience relative de messire Anthime ne purent jamais lui procurer un sou de jugeote. Nicaise, en grandissant, devint le plus stupide garçon qu'on puisse imaginer.

Malgré un cœur d'or se laissant voir facilement sous des dehors un peu bougons, le curé impatient grondait fréquemment son protégé, tant les bêtises succédaient aux bêtises. Pourtant, Nicaise n'était pas méchant. Je dirais même que c'était un brave garçon, très reconnaissant envers son tuteur. Il se serait fait couper en quatre pour lui.

Aussi, lorsque messire Anthime prit possession de sa paroisse et qu'il eut constaté combien le clocher menaçait ruine, Nicaise, adolescent robuste, n'hésita pas à monter là-haut pour le réparer.

Grâce à lui, on recommença à entendre la cloche qu'il dérouta avec application. Chaque fête se passa dorénavant comme partout, au son d'un joyeux carillon. Chacun, bien soulagé, respira, et même si on entra à l'office en baissant la tête, on se sentait de nouveau chrétien à part entière.

Enfin le sort était conjuré ! Les diables, dégoûtés par la bêtise du nouveau sacristain, renonçaient-ils à leurs ironiques et cruelles remontrances ? Nicaise, interrogé, haussait les épaules et riait bêtement.

Le pays était la possession d'un seigneur assez puissant dont les ancêtres se couvrirent de gloire aux croisades. Plusieurs fois par an, il recevait à sa table l'évêque de Rouen, au cours des tournées pastorales.

À chaque visite, Monseigneur s'arrêtait au village pour rencontrer le curé qu'il estimait beaucoup. Celui-ci offrait une collation à son supérieur et chargeait Nicaise du service à table. Auparavant – grand

honneur ! – l'évêque disait la messe dans la petite église, voulant par là même démontrer aux paroissiens que, réfutant l'origine douteuse des gargouilles, les autorités témoignaient au contraire d'une grande considération pour l'autel du pays. Et cet exemple s'appréciait beaucoup.

Un jour, à la veille de Noël, Monseigneur devait faire halte au presbytère, comme d'habitude. Il avait appris que le curé, grâce à Nicaise, était parvenu à réparer le clocher... Pour participer à son tour à l'œuvre, il offrait une jolie somme que messire Anthime n'aurait jamais osé espérer.

Aussi, pour remercier Monseigneur, le bon prêtre voulait lui offrir une réception soignée. On était dans le temps de l'Avent et la coutume obligeait à un certain jeûne – sage précaution avant les agapes du réveillon !

Si la collation restait maigre, messire Anthime désirait qu'elle soit présentée de la plus jolie façon. De même, l'église si bien réparée devait honorer l'anniversaire de la Nativité.

— Ah ! pestait-il. Comme j'aurais aimé garnir la table de quelques bouquets, ainsi que mon église. Hélas ! il n'y a rien dans les jardins et les haies. Écoute, Nicaise, au lieu de rester là, les bras ballants comme un niais que tu es, tâche d'aller voir un peu partout si tu ne trouves pas des fleurs oubliées par le mauvais temps, sous la neige, dans mon jardin ou bien chez quelque paroissien. Ce serait pour moi une grande fierté.

Nicaise balaya toute la neige du jardin du curé, alla frapper chez tout le monde. En vain. On ne trouva pas dans le pays entier la moindre corolle, même gercée, même fripée, même sèche, pour garnir un vase. Nicaise revint très penaud au presbytère.

Plus agacé que cela ne le méritait, un homme de Dieu n'en est pas moins quelquefois sujet à la mauvaise humeur, messire Anthime le reçut fraîchement... C'était de saison.

— Après tout, j'aurais dû m'en douter. Notre Seigneur a eu beau dire « aux innocents les mains pleines », tu ne peux faire fleurir des cailloux. Tant pis ! Astique encore le pichet d'étain qui contiendra l'eau de notre puits. Qu'il brille comme un soleil sur notre modeste table. Et nous y disposerons quelques feuillages encore verts, houx et lauriers. Ce sera mieux que rien.

Nicaise, bouleversé par son échec, ravala un sanglot.

— Allez, allez, bouge-toi. Le temps presse !

Le garçon, prenant un chiffon pour son astiquage, commença par se moucher dedans, tant il avait le cœur gros et les larmes débordantes. Il se fit vertement tancer et le curé partit se changer, en levant les bras au ciel.

— Ah ! mon Dieu, que Vous ai-je fait pour que Vous m'ayez octroyé

un nigaud pareil !

Nicaise, s'il ne comprenait pas une telle mauvaise humeur, se sentait surtout désespéré de n'avoir pu participer à sa façon à cet hommage rendu à l'évêque et à la fête de Noël.

— Enfin, conclut le prêtre en revenant, je compte sur toi pour servir intelligemment à table et montrer que le clocher si bien réparé abrite une cloche propre à faire entendre aux environs quel visiteur de marque nous avons. Tire sur la corde tant que tu peux, si tu n'es bon qu'à ça. Notre Dame, qui t'a donné un toit malgré ton peu de cervelle, en sera récompensée.

Donc, à la fin de la matinée, avant l'heure fixée pour l'arrivée de leur hôte, Nicaise gagna le clocher, impatient d'y sonner à tour de bras.

Ding Ding Dong ! Noël ! Noël !

Il faisait un froid terrible, bien le temps de la saison. Sur la plateforme ouverte à tous les vents, la bise soufflait en rafales. Des paquets de neige transformèrent rapidement les minces habits du sacristain en armure de glace. Mais Nicaise, pour être complètement idiot, n'en était pas moins prévoyant. Avant de grimper l'escalier en colimaçon, il s'était muni de provisions susceptibles de le réchauffer...

Messire Anthime, pauvre curé d'une pauvre campagne, ne possédait rien dans sa cave qu'un peu de bois et le seul alcool dont la cure était pourvue était le vin de messe, bien rangé dans une réserve. Naturellement, Nicaise avait accès aux burettes et, ce jour-là, il ne vit pas malice à faire main basse, pour la première fois de sa vie, sur ces provisions. Pensez ! Son bienfaiteur lui avait ordonné de sonner de toutes ses forces en l'honneur de l'évêque. Et ses forces, bien que remarquables d'habitude, par ce temps affreux se trouveraient vite épuisées si on ne les soutenait pas.

L'enfer est pavé de bonnes intentions. Que les gargouilles aient été volées ailleurs pour honorer ici le Bon Dieu et que Nicaise dérobe le vin de messe pour honorer l'évêque, tout cela témoigne de beaux sentiments, en dépit des moyens fort blâmables employés.

Quant à ce que dirait le curé en constatant le larcin, notre benêt, qui ne pensait pas à grand-chose, n'y songea pas du tout.

Arrivé sur le palier supérieur, Nicaise sortit la bouteille de sous son surcot et s'offrit une bonne lampée de ce délicieux et saint breuvage avant de retrousser ses manches.

Brrr ! il avait déjà la chair de poule, mais l'alcool auquel il goûtait pour la première fois de sa vie fit sur lui un effet presque magique. Comme une envie de se sentir le maître du monde, ce monde qu'il avait à ses pieds.

De tous côtés, au-dessous de lui, les gens sortaient des maisons, superbement endimanchés. Lui, Nicaise, n'était qu'un minable aux

hardes rapiécées, mais il sonnait, ding ding dong, avec énergie et on l'entendait à vingt lieues à la ronde. Il dominait le village, les campagnes et la terre entière. Sûr que là-haut Notre Seigneur s'en régala !

— Parce que moi, Nicaise, je suis plus près du ciel que ces fourmis à deux pattes au-dessous de moi. Même l'évêque dans ses beaux habits violets ne m'arrive pas à la cheville, tout juché comme je suis. Et ding. Et ding. Et dong. Noël ! Noël ! Allez, allez ! Dépêchons !

En bas, les paroissiens passaient la grande porte de l'église en baissant le front.

Ah ! il fallait être Nicaise pour ne pas avoir peur des diables qui grimaçaient de dépit à l'extérieur de la plate-forme et autour de lui !

Justement, l'un d'eux tirait une langue qui semblait plus longue que d'habitude.

— Tu as soif, Belzébuth, remarqua Nicaise, passant près de lui à chaque élan de la corde. Tant pis pour toi, attends qu'il pleuve, mon ami. Moi aussi, j'ai soif. Mais j'ai mes petites provisions.

Et, pour souffler, laissant la cloche se mouvoir seule un instant, il sauta sur le sol et avala une nouvelle gorgée de vin.

Oh ! par Dieu ! que c'était bon ! Chaud, doux et revigorant. Maintenant, tout plein d'idées lui trottaient dans une cervelle qui n'en avait jamais autant connu.

— Je suis peut-être un innocent aux mains vides, mais mes poignets sont forts. Bien sûr, je n'ai pas trouvé la moindre fleur pour réjouir la vue de Monseigneur l'évêque. Et messire mon tuteur m'en veut. Tant pis ! Cela lui passera, tellement on le complimentera pour mon carillon.

Était-ce le vin ? la sueur qui dégoulinait de son front ? Les yeux de Nicaise voyaient le décor familier des poutres, des toiles d'araignées et, par les ogives, les gargouilles comme à travers une sorte de brouillard vibrant au rythme de la cloche. Le monstre de pierre semblait avoir tourné la tête de côté et le fixait d'un regard amusé.

Nicaise lui tira la langue en réponse et se pendit de nouveau à la corde qui s'amollissait. Ding ! Ding ! Dong !

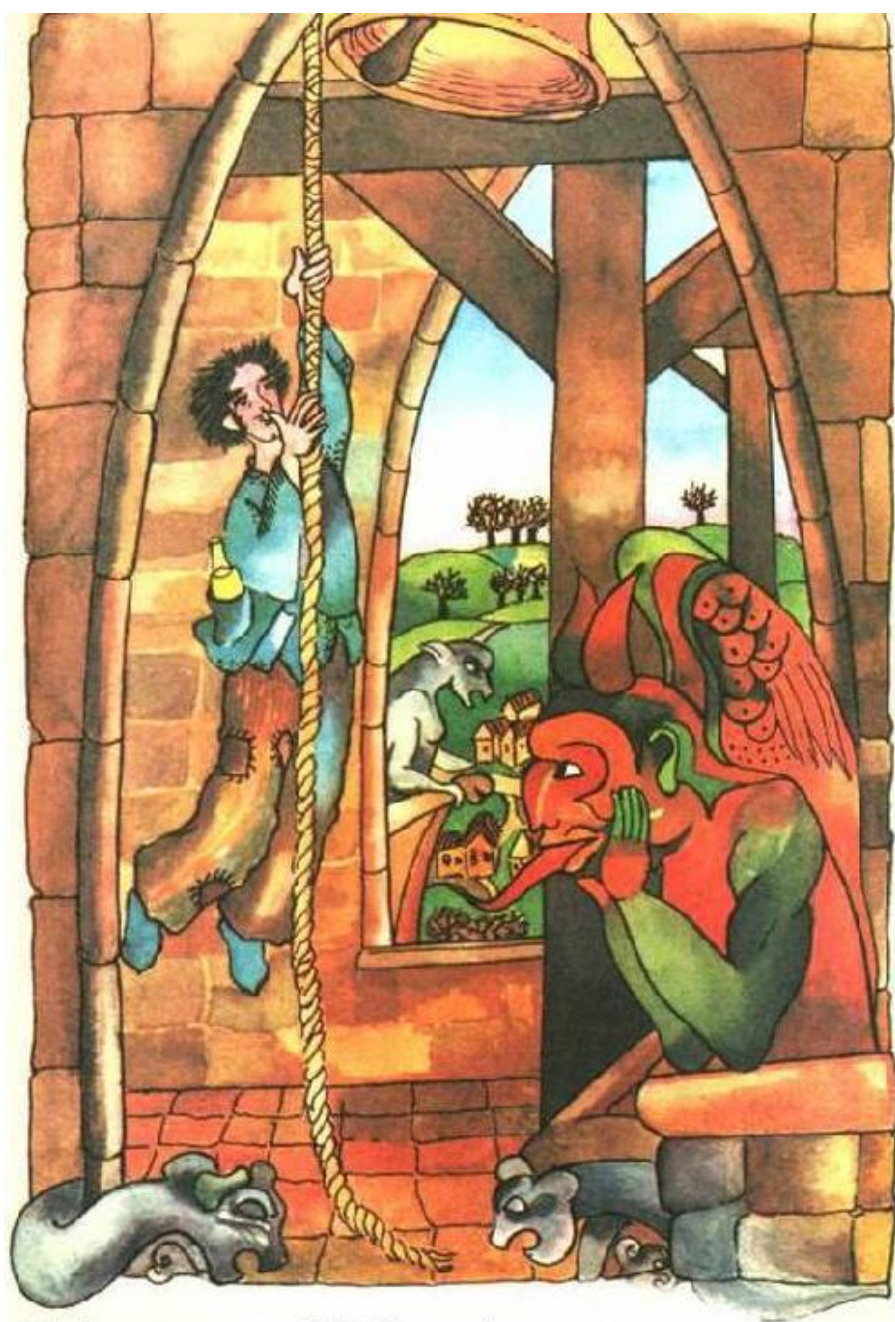
En redescendant, il vit la gargouille gonfler les joues et ding ! Non, mais ! Pour qui se prenait cette pierre grotesque ? Ding ! elle lui rendait... dong ! sa grimace.

Suspendu dans les airs, ding ! Nicaise, au passage, se lâcha d'une main et fit un pied de nez : dong ! Patatras ! Voilà notre garçon par terre. Ha ! Ha ! Ha ! Ding ! Ding ! Dong !

— Ha ! Ha ! Ha ! tu as du toupet, mon ami, ça me plaît.

Nicaise, étendu de tout son long, entendait sonner plus de cloches que le clocher n'en contenait et il lui semblait que, malgré le jour, trente-six étoiles menaient la sarabande autour de sa tête. Il s'assit en

se frottant le crâne et le dos.



Nicaise, au passage, se lâcha d'une main...

— Bois encore une gorgée, ça te remettra.

Machinalement, il tâta sa poche. Quelle chance ! La bouteille n'avait pas souffert de sa chute. Il avala le contenu jusqu'à la dernière goutte.

— Ha ! Ha ! c'est bon, hein ?

La voix remplissait ses oreilles, couvrant le carillon et les élancements de sa tête douloureuse. Par l'ogive passait une tête malicieuse. Une tête énorme, ocre comme la pierre, monstrueuse et grossière. La gargouille le considérait de ses yeux morts. Et c'est bien Nicaise qui était pétrifié maintenant.

— Le Diable ! Aaaaah !

— Pour te servir, mon bon ami.

Personne n'avait jamais servi Nicaise qui, lui-même, ne servait pas à grand-chose.

— Tu me plais, mon garçon, répéta le démon en se léchant les babines.

— Vous... vous n'allez pas me manger ? gémit le pupille de messire Anthime.

La face de pierre eut une nouvelle grimace.

— Ma foi non ! Je n'ai pas faim. Encore que tu ferais un fameux rôti, tout farci de bon vin, comme te voilà. Non, je me sens d'humeur aimable et pour te remercier de m'avoir tant fait rire, je vais même te faire un cadeau.

— Un cadeau ?

Décidément, la tête de Nicaise lui tournait de plus en plus. En bas dans la nef, les fidèles chantaient et personne, certainement, n'avait une pensée reconnaissante pour un garçon qui sût si bien réparer le trou du toit.

— Alors, que désires-tu ? insista la voix démoniaque.

Nicaise, la bouche ouverte, ne savait que répondre.

— Dépêche-toi. Je commence à avoir des crampes à me contorsionner ainsi, pour mieux t'admirer.

Eh bien ! enfin, quelqu'un admirait Nicaise ! C'était la première fois qu'on lui tenait un tel langage. Nicaise trouva admirable d'être admiré.

— Pour le moment, je t'admire pour l'étendue de ta sottise, continua la voix comme si le diable lisait dans ses pensées. Mais si tu veux, je peux faire qu'on t'admire pour tout autre chose.

— Quelle chose ? fit le garçon en plissant les yeux.

— Je ne sais pas, moi, c'est à toi de le dire, tout de même.

Nicaise, hochant la tête, cherchait avec application.

— Et ne te secoue pas comme cela, remarqua le diable agacé. Ta cervelle racornie fait dans ton vaste crâne le même bruit que le caillou d'un grelot...

— Ah ! j'ai trouvé ! s'exclama le nigaud, il me faudrait une belle

cervelle pour... Combien de pouvoirs me permets-tu d'en retirer ?

Le diable ne s'était jamais autant amusé.

— Trois ! Tu vois, je suis bon prince.

Nicaise se gratta la gorge et, comptant sur ses doigts avec application :

— Heu ! Un... pour être instruit, comme ça je saurai tout.

— C'est évident et fort bien raisonné déjà.

— Deux, pour être riche. Comme ça je pourrai tout.

— Tout ? Enfin, si tu le crois. Et trois ?

— Trois... Trois ? Pour me marier... Comme ça je serai heureux. Et voilà !

— Heureux ?

Le diable en riait tellement qu'il bascula hors de l'ogive. Sa tête moussue réapparut bientôt.

— Voilà le souhait le plus comique du monde : se marier pour être heureux ! Enfin, si le cœur t'en dit. Ha ! Ha !... Mais en échange de ces trois merveilles, je ne te demande qu'une faveur à mon tour.

— Aïe ! J'aurais bien aimé un quatrième pouvoir, songeait Nicaise tout haut sans écouter son diabolique interlocuteur. J'aurais ainsi trouvé des fleurs pour faire plaisir à messire Anthime et à Monseigneur. C'est Noël, vous savez ?

Mais le diable se fâcha.

— Je n'ai aucune envie de faire plaisir à un curé et à son évêque. Et surtout pas pour Noël ! Ce serait le monde à l'envers. Non, tant pis pour toi. Débrouille-toi avec ce que je t'ai donné. Peut-être, avec ta science, pourras-tu faire éclore la neige et les pierres. Essaie ! Mais n'oublie pas que je t'ai demandé, moi, une seule chose. À moi ton âme, mon beau damoiseau.

— Mon âme ? Oh ! ne me dites pas cela ! Pitié !

— Tant pis pour toi, le marché est conclu. Je viendrai la chercher dans un an, jour pour jour... à moins qu'il n'y ait des fleurs sous la neige, au fond du jardin de ton curé... Ha ! Ha ! Ha ! Des fleurs pour le curé ! Un jour de Noël !

En bas, la sonnette de l'enfant de chœur annonçait la fin de la messe. Le tintement léger monta jusqu'au clocher, s'enfla, remplit l'air d'une immense vibration dans laquelle se trouva prise la cloche qui se remit à sonner. Ding ! Ding ! Dong ! Noël ! Noël !

La corde passa sous le nez de Nicaise. Machinalement, il tendit les bras et, ding ding dong, décrivit un vol plané qui le projeta à l'entrée de l'escalier dont il dévala les marches jusqu'à la nef, atterrissant aux pieds de Monseigneur et de messire Anthime, comme ceux-ci sortaient derrière les fidèles.

Lorsque le curé releva son protégé, heureusement indemne, il remarqua seulement :

— Mais tu as un drôle d'air. Te voilà tout changé. Tu es sûr que tu ne t'es pas cassé la tête ?

Malgré les douleurs de son dos et de son crâne, Nicaise, maintenant dégrisé, tint à servir la collation. Son maintien distingué et son adresse firent l'admiration de l'illustre invité. Lorsque celui-ci se retira avec force compliments, messire Anthime tint aussi à féliciter son pupille.

— J'ai surtout remarqué comme tu répondais bien à Monseigneur. Ah ! enfin, mes conseils portent leurs fruits ! Pourquoi fallait-il que tu tombes sur la tête pour devenir intelligent ?

Le lendemain, messire Anthime s'aperçut qu'il manquait du vin, mais loin de songer à quelque larcin il mit cette absence sur le compte de sa distraction et, toujours plein de bonne humeur, il occupa la journée de Noël à deviser agréablement avec le jeune homme dont les reparties, décidément, l'encharmaient.

Quelque temps plus tard, le seigneur passa par là, se rendant à Paris, et il fit une visite au curé.

— Ah ! Mais voilà le garçon que vous élevez, fit-il en apercevant Nicaise qui apportait des bûches. Savez-vous, messire, que Monseigneur m'a parlé de lui, me vantant son intelligence et ses reparties ?

— Monseigneur est trop bon, répondit le jeune homme. Et je ne fais que mon devoir envers mon bienfaiteur. De même, si je puis vous être utile, je suis à votre disposition.

Anthime allait éclater de rire lorsqu'il rencontra le regard du garçon, brûlant d'un feu continu, et son expression d'une parfaite sincérité.

— Ah ! soupira le comte, personne ne peut m'être utile. Car malgré mon titre et mes terres, je souhaite éclaircir une énigme si compliquée qu'elle motive mon voyage à Paris. Ce voyage sera vain comme les autres, mais j'espère chaque fois. Voyez-vous (il baissa le ton), je vais rencontrer un grand savant de l'université de Constantinople, le Grec Chrysostome Athenatopoulos. Peut-être pourra-t-il déchiffrer ce grimoire ? Lorsque mon aïeul, le comte Déodat, fit la croisade, il rapporta d'Orient un trésor immense qu'il cacha. Mais il laissa l'explication du secret dans ce parchemin rédigé pour lui par un moine syriaque qui l'accompagnait. Personne, jusqu'à présent, n'a pu déchiffrer l'écriture et encore moins la langue. Mais, comme on m'a dit ce docteur grec fort instruit, je tente encore ma chance. S'il trouve, eh bien ! je partagerai avec lui.

Et il sortit de sa bourse un parchemin, couvert d'une écriture bizarre, tout en carrés et en bâtons.

— Si quelqu'un d'autre trouve, partagerez-vous aussi, Monseigneur ?

— Oh ! bien sûr, Dieu m'en est témoin.

— Même avec moi ?

— Même avec toi.

Le curé s'étrangla d'émotion.

— Tu es complètement fou d'oser faire une pareille proposition, mon pauvre Nicaise ! Ah ! Monseigneur, daignez lui pardonner cette insolence.

Le comte riait sans paraître le moins du monde offensé.

— Je pardonne, bien sûr, tellement c'est drôle. Toi, lire ce grimoire ? Ha ! ha ! ha !

Puis il écrasa une larme.

— Hélas, au fond ce n'est pas drôle, car je sais bien que le pari est impossible. Avec n'importe qui.

— Impossible, non, Monseigneur, fit Nicaise en déroulant le papier. Car moi, je sais lire cela.

— Tu...

— ... sais ?...

— Ah ! je sais bien d'autres choses... le nom des astres, le latin, la musique, la mathématique, l'hébreu, la médecine.

— Mais tu es fou ?

— Non, je ne suis pas fou ! Je suis instruit et je viens de m'en apercevoir.

Devant les deux hommes pétrifiés, Nicaise alla chercher l'écritoire du curé. Puis, lui qui la veille ne savait même pas tirer un trait, d'une plume rapide, se mit à transcrire ce qu'il traduisait en lisant à mi-voix.

— C'est assez simple au fond, conclut-il en rendant le grimoire. Du chaldéen classique, mais écrit à l'envers, voilà tout. Votre trésor vous attend, messire comte.

Naturellement, le comte, subjugué, annula son voyage à Paris et retourna à son château. Il fit effectuer des fouilles à l'endroit indiqué, trouva le trésor qui était fantastique. Il partagea avec Nicaise. Celui-ci se fit aussitôt construire un superbe château sur un domaine dont il se rendit habilement acquéreur, dans les environs.

Il bourra le château de meubles précieux, choisis avec discernement. Il fit même venir d'Espagne, de Chine et d'Arabie des manuscrits et des instruments scientifiques. Puis il écrivit des livres, que le monde entier s'arracha.

Naturellement, la fille du comte, la ravissante Gauburge, tomba amoureuse d'un aussi charmant savant. Elle n'eut pas besoin de supplier beaucoup son père pour que le mariage se conclût rapidement.

Le comte, ravi d'un tel gendre, décida que la noce aurait lieu dans l'église de messire Anthime, pour la Noël approchante, car un an bientôt s'était écoulé depuis la rencontre secrète de Nicaise avec la gargouille.

Or, à Noël comme à Pâques, chaque bon chrétien doit se confesser pour communier. De même, la cérémonie du mariage comporte

également une communion des époux.

La veille de Noël, Nicaise, d'un air étrangement résolu, vint demander à son bienfaiteur de l'entendre en confession.

Le brave prêtre y souscrivit avec émotion, mais, au récit de ce qui s'était passé au clocher l'année précédente, il faillit s'évanouir. Le récit du larcin de vin le laissa froid dès qu'il connut le pacte diabolique.

— Ainsi, parvint-il à murmurer, le diable doit venir chercher ton âme tout à l'heure ? Eh bien, te voilà frais, mon garçon.

— Façon de parler, ironisa Nicaise amèrement. Car on brûle bellement chez les démons, dit-on.

— Ah ! qu'allons-nous faire ?

— Voilà presque un an que je cherche dans tous les livres et je n'ai pas trouvé la solution. Oh ! je vous en prie, mon père, aidez-moi.

— Tu m'en pries, tu m'en pries ! Ce n'est pas moi qu'il faut prier, mais le Bon Dieu, les anges, les saints et notre Seigneur Jésus.

— Je n'ose plus, chuchota le jeune savant désespéré.

— Eh bien ! moi, je prie tous les jours et je suis même là pour ça. Viens avec moi devant la crèche où bientôt va sourire l'Enfant Divin qui donna sa vie mortelle pour sauver celle, éternelle, des pécheurs de notre espèce. Viens avec moi, imbécile, et espère en lui.

À droite de l'autel, on avait aménagé une crèche rustique comme saint François d'Assise les aimait : statuettes naïves et peinturlurées, représentant la Vierge, Joseph, l'âne, le bœuf et quatre bergers dont l'un portait un pipeau à ses lèvres. Tous attendaient, figés devant un peu de paille, que messire Anthime y dépose le petit Jésus de cire rose conservé à la sacristie, jusqu'au dernier moment.

— Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix par pitié, s'écria le prêtre abîmé de douleur. Ayez pitié de ce pauvre pécheur qui n'a pas cru mal faire, car alors il était complètement idiot. Prenez ma vie s'il le faut, mais empêchez que ce pauvre garçon soit damné pour l'éternité. Si Vous le sauvez, Vous n'aurez jamais meilleur chrétien, je Vous le garantis. Tout son or et sa science serviront Votre cause. Sauvez-le, mon Dieu, car il se repent amèrement.

Et il pria pendant longtemps, tandis qu'à ses côtés Nicaise pleurait. Mais l'heure approchait. Bientôt la messe de la dernière vigile de Noël devait être dite.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, constata le prêtre en se relevant. Monte au clocher, mon garçon, et avec confiance. Si tu ne sonnes pas cette messe, nul ne le fera jamais plus. Et j'ai besoin que tu me rendes ce service.

Il n'osait pas préciser ce *dernier service*. Nicaise soupira.

— Merci, mon père, je ne méritais pas tant. Je n'ai pas trouvé dans un seul livre le nom d'une plante qui fleurisse par ici à Noël, pour vous l'offrir. Mais j'ai trouvé en une heure auprès de vous et de cette

crèche ce qui, en vérité, est la plus merveilleuse des richesses, la foi.

Et il monta lourdement les escaliers en colimaçon qui menaient au clocher.

La neige, au-dehors, avait cessé de tomber. Elle faisait une capuche à chacune des gargouilles et, en se penchant au travers des fenêtres en ogive, on voyait la campagne paisible tout emmitouflée de blanc. Dans le ciel, des vols de corbeaux, comme un filet serré, gagnaient le sud. Une bande d'enfants montait en chantant l'unique rue du village. Ce soir, ils iraient de maison à maison, pour la quête de Noël, chanter des plaintes en patois. Une lanterne de papier colorié au bout d'une baguette d'osier très longue représenterait l'étoile qui guida les Rois mages :

*Onguignettes(6), Maîtr', et Maîtresse
Faites-nous un petit présent
Et nous vivrons en grande largesse
Onguignette pour dans un an
Trois rois d'une étrange contrée,
Passant par les bois, passant par les monts,
Qui s'en allaient droit en Judée
Pour à Jésus offrir leurs dons
Dieu les reçut de bonne grâce
En leur disant, mes chers petits,
Montez là-haut vous aurez votre place
Avecque moué au Paradis.*

Dire qu'autrefois, lorsqu'il n'était que l'idiot du village, les autres enfants ne voulaient pas de lui ! Maintenant, devenu riche et savant, il n'aurait pas non plus sa place au Paradis.

Il n'avait pas peur. Oh ! pas du tout. Mais il était triste, désespéré. La gargouille sous le capuchon de neige qui lui cachait un œil comme sous un pansement, ne paraissait qu'une dérisoire et grotesque effigie.

Allons ! le temps venait. Il devait sonner la messe et exécuter son marché.

De la main, il attrapa la corde et allait la tirer lorsque des cris joyeux, tout en bas, le rappelèrent à la fenêtre.

— Regardez ! regardez ! Des fleurs chez monsieur le Curé !

Les gamins, en se bousculant, escaladaient la haie pour retomber en se roulant dans l'enclos. Une fillette brandissait un bouquet.

— Sont-elles belles ! C'est-y pas Dieu possible !

— J'avions jamais point vu de pareilles.

— C'est-y des roses ?

— Ma foué !

— Alors des roses de Noël !

— Messire Anthime ! Messire not' curé ! Venez voir ce qu'on a

trouvé !

À ces cris perçants, les paroissiens accouraient. Et le prêtre, alerté depuis la sacristie, se précipita, l'étole de travers. La petite Alison, tout essoufflée, grimpa la première les marches de l'église et lui mit dans la main un bouquet de fleurs comme on n'en avait jamais vu. La tige, épaisse comme le doigt, lisse et d'un vert glauque, soutenait une corolle au pistil délicat et dont chaque pétale semblait avoir été modelé dans la cire, crémeuse ou rose, selon la maturité de la fleur. Quant aux feuilles, on aurait dit de larges mains vertes aux doigts écartés.

Messire Anthime respira doucement le parfum subtil, peut-être pour cacher les larmes qui inondaient son visage.

Oui, ces fleurs étaient bel et bien réelles. Alors, levant le visage vers le clocher, il appela d'une voix vibrante d'allégresse :

— Nicaise ! Nicaise ! On a gagné ! Dieu soit loué ! Nous aurons des fleurs pour Noël !

Et prenant exemple sur leur vicaire, les paroissiens pour la première fois de leur histoire levèrent les yeux vers leur église, très fiers :

— Nicaise ! Nicaise ! Dieu soit loué ! Nous aurons des fleurs pour Noël.

Alors, Nicaise, le savant et riche châtelain, saisissant la corde avec vigueur, sonna le plus beau carillon qu'on ait entendu : Ding ! Ding ! Dong !

À chaque ding, à chaque dong, des paquets de neige glissaient du haut du clocher, rebondissaient sur le nez des gargouilles impassibles, pour s'écraser sur le parvis et donner naissance à autant de fleurs miraculeuses.

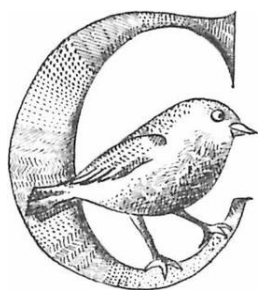
Noël ! Noël ! Nicaise était sauvé ! L'église toute fleurie verrait demain le plus beau mariage qu'on puisse imaginer. Il y aurait l'évêque pour officier, l'envoyé du roi de France et celui du roi d'Angleterre pour féliciter, le chœur joyeux du village pour chanter :

*De chanter il est bien saison
Chantons Noël car c'est raison
Chantons joie sans comparaison
Noël ! Noël !
Exaucée est notre oraison
Noël !*

Depuis ce temps, nul n'a jamais plus entendu parler du diable tant il a été vexé. Les roses de Noël, plus savamment appelées hellébores, fleurissent dans chaque jardin de curé. Et l'on dit même qu'une infusion de ces plantes rend la raison à qui l'a perdue. Cela, je n'en suis pas si sûre ! En tout cas, pour les nigauds, il n'existe pas de remède. Il n'y a que les miracles.



Blanche-Épine et Jean Rouge-Gorge



'ÉTAIT un homme très riche et de très noble lignage. Mais il mourut un jour, comme tout le monde. Ni fortune ni couronnes n'y peuvent mais... Il laissa sur cette terre un beau château, une grande ferme, un actif moulin, un vaste four à pain, mais aussi douze chevaux superbes, vingt-quatre bœufs de labour, trente-six vaches laitières, cent vingt moutons laineux, sans compter le lin, le blé, le foin dont débordaient granges et greniers. Il laissait aussi trois fils, Perrick, Fantché et Riwald, cadets de leur sœur Minorc'h Nadek. Cette femme jadis belle et fière était devenue triste et misérable après la mort de son mari dont j'ai oublié le nom. Vous me pardonnerez.

Depuis son deuil, elle vivait au manoir avec sa fille. La gamine avait des cheveux tout raides. Elle était maigrelette et pâlotte et s'appelait Blanche-Épine. Ce n'est pas très chrétien, mais comme cela lui allait bien !...

Le défunt sitôt porté en terre, les trois frères mirent à la porte le notaire et se partagèrent les biens du père, à leur façon. C'est-à-dire qu'ils raflèrent tout. La pauvre sœur ne possédait désormais que ses yeux pour pleurer.

Perrick, en tant qu'aîné, fit main basse sur le château, la ferme et les chevaux. Fantché, le puîné, s'empara du moulin et des vaches. Quant au dernier, il reçut son content avec les bœufs, le four, les landes et les moutons.

On n'avait pas porté sur l'inventaire une vieille étable sans porte où l'on isolait les bêtes malades. Avec son toit en partie crevé et ses poteaux de soutien branlants, elle ne représentait guère plus qu'un peu de bois à brûler. Même pas le coût de l'encre qui sert à la décrire.

La pauvre veuve, incapable de se défendre, prit son baluchon et fut encore heureuse de trouver cet abri précaire pour elle et sa fillette.

Le lendemain matin, elle reçut en ces tristes lieux la visite de son frère Fantché. Pas tout à fait aussi mauvais que les autres, il manifestait un certain remords.

— Il y a dans mon lot, dit-il, une vache noire en surplus et qui ne donne pratiquement pas de lait. Elle est trop vieille pour avoir un veau et le boucher la refuse. En plus de cela, son unique corne est cassée. Prends-la si tu veux. Ta gamine la gardera sur la lande, cela l'occupera. C'est très mauvais de rester oisif, à cet âge.

Sur la lande poussaient plus de cailloux que d'herbe, et, malgré les quelques dents qui lui restaient, l'animal ne trouvait guère à brouter. Mais Blanche-Épine partait tous les jours sur la lande, tirant au bout de sa corde la Noire qui faisait, en marchant, cliqueter ses os.

Pour passer le temps, Blanche-Épine s'amusait à tresser des croix avec des brins de genêt, tout en fredonnant des chansons.

À la veille du jour de Noël, la fillette ne se sentit plus le cœur à chanter.

— Ah ! Doux Jésus, soupira-t-elle, la vie de ma pauvre mère est un calvaire et nous ne pourrions dignement vous fêter.

Tout en pleurant et comme pour matérialiser ce calvaire, elle piquait les croix de genêt entre les cailloux, autour d'elle. Or un ravissant gazouillis lui fit lever la tête, et elle vit entre ses larmes un petit oiseau qui chantait, gonflant sa gorge rouge, perché sur une des croix. Il remuait la tête et la considérait de son œil brillant, comme s'il voulait particulièrement s'adresser à elle. Il n'avait pas peur et, oui, c'est cela... on aurait dit qu'il essayait de se faire comprendre.

Le jour passa très vite pour Blanche-Épine, extasiée devant ce concert. Mais lorsque l'angélus sonna, l'oiseau s'envola. Elle le suivit longtemps du regard et perdit enfin de vue ce point infime dans le ciel.

Lorsqu'elle baissa la tête pour chercher alors la vache, afin de la ramener, elle poussa un cri :

— La Noire a disparu !

Elle se mit à courir à travers la campagne en appelant à tous les échos.

— La Noire ! La Noire ! Reviens ! Où es-tu, pauvre bête ?

Soudain, elle buta sur un tas d'os surmontés d'une corne suffisamment cassée pour qu'elle la reconnaisse.

— Les loups l'ont mangée !

Blanche-Épine se jeta à genoux et pleura longuement.

— Oh ! Vierge Marie, bon saint Joseph et petit Jésus ! Pourquoi ne m'avez-vous pas montré les loups alors que je me distrayais à écouter l'oiseau ? Oui, j'ai agi comme une paresseuse et vous avez voulu me punir. Ah ! si vous m'aviez prévenue, la malheureuse bête n'en aurait point pâti. J'aurais planté mes petites croix autour de la pauvre Noire

et j'aurais chanté :

Va-t'en, va-t'en, loup méchant

Va-t'en par le vrai Dieu

Car tu es Satan.

La veuve, inquiète de ne pas voir rentrer sa fille, courait, elle aussi, partout à sa recherche. Lorsqu'elle trouva l'enfant sanglotante, elle la releva et la serra dans ses bras.

— Ne pleure plus. En ce soir de Noël où nous n'avons rien pour célébrer la Nativité qu'une prière supplémentaire, peut-être le Ciel nous aidera-t-il ? Allons à l'abri de notre pauvre toit. J'ai fait une soupe des racines que j'ai pu trouver. Ce bouillon chaud te réconfortera. Tu es de plus en plus maigre, constata-t-elle avec un soupir.

Mais Blanche-Épine sanglotait encore à chaque pas. Elle n'eut même pas le cœur à souper. Sa prière achevée, elle gagna son coin de paille où elle passa la moitié de la nuit à se lamenter.

Le lendemain, poussée par la force de l'habitude, elle se leva avec le jour et courut dans la lande.

L'attendait, savez-vous qui ? Le petit oiseau à la gorge rouge. Plein d'entrain, il chantait perché sur la dernière croix que le vent n'avait pas renversée. Mais hélas, Blanche-Épine ne pouvait arriver à comprendre ce qu'il cherchait à exprimer, si ce n'est la beauté.

Qu'aurait-elle eu à lui offrir pour le remercier ? Des fleurs ? Oui, peut-être, mais en cette saison, la lande s'en montrait assez chiche. Soudain, elle aperçut une tache jaune. C'était une humble fleurette, raide et sèche entre de pâles feuilles veloutées. Un peu comme les immortelles, elle ne se fane jamais et, poussant ainsi à ras du sol, elle se rit des mauvaises brises. On dit que ces fleurs magiques donnent le pouvoir de comprendre le langage des animaux, si vous en tenez une dans le creux de votre main. Et à une double condition : la première, que les bêtes ne vous entendent pas venir et n'interrompent pas leurs discours. La seconde, que vous prêtiez l'oreille tandis que sonnent les douze coups de minuit, à cette heure même et en ce jour où Jésus est né.

Blanche-Épine n'ignorait pas la légende. Hélas, l'oiseau la guettait de son œil malin et, non seulement la moitié de la nuit, mais encore une matinée s'étaient écoulées depuis le Saint Anniversaire.

— Il n'y aura donc pas de miracle pour moi, constata la fillette en caressant les minces pétales jaunes.

— Pourquoi n'y aurait-il pas de miracle ? demanda le rouge-gorge. Est-ce une question d'heure ou de foi ?

— Tu me parles ? Oh ! Dieu soit loué ! Qui es-tu, petit oiseau charmant ?

— Je suis Jean Rouge-Gorge. J'avais fait mon nid à Bethléem dans le fond d'une grotte et je tenais compagnie l'hiver à un vieux bœuf de mes amis. Un soir, une pauvre famille vint partager notre abri. Quand ils sont arrivés, ils étaient deux, ces malheureux. Un homme et une femme. Et puis aussi l'âne, que j'allais oublier. Quand ils sont repartis, un voyageur de plus prit la route : un petit bébé que j'ai vu naître, moi qui te parle. Ah ! quel beau bébé ! tout rond, tout rose. Et si gentil...

— C'est vrai ? Tu y étais ?

— Bien sûr que c'est vrai. Bien sûr que j'y étais, aussi vrai que je te parle. Je te parle, n'est-ce pas ?

— Oui, oui !

— Alors, tu peux me croire. Souvent, lorsque la jeune maman se sentait lasse, je chantais à sa place pour endormir le bébé. Les années ont passé, mais je n'ai jamais pu oublier cette jolie nativité. Puis, un jour, on m'apprit une nouvelle affreuse : mon ami que j'avais vu naître souffrait la mort au calvaire. D'un coup d'ailes, j'ai gagné la Judée. Le spectacle que j'y vis me bouleversa. Je me perchai sur la croix et aussi tendrement que je pus, je chantai pour adoucir son agonie. Une épine cruelle déchirait son front. De mon bec, aussi doucement que je pus, je cassai cette épine et l'ôtai de la blessure. L'épine était toute gouttante de sang, elle tacha mon plumage. Ici, vois-tu, sur ma gorge. Mais je me demande si mon propre cœur ne saignait pas, lui aussi, de compassion. Lorsque le dernier souffle s'exhala de la poitrine de mon ami, je le cueillis et allai le porter à tire-d'ailes vers le plus loin des cieux. Alors, là-haut, au Paradis, l'Éternel me remercia et m'accorda de vivre sur la terre jusqu'au jour du Jugement dernier.

« Chaque année, à Noël, avant qu'un jour entier ne soit passé, depuis les douze coups de minuit, je dois combler les vœux d'un enfant malheureux. Cette année, je t'ai choisie et je suis prêt à t'exaucer. Alors, je t'en prie, sèche tes larmes.

— Oh ! quelle merveille ! Ainsi tu pourrais m'aider à devenir riche ?

— Bien sûr, si tel est ton souhait.

Blanche-Épine ne pouvait y croire.

— Je pourrais alors avoir une croix d'argent au cou et porter des sabots ? Et maman aurait un châle de laine et un fauteuil pour se reposer ?

— Tu auras une croix d'or et des souliers de satin. Ta maman portera une robe de velours et usera de coussins de soie.

— Que dois-je faire pour cela ?

— Suis-moi.

Jean Rouge-Gorge battait des ailes et s'envola dans la direction du soleil. Blanche-Épine le suivit en courant.

Pour la première fois, les pierres pointues de la lande ne blessaient pas ses petits pieds maigres, les ronces ne griffaient pas ses mollets

décharnés. Le vent la poussait de son souffle doux pour lui épargner la fatigue et lui prodiguer de la chaleur.

Ils arrivèrent en haut de la dune. En face d'eux, l'océan paisible, et là-bas, vers le large, sept îles assises en rond dans les flots, comme sept ministres discutant de gouvernement.

L'oiseau battit des ailes et se percha sur l'épaule de la petite fille :

— Ne vois-tu rien sur le sable, là juste devant toi ?

— Je vois des sabots en bois de hêtre.

— Mets-les.

— Ils me paraissent bien grands.

— Cela n'a pas d'importance. Ce sont des sabots magiques. Ils n'ont connu ni le fer ni le feu pour être façonnés et sitôt enfilés, ils t'iront parfaitement.

La petite fille enfila les sabots qui s'ajustèrent à ses pieds minuscules.

— Maintenant, reprit l'oiseau, tu vois ce bâton de houx ?

Un bâton venait de se ficher en terre.

— Prends-le dans ta main droite et va jusqu'à la mer.

Elle alla jusqu'à la mer.

— Marche encore, droit devant toi.

— Mais je vais me noyer !

L'oiseau soupira :

— Serait-ce que les petites filles d'aujourd'hui discutent autant que les marchands ? Avec ces sabots et ce bâton, tu peux marcher sans crainte sur les eaux. Va jusqu'à la première île. Fais-en le tour. Il y a là un rocher où pousse de l'ajonc dont les fleurs ont la couleur de la mer... Tu as bien compris ?

— Oui, oui ! Et après que dois-je faire ?

— Tu cueilleras une tige de cet ajonc de ta main gauche. Puis tu frapperas la pierre de ton bâton. Il en sortira une vache. Tu passeras à son cou la branche d'ajonc et tu ramèneras l'animal à ta mère. Tu te souviendras de tout cela ?

— Oui, oui !

L'oiseau battit des ailes et s'envola. Blanche-Épine, toute à l'exécution de sa tâche, n'eut pas le temps de lui crier un remerciement, mais son cœur, confiant, éclatait presque de reconnaissance.

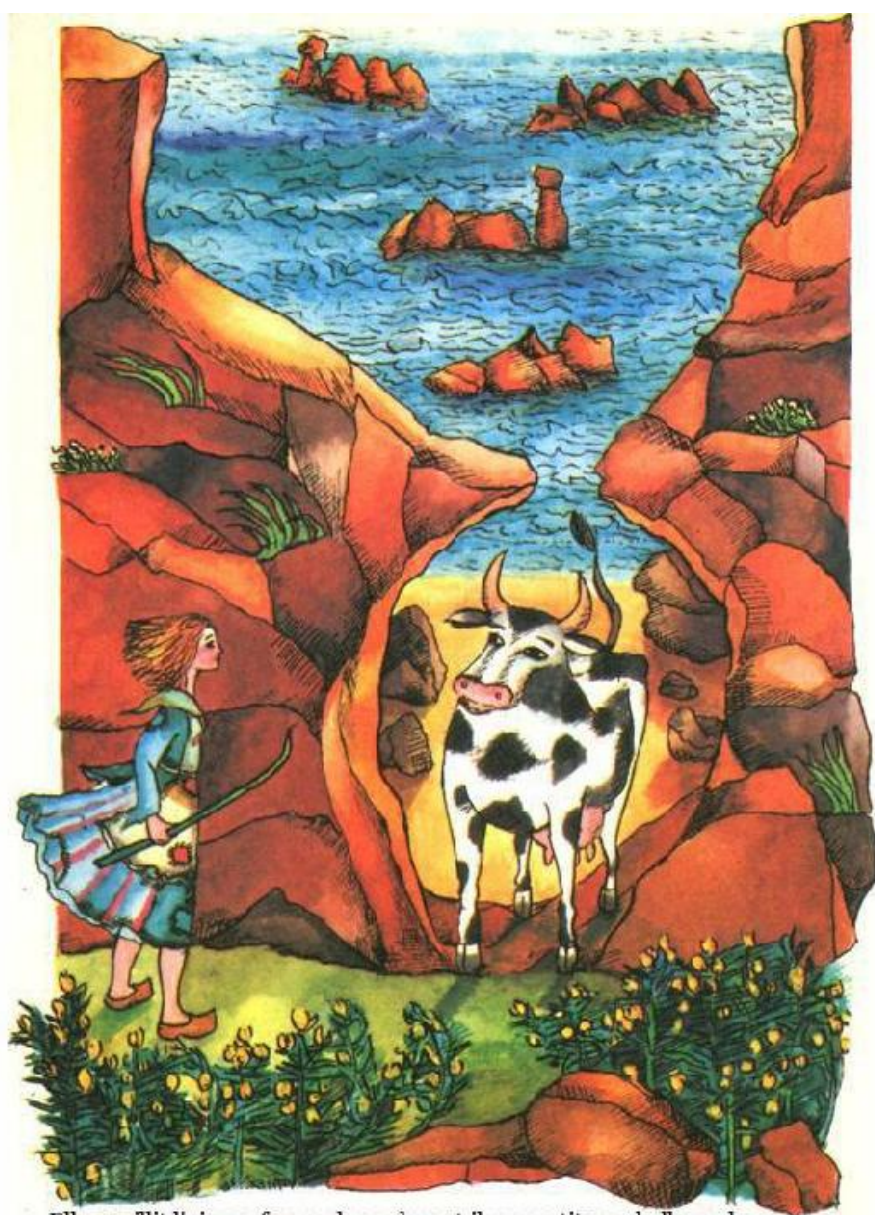
Tout se passa exactement comme l'avait indiqué le rouge-gorge.

Ayant fait sans se mouiller le tour de la première île, elle cueillit l'ajonc, frappa le rocher et il en sortit une belle vache aux grands yeux doux. De ses mamelles pleines perlaient des gouttes de lait crémeux.

Blanche-Épine la conduisit à la grange sans même prendre la peine de tirer la corde d'ajonc car l'animal la suivait le plus gentiment du monde. La petite fille, en la présentant à sa mère, s'entendit lui dire :

« On l'appellera Mor Vyoc'h. »

Ce qui signifie en breton : « la vache de la mer ».



Elle cueillit l'ajonc, frappa le rocher et il en sortit une belle vache aux
grands yeux doux

La veuve, étonnée de voir le lait perler des mamelles, s'empressa de procéder à la traite pour soulager la bête. Elle prit un des seaux qui s'empilaient dans un coin. Le lait coula sous ses doigts sans s'arrêter. Quand on eut rempli tous les récipients possibles, la mamelle parut toujours aussi gonflée et la goutte blanche indiquait qu'autant de précieux liquide semblait encore prêt à jaillir.

En fait, rien ne pouvait tarir ce lait. Mor Vyoc'h aurait pu nourrir tous les bébés de la Cornouaille. Bientôt, des quatre coins du pays, chacun se précipita pour voir cette merveille.

Les plus riches fermiers offrirent des fortunes pour s'approprier une laitière pareille. Blanche-Épine, sans désespérer, encaissait l'argent au fur et à mesure qu'on remplissait les bidons.

Mais le plus miraculeux ne fut-il pas la transformation de la fillette après avoir bu de ce breuvage extraordinaire ?

Dès la première gorgée, elle se sentit forte et toute joyeuse. En quelques instants, ses joues devinrent roses, ses cheveux bouclés, son mollet rond et ses petits bras bien grassouilleux. Elle grandissait à vue d'œil pour atteindre la taille d'un bel enfant de son âge. Les sabots magiques, qu'elle ne quittait pas, augmentaient de pointure et de confort jusqu'à devenir escarpins de soie brochée.

Ses vêtements, enrichis, se firent confortables et coquets. Une goutte de lait roulant sur sa gorge s'y fixa en une croix d'or et de perles, qui scintillait sous le cou rondet.

De même, la pauvre veuve, dès qu'elle eut goûté au lait, prit l'apparence d'une opulente châtelaine. Cette transformation ayant eu lieu aux yeux de tous, chacun voulut essayer. Si les riches ne se virent point changer, même en payant quadruple prix, seuls les pauvres et encore... les plus pauvres des pauvres ! furent enchantés. Cependant, ils ne prirent jamais l'apparence de princes, mais une mine confortable et toujours de bon goût.

Perrick, le frère aîné, assistait d'un air rogue aux enchères auxquelles se livraient les propriétaires, criant tous à la fois autour de la veuve et brandissant des bourses rebondies.

— Accorde-moi la préférence, proposait-il à Minorc'h Nadek qui ne savait pas où donner de la tête. Je suis ton frère. N'oublie pas que nous devons observer l'esprit de famille. En échange de cette laitière trop fatigante pour toi, je te donnerai neuf vaches.

— Non, dit Minorc'h.

— Ah ! ma chère sœur, tu n'as pas l'esprit de famille. Enfin, je ne t'en veux pas. Je te donnerai également, si tu insistes, toutes les vaches de Fantché. Je m'arrangerai avec lui pour le rembourser, puisque ainsi je fournirai de lait tous les marchés du pays, la cour du duc à Quimper et...

— Non, non.

— Vraiment, tu abuses de ta situation de sœur aînée. Enfin, je ne t'en veux pas, je te l'ai dit. Je te donne même la ferme de notre père avec les champs, les charrues, les chevaux et tous les valets dont je paierai les salaires.

Minorc'h Nadek hésita encore un peu pour la forme et finalement elle accepta.

Pour bien prouver qu'elle était désormais la propriétaire de l'exploitation, elle enleva une motte de terre dans le moindre champ, but l'eau à tous les puits et coupa des crins à la queue de chaque cheval.

Ceci accompli, elle déclara à Perrick :

— C'est bien. Mor Vyoc'h t'appartient.

Le frère, tout content, emmena la vache chez lui.

Blanche-Épine, alors, se mit à pleurer.

Elle pleurait encore en s'installant dans le logis de la ferme et le soir venu, toujours aussi bouleversée, retourna à la vieille grange.

— Où es-tu, Mor Vyoc'h ? Hélas ! quand pourrai-je te voir, à présent ?

Un meuglement et un bruit de paille froissée. Blanche-Épine, qui avait tenu l'herbe d'or, comprit ce langage :

— Me voici revenue, petite fille.

— Qui t'a ramenée ?

— Je ne puis pas appartenir à ton oncle Perrick, car je ne peux rester avec ceux qui ont commis un péché mortel. Il a dépouillé une pauvre veuve et réduit à la misère une orpheline sans défense.

— Alors, ma mère doit rendre ce qui fut convenu ?

— Non, car tout cela avait été pris injustement. Mais va cueillir trois brins de verveine, veux-tu ? La lune vient de se lever, tu n'as qu'à suivre la direction de son rayon.

— La verveine ne pousse pas en hiver.

— Ah ! les petites filles sont raisonneuses comme des docteurs aujourd'hui. Fais ce que je te dis et ne cherche pas à l'expliquer.

Blanche-Épine courut dehors. Un rayon de lune caressait justement le pied d'un vieux pan de mur d'où s'exhalait une odeur suave. Une touffe de verveine s'étirait comme au sortir d'un long sommeil.

Lorsque la fillette revint avec les trois brins de la plante parfumée, la vache inclina la tête de contentement.

— Maintenant, promène les feuilles depuis mes cornes jusqu'à ma croupe en disant trois fois : « Saint Romain d'Hylerme tu parlais aux ruisseaux des fermes... »

Blanche-Épine, sans discuter dorénavant, obéit. À la troisième incantation, la vache se transforma en un cheval magnifique !

— Le roi de France n'en a jamais eu de plus beau, s'extasia la petite fille en battant des mains.

Le cheval hennit.

— Ainsi ton oncle Perrick ne me reconnaîtra pas. Je m'appellerai d'ailleurs désormais Mor Marc'h, le cheval de la mer, et il n'y aura pas de confusion.

Blanche-Épine, sautant sur le dos de son nouveau compagnon, gagna au galop la ferme où sa mère se tourmentait.

Pensez si la dame fut heureuse de toute cette aventure ! Le lendemain, elle décida d'envoyer le cheval porter du blé à Trégulor, mais le dos de l'animal s'allongeait au fur et à mesure qu'on garnissait le bât. D'ailleurs, plus on chargeait de sacs, moins le tas dans la grange diminuait.

Le bruit de ce nouveau miracle se répandit et l'on accourut d'un point à l'autre du pays. Le frère Fantché n'arriva pas le dernier, mais déjà les offres les plus généreuses sollicitaient la veuve.

Fantché repoussa tout le monde et entraîna sa sœur dans un coin.

— Voyons, lui dit-il, comment est-il possible que tu écoutes ces mesquins sans leur signifier que tu me favoriseras ? Je suis ton frère cadet. La famille chez nous doit être sacrée. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Après un long marchandage, Minorc'h Nadek accepta de céder le cheval en échange de la propriété du moulin et des étables.

Le soir, l'animal était de retour à la grange en ruine. Sur son indication, Blanche-Épine cueillit trois brins de verveine. En répétant trois fois « Saint Romain d'Hylerme... », elle passa la plante de la crinière à la queue du cheval.

Aussitôt celui-ci se changea en un mouton splendide, couvert d'une laine mousseuse et épaisse, aussi longue que le chanvre rouge et, comme lui, aussi bien peignée.

— Je me nomme désormais Mor Vawd, le mouton de la mer, déclara l'animal. Et ton oncle n'y verra que du feu.

En recevant le mouton, la veuve faillit s'évanouir d'admiration. Elle prit des ciseaux et entreprit de tondre cette toison extraordinaire. La laine repoussait au fur et à mesure. De plus en plus épaisse, douce et longue. Une merveille !

— Ce mouton vaut à lui seul cent troupeaux, s'écrièrent tous les gens accourus.

Riwald, qui s'était précipité à son tour, supplia sa sœur d'accepter son four, ses bœufs de labour et ses brebis.

Mais, pas plus tôt la veuve avait-elle pris possession de ces biens comme le voulait l'usage, que le mouton s'enfuit.

Il s'enfuit en direction de la mer où il se jeta. Gagnant à la nage la dernière des sept îles, il fonça sur le récif, tête baissée.

Alors, les rochers s'entrouvrirent et se refermèrent sans qu'on puisse deviner par où le mouton était passé.

Le soir venu, Blanche-Épine courut à la grange. Toute la nuit, elle attendit. En vain. Seule une petite souris s'affairait à charrier des grains oubliés dans la paille.

Comme la fillette éplorée l'interrogeait, la bestiole répondit, sans cesser sa besogne :

— Je n'ai pas le temps, il me faut engranger.

Sept nuits d'affilée, Blanche-Épine monta la garde. Chaque fois, la souris l'envoyait poliment promener. Au septième matin, Blanche-Épine sanglotait tellement que la minuscule glaneuse s'emporta :

— Arrête-toi de pleurer ainsi, cria-t-elle. La paille est maintenant tellement humide que tout va moisir. Avec quoi pourrai-je alors nourrir mes dix-huit enfants, peux-tu me le dire ?

Blanche-Épine s'excusa et ravala ses larmes.

— Je ne peux pas m'en empêcher, fit-elle. J'ai trop, trop de chagrin.

— Les fillettes d'aujourd'hui ne voient jamais plus loin que le bout de leur nez, grogna la souris. On en ferait des secrétaires d'État, s'il en manquait. Écoute, gamine, tu m'agaces tellement que je vais t'expliquer, moi, où tu devrais aller : à la lande où un certain Jean Rouge-Gorge t'attend et commence à déses...

Blanche-Épine n'écoutait plus. Elle courait vers la lande et y arriva juste comme le soleil allait s'annoncer. Hélas, l'oiseau n'y était pas. Peut-être attendait-il le grand jour pour se manifester ?

Histoire de patienter, Blanche-Épine coupait machinalement des brins d'ajonc et entreprit de tresser une petite croix, comme autrefois... Elle piqua la première en terre, bien calée entre deux cailloux. Puis elle chercha d'autres tiges suffisamment longues.

Un chant mélodieux la fit se retourner.

— Toi ! Ah ! tu es là, mon cher Jean Rouge-Gorge. Comme je suis heureuse !

Et pour le prouver, elle fondit de nouveau en larmes. Mais c'était des larmes de joie. Jean Rouge-Gorge, très ému, feignit des reproches :

— Eh bien, les petites filles pourraient remplacer les rivières, aujourd'hui. Arrête-toi de pleurer où je vais me transformer en canard au milieu de tant d'eau. Je t'attendais depuis une semaine, mais c'est bien naturel, les filles ne sont jamais très exactes aux rendez-vous.

En ravalant ses larmes, Blanche-Épine s'excusa.

— Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai trop, trop de bonheur.

— Cela ne fait rien, dit gracieusement l'oiseau. L'essentiel est que tu sois là à présent. Écoute-moi : Mor Vawd ne reviendra plus jamais. Tu n'as plus besoin ni de mouton, ni de cheval, ni de vache. Tu possèdes tout ce qu'il te faut. Ta mère est la propriétaire légale du domaine entier que tes imbéciles d'oncles ne peuvent plus réclamer. Reste le château. Il te reviendra bientôt. Tu porteras jusqu'à la fin de tes jours une croix d'or et des souliers de satin. Quant à moi, je vais m'envoler,

car pour cette année ma tâche est finie. Au Noël prochain, souviens-toi du petit oiseau du Bon Dieu qui t'a rendue riche. Ne me remercie pas, c'est tout naturel. Je suis ici pour cela. Je te demande simplement de rester bonne et douce. Adieu !

L'oiseau battit des ailes et s'envola en direction du soleil levant. Sa tache rouge se confondit avec celle de l'astre flamboyant.

Dès le lendemain, Blanche-Épine fit bâtir une chapelle sur la lande. À partir de l'année suivante, on y célébra une messe de Noël qui attira tous les gens des environs. Elle s'élève juste à l'endroit où le rouge-gorge lui parla et, devant le parvis, se dresse une croix où souvent les oiseaux s'assemblent. Si vous vous y rendez un matin de Noël et que vous vous trouviez dans la peine, peut-être qu'un rouge-gorge vous y attendra...

Mais de grâce, séchez vos larmes. Vous attireriez des canards et tout serait raté.

Ah ! j'oubliais... Quant aux trois oncles de Blanche-Épine, ils cohabitèrent au château, seul bien qui restait à l'aîné, sans terre ni revenus. Ils se disputèrent pendant de longues années autour de leurs assiettes remplies par la charité de leur sœur. Finalement, ils en moururent de dépit. La veuve hérita de la demeure et personne ne les pleura.

Voilà ! Mon histoire est terminée.



Le Visiteur



— ALLONS les amis, il faut partir ! Si nous nous attardons, nous risquons de ne plus trouver notre oiseau « religionnaire » au nid.

— Ce serait dommage ! Cet Étienne Riboux ferait une bonne prise. L'indicateur nous a formellement garanti que le « prédicant » doit prendre la parole cette nuit dans une « assemblée », quelque part sur les pentes du Bougés(7).

— On pourrait peut-être pousser jusqu'à là-bas ? Quel coup de filet !...

— Non, le temps d'arriver au Désert et de trouver la cache, l'assemblée se sera dispersée. La tempête est abominable sur la montagne et, en admettant que nous ne nous perdions pas en chemin, nous avons toutes les chances de faire chou-blanc, une fois de plus.

— Aussi, quant à moi je trouve les ordres de l'intendant de Basville des plus sensés : nous guettons tranquillement le retour du « ministre »(8) chez lui... Une fois l'homme saisi, il ne tardera pas à parler... Et nous pourrons lancer ton fameux coup de filet dans la bonne direction. Le pays sera enfin purgé de toute cette canaille...

— Parbleu ! Leur chef neutralisé, les « camisards » ne songeront même pas à fuir. Ce ne sera, finalement, pas très amusant.

Un des officiers eut un gros rire, tandis que celui qui venait de parler faisait une moue dégoûtée. Il s'écria :

— La question et la torture délient bien des langues et paralysent bien des jambes. Ce spectacle en vaut un autre.

Le troisième lieutenant boucla son épée, en assurant à son tour :

— Les protestants raffolent du martyre... Sinon, comment expliquer leur obstination ?

— Eh bien, conclut le quatrième militaire, ils seront servis une fois de plus... Cela leur fera un Noël selon leurs vœux !

Ces propos cruels étaient échangés dans une auberge des Cévennes, au soir du 24 décembre 1703. Quatre officiers de cavalerie s'apprêtaient à quitter avec regret une salle confortable et le grand feu de la cheminée où rôtaient des chapelets d'oies dodues.

— Quelle époque, soupira un des militaires.

Oui, quelle époque ! Une des plus dramatiques et je dirai même des plus honteuses pour l'histoire de notre peuple. Le roi Louis XIV ayant révoqué l'édit de Nantes qui assurait la liberté des religions, les protestants qui n'abjuraient pas leur foi devenaient hors-la-loi. Il n'y avait désormais, pour les catholiques défenseurs de l'autorité, qu'une façon de se montrer chrétiens : exterminer d'autres chrétiens.

Dans les Causses des Cévennes, la partie la plus sauvage du Haut-Languedoc, les obstinés de la religion réformée donnaient beaucoup de mal à l'armée chargée de la répression. Les cavaliers, alors appelés dragons, logés chez l'habitant, se comportaient aussi brutalement qu'en pays conquis. Leurs exactions, bien conformes aux rigueurs de l'intendant du Languedoc, le marquis de Lamoignon de Basville, gouverneur du pays, poussèrent à la révolte les « camisards », bien loin d'être convaincus désormais de renoncer à leur foi.

On nommait ainsi les protestants cévenols parce qu'ils portaient une chemise (en patois : *camiso*) par-dessus leurs habits.

La police de Monsieur de Basville repéra bien vite Étienne Riboux, comme l'un des meneurs du mouvement dirigé par le célèbre Jean Cavalié et ses adjoints Ravenel et Catignat. En mettant déjà la main sur ce prédicant, les autorités pensaient en avoir rapidement fini avec la révolte.

Les officiers des dragons chargés de réduire à merci les « religionnaires » étaient tous des cadets de bonne famille, en général originaires du nord de la France... comme à chaque fois qu'il s'agissait de mettre le Midi à raison et en coupe réglée.

Ils offraient toutes les garanties d'un catholicisme « sans tache » et sans trouble de conscience, ces jeunes gens assez vains, pas tellement bons à autre chose qu'à ferrailler. La répression leur fournissait ainsi l'occasion de faits d'armes faciles et de cavalcades excitantes. S'ils se montraient aussi cruels, c'était surtout par infirmité de cœur et d'esprit.

Ce Noël 1703 verrait donc encore des chrétiens faire la chasse à d'autres chrétiens, sous le couvert d'une foi qui avait complètement rompu avec la charité. Quant à l'espérance, son dernier refuge semblait être la volonté farouche des religionnaires de ne pas plier.

— Quatre hommes suffiront à cerner le repaire de ce Riboux de malheur, avait décidé le colonel au cours de la matinée précédente. Vous, vous, vous et vous, désigna-t-il parmi les officiers convoqués. Mais n'y allez pas en uniforme, messieurs. Le pays est plein d'espions.

En cette nuit de Noël, plus qu'en aucune autre, il y aura de l'agitation dans l'air. Des guetteurs vous signaleraient sur-le-champ.

— Par une nuit pareille, on ne met pas dehors des gens bien nés, morbleu ! grogna quelques heures plus tard l'un des militaires en ouvrant la porte de l'auberge sur les rafales de neige et de vent.

Or, nul ne pouvait être mieux né que Gabriel-René-Charles-Marie-Sylvestre de Vignancourt de Mesnard de Petigny-Pervanchelles. Sa jolie moustache se hérissa aussitôt de cristaux de glace et perdit sa spirale savamment étudiée. Quant à ses pieds aristocratiques, ils se recroquevillaient déjà dans des brodequins beaucoup moins souples que ses bottes habituelles en fin cuir de Russie et dues au meilleur artisan italien.

Le colonel avait prévu un déguisement de berger pour ses quatre « missionnaires » et bien que des bergers en route à travers les montagnes fussent parfaitement de circonstance en cette nuit de Noël, Gabriel-René-Charles-Marie-Sylvestre de Vignancourt etc... et ses amis, s'ils appréciaient l'étanchéité des grands manteaux de bure et des chapeaux de feutre, trouvaient ces oripeaux « les plus méchants du monde ». On en riait dans les salons de Versailles...

Pour gagner du temps, il avait été décidé que la première partie du trajet se ferait à cheval jusqu'à un relais sûr où l'on abriterait les bêtes. Les sentiers de montagne se montreraient impraticables pour les montures et il fallait, par ailleurs, approcher la retraite de Riboux avec la plus parfaite discrétion.

Dans la campagne livrée à la tempête, pas une âme ! Ou du moins, personne ne sembla prêter attention aux quatre cavaliers. Peut-être pensait-on à une patrouille habituelle ? Les dernières maisons du faubourg offraient toutes portes closes aux passants, en attendant la messe de minuit où les fidèles catholiques, assez rares d'ailleurs, se feraient voir avec ostentation. Bientôt un désert glacé engloutit les militaires... Le Désert, tel était en vérité le nom de cette région perdue et inhospitalière seulement capable de donner naissance au mistral, ce vent qui déferle sur la vallée du Rhône.

Moins d'une demi-heure après avoir quitté l'auberge et ses rôtis succulents, les jeunes gens cheminaient presque à l'aveuglette dans des sentes à peine indiquées par les congères, luttant contre des tourbillons de neige et de grêle dont ne peuvent se faire idée ceux qui ne connaissent pas les Hautes-Cévennes en hiver.

Entre des escarpements auxquels les malheureux chevaux avaient peine à s'arc-bouter, en raison de la violence du vent, il fallait descendre alternativement des fondrières bordées d'arbres torturés par les intempéries. Bien heureux si l'on ne se trouvait pas empêtré dans les branches, tant les troncs disparaissaient sous des amoncellements de neige mouvante ! Bien heureux si les loups n'avaient plus le

courage de sortir !

On n'avancait qu'au pas pour parfois faire marche arrière, car le terrain à la pente capricieuse empêchait souvent de savoir où on allait. Les pauvres bêtes, dans la neige à mi-corps, rapidement épuisées, aveuglées par le grésil, étranglées par les mors au moindre faux pas, ne se hasardaient plus que la tête baissée, se laissant guider au petit bonheur par leur cavalier, et complètement résignées à mourir éventuellement sur place.

Enfin, une lueur surgit du néant. Deux hommes, brandissant un fanal, faisaient le signal convenu. Dès qu'ils arrivèrent près d'eux, les quatre dragons mirent pied à terre et abandonnèrent leurs montures. Chacun des guetteurs prit deux chevaux et s'engloutit dans la nuit. Un troisième personnage sauta alors d'un arbre aux pieds de Gabriel de Vignancourt. C'était le guide qui devait mener les dragons jusqu'au village d'Étienne Riboux, au pied du mont Hermet.

On chemina ainsi, péniblement serrés les uns contre les autres, pour offrir une masse compacte à la tempête. Au bout d'un très long moment, le guide s'arrêta. Baissant son cache-nez, il approcha sa figure contre l'oreille du jeune Vignancourt et souffla :

— Voici là-bas les maisons du hameau. À gauche, la troisième est celle de Riboux.

Vignancourt ne voyait pratiquement rien de précis, mais sentait une légère odeur d'étable et de cendres froides brassée par le tourbillon du vent. Il réfléchit quelques secondes.

— Y aurait-il, non loin de chez Riboux, une maison inhabitée, je veux dire un abri quelconque, grange ou remise ?

— Oui, bien sûr, cette bergerie... ici à droite. Du reste, le village entier est vide. Ils sont tous à l'assemblée de Noël.

Gabriel regroupa ses adjoints pour un conciliabule et expliqua son plan :

— Vous allez vous poster dans cette bergerie. Pendant ce temps, j'irai rôder autour de l'habitation pour chercher une issue par où l'investir. Il est inutile que nous soyons plus d'un à nous geler, le temps ne presse pas. À mon appel et au moindre coup de feu, rejoignez-moi. Surtout, ne tirez pas avant que je ne le fasse moi-même et prenez garde à ne vous manifester par aucun bruit. Il faut bénéficier de l'effet de surprise. Vous m'avez compris ?

Les autres hochèrent la tête, trop épuisés pour discuter.

— Mais ouvrez l'œil, n'est-ce pas ? reprit l'officier, lui-même très fier de son éventuelle prouesse. Dès que j'aurai reconnu la place, si nécessaire, je reviendrai vous chercher et nous ressortirons pour cueillir l'oiseau dès qu'il rentrera au nid. Mais ne bougez pas avant que je vienne vous le dire. D'accord ?

— D'accord.

Ses camarades et le guide en place dans l'abri précaire mais suffisant de la bergerie, le jeune Vignancourt tout glorieux par anticipation leur recommanda encore une fois de ne pas sortir avant qu'il ne revienne. Puis il se dirigea vers la maison du prédicant.

C'était une de ces tristes et humbles demeures cévenoles, basses sous le grand toit de *lauzes* ou pierres plates. Au milieu de la petite avant-cour, la neige formait un monticule, sans doute un tas de fumier, piqué d'une fourche sommaire. Dans un coin, sous un auvent, quelques instruments aratoires rudimentaires.

Un porc reniflait dans un appentis de planches puantes, sur lequel le dragon faillit buter.

— Eh bien, ils ne mourront tout de même pas de faim, constata méchamment l'officier en se frottant les genoux. Et on m'a dit que les religionnaires vivaient de prières, d'eau claire et d'ail ! En partant, nous emmènerons les bestiaux avec leur propriétaire, si tant est que notre homme vive assez vieux pour voir l'aube.

Tout en se déplaçant avec peine, la tête baissée sous les rafales de flocons gros comme des écus, le jeune homme aperçut cependant un mince rai de lumière, découpant une porte sur la façade de la maison.

— Tiens, s'étonna-t-il, il y aurait quelqu'un ? Pourtant le colonel nous a affirmé que le bonhomme vivait seul.

Diantre, l'équipée devenait dangereuse ! Mais l'arrière-arrière-grand-père de Gabriel de Vignancourt s'était illustré à la bataille d'Azincourt. Son descendant sentit la glorieuse goutte de sang ancestrale bouillir avec vaillance dans ses veines.

Il longea la façade jusqu'à la porte. Au-delà, un autre fin trait lumineux, perceptible de près, dessinait une fenêtre occultée par des volets branlants. Pour voir quelque chose à l'intérieur de la mesure, Gabriel voulut approcher son visage d'une fente de bois, large d'un doigt et qui devait laisser passer le courant d'air. Marchant de côté, il s'empêtra dans le seuil. Un juron lui échappa.

Comme il cherchait à reprendre son équilibre, il appuya du coude sur un loquet et la porte s'ouvrit.

Devant lui, une fillette, enroulée dans un châle de laine noire tricotée, se tenait pétrifiée. Mais un sourire illumina bientôt le petit visage. Elle tendit la main vers la haute silhouette enveloppée de bure et entraîna le jeune homme à l'intérieur. Puis elle repoussa la porte en peinant contre le vent et s'assura que la gâche retombait bien.

Alors, toute radieuse, elle se lança dans un discours en patois qui parut incompréhensible au Parisien, déjà tellement stupéfait.

Gabriel, complètement désarçonné, oubliant la présence de son pistolet, allait ouvrir les bras pour mieux exprimer son étonnement. Mais la gamine, interprétant à sa façon le geste, crut qu'il voulait la serrer sur son cœur ! Sans manière, elle se jeta au cou du visiteur et

lui planta deux grosses bises sur les joues.

— Heu, dit d'abord le fils cadet du marquis de Vignancourt.

Puis machinalement, il rendit la première bise et, sincèrement, se sentit bouleversé d'une affection soudaine au second baiser.

La gamine, tout en babillant, montra la braise de la cheminée et, sur la table, un chandelier d'étain supportant une chandelle unique. Tordue et aussi brune qu'un cep de vigne, elle répandait une bonne odeur de miel et faisait rouler une larme d'ambre sur le pied du bougeoir. Un bouquet de houx jaillissait d'un pichet de terre.

Dans deux des trous dont sont percées les tables à manger cévenoles, deux assiettes de faïence, grossières certes, témoignaient d'un luxe incroyable pour le pays. À droite et à gauche des écuelles, un couteau et une cuillère attendaient.

Dehors, la bise faisait rage. Son souffle puissant ébranlait la porte mal jointe de la chaumière, comme si, irritée de cet obstacle dérisoire, elle était impatiente d'entrer, elle aussi. Dans le grenier, tout un monde craquait et gémissait plaintivement.

Mais la maisonnette semblait indifférente à la grande clameur des ennemis invisibles, le vent, l'hiver, les persécuteurs.

Ici, tout n'était que paix et silence que soulignaient le susurrement d'une branche trop verte, brûlant dans la cheminée – le cantou – grande comme une alcôve avec ses bancs de pierre, jouxtant le four à pain, et le bouillonnement d'une soupe dans la marmite ventrue, suspendue à sa chaîne. Une torche résineuse, passée au travers d'un anneau de fer, vacillait sous les courants d'air. Les trois lumières tremblotantes, le feu, la chandelle et la torche conjuguèrent leurs lueurs falotes pour éclairer cet intérieur touchant et les traits émaciés de la petite hôtesse.

Gabriel, très embarrassé maintenant, tortillait sa moustache, laquelle n'avait plus rien de commun avec celle d'un conquérant.

— Heu, reprit-il, je... vous... enfin...

— Ah ! fit la fillette en français. Vous ne savez pas parler !

— Je sais parler, protesta le dragon dépité. Je voulais...

La gamine secoua la tête, agitant des boucles brunes qui s'échappaient en désordre du petit bonnet de futaine sombre.

— Je veux dire : vous ne savez parler *que* le français. Je le parle aussi, vous voyez. Mon père a tenu à ce que je l'apprenne... pour mieux lire la Bible évidemment.

Évidemment ! car ce que l'on reprochait surtout aux protestants, c'était de lire la Bible en français et de tutoyer Dieu, comme de ne point prier en latin : péchés énormes qui ne méritaient que la corde, le feu ou la noyade, selon l'inspiration des tribunaux.

— Vous voyez, tout est prêt, continua la gamine en battant des mains. Ça vous plaît ?

— Ça me plaît, dit le jeune homme et, comme malgré lui, il compléta : vous aussi vous me plaisez. Vous êtes très mignonne.

— C'est que je me suis faite belle, expliqua avec son joli accent l'enfant, en tournant sur un pied : je savais bien que vous seriez beau, vous aussi.

Elle avait mis un sarrau de drap tout propre et finement rapiécé et, de ses larges yeux sombres, considérait l'intrus avec ravissement. En vraie petite Cévenole, elle avait l'air d'une châtaigne, robuste quoique maigrichonne, brune de peau et de cheveux, petite sans doute pour son âge et, sans doute également, dure à la peine mais infiniment tendre pour ceux qu'elle aimait... Gabriel eut alors envie d'être de ceux qu'elle aimait. En fait, le jeune homme ne savait plus du tout où il en était.

Étonné, attendri, mais aussi furieux de ce contretemps aux ordres reçus, dérouté dans ses convictions personnelles, fatigué et un peu dégoûté. Dégoûté ? Il se demandait cependant par quoi. Pour se laisser le temps de mettre de l'ordre dans ses idées et trouver comment lutter contre cette ennemie inhabituelle, il railla :

— Tudieu ! mignonne ! je ne m'attendais pas à recevoir ici pareil compliment. Alors, tu savais que je devais venir ?

Certainement, le guide était un traître. On le guettait... Mais un Vignancourt ne devait pas manifester la moindre inquiétude. La main sur le pistolet chargé et caché dans les replis du manteau, il regrettait seulement que le déguisement l'ait privé d'une épée avec laquelle il savait si bien découdre.

En joignant les paumes, la gamine le considéra d'un air extasié.

— Oh ! oui, je vous « espérais »(9). Et je savais que vous viendriez, beau comme un archange...

Gabriel avala sa salive. L'habitué des salons prenait presque pour argent comptant le compliment de la petite montagnarde ! Une enfant de cet âge ne peut jouer la comédie. Pas aussi bien.

— Comme l'archange de Noël, reprit d'une voix plus basse la fillette tandis que ses larges prunelles s'emplissaient de rêve. C'est normal après tout, puisque c'est vous l'archange Gabriel.

Le jeune Vignancourt eut un haut-le-corps.

— Co...co...comment sais-tu mon nom ? parvint-il à dire.

— Hé ! ma « mameto »(10) me l'a dit. Comme elle me parlait de vous quand elle vivait encore ! Elle me disait : « Tu verras, un soir de Noël, un visiteur frappera à ta porte. Ouvre-lui vite. C'est peut-être un fugitif qui court la montagne, mais c'est peut-être aussi un envoyé du Seigneur qui parcourt la terre pendant la Sainte Nuit. De toute façon, il faut recevoir de son mieux l'inconnu. Il porte chance, et toujours sur la table il doit y avoir pour lui ce soir-là une assiette à remplir de soupe chaude et un bon feu pour qu'il y délasse ses pieds. »

Gabriel de Vignancourt montra les deux assiettes.

— Et c'est pour moi ? Tu es toute seule ?

La petite fille inclina la tête en avalant sa salive.

— Mon père est parti prêcher, mais je n'avais pas peur puisque je savais que vous viendriez. Mameto ne pouvait pas se tromper. L'an dernier, j'ai déjà tout préparé et vous n'êtes pas venu. Ce soir, je commençais à désespérer... Mais j'avais tort, puisque vous voilà enfin. Comme je suis contente !

Elle fit un pas vers la cheminée et, très grande dame :

— « Remettez-vous »⁽¹¹⁾ devant le « cantou », je vous prie, poursuivit-elle. Vous devez être très fatigué.

L'aventure était finalement amusante. Gabriel saurait la raconter dans les salons et il aurait beaucoup de succès auprès des précieuses⁽¹²⁾. Il s'assit sur le banc et tendit vers l'âtre ses longues jambes lasses. L'enfant remua la cendre et ajouta une bûche qui relança le feu sous la marmite suspendue.

— Alors, reprit-il, ton père n'est pas là ?

— Non, je vous l'ai dit. Il est parti dans la montagne célébrer l'office.

— C'est bien Étienne Riboux, n'est-ce pas ?

— Vous savez tout ! s'extasia la petite.

— Et il est au courant de... de ma visite éventuelle ?

L'enfant hocha la tête.

— Je ne crois pas, dit-elle. Il a trop de souci en ce moment pour se préoccuper de ces choses-là. Souvent, il taquinait Mameto et il disait qu'il ne faut pas prendre les légendes des vieilles femmes pour argent comptant. Pourtant mon grand-père, lui, respectait les coutumes. Mameto me disait que toujours, en son temps, une assiette attendait l'hôte de Noël. C'est la part de Dieu, vous savez bien.

Oui, la part de Dieu, d'un Dieu au nom duquel on se livrait à des luttes fratricides.

— Quand mon père est parti avec tous les autres gens du village, il m'a bien recommandé d'être sage en l'attendant. Je suis trop petite, vous comprenez, pour aller en montagne par un temps pareil.

— Il n'y a pas d'autres enfants... ni même un vieillard, au village ?

— Non, personne. Les vieux sont morts et la plupart des familles sont parties se réfugier plus haut, à cause de... (elle baissa la voix) à cause des dragons...

Gabriel sentit comme d'étranges picotements dans son dos.

— Les dragons ? Tu sais ce que c'est ?

— Oui, chuchota-t-elle encore, en baissant les yeux sur le souvenir de drames qu'on lui avait, peut-être, racontés ou qu'elle avait, peut-être, vécus. Ce sont des soldats du roi. On les appelle ainsi parce que... ce sont des monstres. Comme les *dracs* qui vivent cachés dans les

gouffres pour manger les chrétiens.

Cette explication naïve consterna l'âme légère de Gabriel de Vignancourt. Il n'avait pas encore mangé de chrétien et se croyait jusqu'à présent très différent d'un monstre, mais quelque chose en lui disait qu'il y avait un peu de cela sous l'uniforme des cavaliers terrorisant les pays pour la gloire de l'intendant du Languedoc et celle du Roi-Soleil.

Il valait mieux ne pas s'aventurer sur ce terrain brûlant. Il demanda alors, de l'air le plus dégagé qu'il put :

— Ainsi ce couvert est pour toi et moi ?

— Pour vous seulement, dit la fillette. Et pour mon père.

Gabriel sursauta.

— Pour ton père ?

— Je me suis dit que mon père serait ravi de souper avec vous en rentrant du prêche. Quelle surprise extraordinaire pour lui !

En effet, la surprise serait extraordinaire !

— Mais à présent, continua la petite de sa voix posée, je pense que le temps est très mauvais et que papa tardera beaucoup. Il vaut mieux peut-être que je vous serve et je lui raconterai...

— Tu ne manges pas ?

— Si, mais debout (elle montra une écuelle sur le buffet). Cela ne se fait pas que les femmes s'assoient. Elles mangent debout pour servir les hommes. Installez-vous et quittez votre manteau. Il fera trop froid en sortant.

Gabriel se retint pour ne pas déclarer ce pays, pays de sauvages, si les femmes ne pouvaient s'attabler. Après tout, des gens aussi frustes n'avaient que ce qu'ils méritaient avec les dragonnades. Mais il s'abstint et déclara aimablement et simplement qu'il conserverait son manteau. Dieu garde que l'enfant vît les pistolets ! La seule pensée qu'il eut ensuite pour ses camarades qui se gelaient, était que l'heure bientôt tournerait et qu'il faudrait à tout prix sortir d'ici avant que les autres ne fassent mouvement. Alors, pourquoi ne pas profiter rapidement du dîner et s'esquiver sans histoire ? Chaque chose en son temps. Il avait faim.

— Que me sers-tu là ?

L'enfant soupira.

— Ah ! ce n'est pas un bien riche repas de Noël. Nous n'avons pas grand-chose, car il faut partager avec nos frères réfugiés dans les montagnes. Voilà cependant un *bajana* bien épais.

— C'est une soupe de châtaignes ?

— Oui, avec un toupinet de lait, tiré de ce matin. J'ai fait aussi des *bougnettes* de sarrasin. Vous dites beignets, je crois ? Voici du *milhas*, cette bouillie de mil où vous pourrez mettre à votre goût des saucisses ou du miel. Ah ! et surtout ces trois prunes bien sèches. Je les garde

depuis cet automne pour vous sur des *clèdes*, dans le grenier.

Pauvres prunes ! Bien sèches, en effet, grosses comme des olives oubliées. La peau sur le noyau. Gabriel pensa que la mameto de l'enfant devait leur ressembler si la petite évoquait une châtaigne. Mais comment s'appelait-elle, cette jeune maîtresse de maison si avisée ?

— Françoise. Mais mon père m'appelle Droulette.

— Droulette ! Quel joli nom ! Je t'appelle comme cela, veux-tu ?

Droulette fronça son petit nez et baissa les paupières avec un air extasié.

— Bien sûr, fit-elle. Ainsi, je ne me « languirai » pas de mon père.

— Tu l'aimes tant que ça, ton père ?

Droulette serra les mâchoires.

— Je n'ai plus que lui et il est si merveilleux. Ah ! quand vous l'entendez prêcher, vous avez envie de vous envoler vers le Seigneur. C'est pour ça que même si ça me *porte peine* de le voir partir porter la parole aux autres, je ne dis rien. Le Seigneur a besoin de lui. Son service doit passer avant le chagrin d'une simple petite fille comme moi.

Gabriel-René-Charles-Marie-Sylvestre de Vignancourt de Mesnard de Petigny-Pervanchelles ne put soudain plus rien avaler.

Ainsi, cet homme qu'il traquait comme un loup dans cette montagne perdue était un père adoré, tendre pour sa Droulette, le seul et grand amour d'une petite fille sage et raisonnable. Dans l'oreille du jeune officier, soudain, résonnèrent les cris de ceux qu'il avait séparés : les pères torturés, les mères hurlantes à qui on enlevait des tout-petits affolés, les vieillards enchaînés... Et cette gamine, une autre Droulette... martyrisée et livrée à un tribunal composé de vieux juges impitoyables et bornés ! Il se souvenait aussi d'une « assemblée » surprise en pleine nuit et transformée en carnage. Il entendait à nouveau les dernières paroles d'un prédicant :

— Ah ! Vignancourt, pourquoi nous persécutes-tu, toi qui te dis chrétien ? Tu te conduis comme une bête sauvage envers tes frères en Dieu.

Et toutes ces histoires horribles qui s'étaient passées au siècle dernier, quand les huguenots étaient déjà pourchassés sans merci par un de ses grands-oncles, officier de la très pieuse Catherine de Médicis ? Et l'horrible guerre contre les Albigeois, les Cathares au Moyen Âge ? Ah ! Il avait dû sûrement y avoir un cadet de Vignancourt maniant son épée comme le faucheur fauche le blé !

Oui, le réveillon de Noël 1703, cet humble réveillon servi avec tant d'affection par la petite camisarde, lui restait soudain au travers de la gorge, une gorge serrée par la honte.

— Vous ne mangez plus. Vous semblez triste, dit à côté de lui la

voix chantante de Droulette.

Gabriel posa la main sur son assiette.

— Non merci, je n'ai plus faim. C'était trop copieux. Et il faut que je parte. Le temps me presse.

Droulette soupira.

— Déjà ! Mon père ne vous verra donc pas (elle hésitait à formuler une requête qui, visiblement, lui brûlait les lèvres). Mais avant que vous ne me quittiez, je voudrais vous demander quelque chose. Pourriez-vous me lire la belle histoire de Noël ?

Le jeune Vignancourt dissimulait tellement mal son ahurissement que l'enfant se méprit.

— Je lis encore assez difficilement, vous comprenez. Père sera trop las quand il rentrera. Mameto, je vous l'ai dit, elle nous a quittés. Alors, je n'ai personne pour me faire la lecture. Vous voulez bien ? Sinon, je n'aurai pas de Noël.

Tout en babillant : « je vais chercher le Nouveau Testament », elle grimpa sur une chaise et passa sa main entre le haut d'un chambranle et le mur. « Ah ! le voilà. » Et elle mit entre les mains du plus brillant officier de l'intendant du Languedoc, un exemplaire du livre excommunié car rédigé en français !

C'était un pauvre bouquin relié de parchemin sur lequel on avait calligraphié le titre à l'encre rousse, d'une belle écriture volontaire et cultivée. « C'est mon papa qui l'a relié. » Pauvre ouvrage, tout enfumé, usé, mal imprimé et bien corné.

Gabriel osait à peine le feuilleter, non pas pour le péché, mais comme tout saisi d'un respect étrange.

— Voyons le chapitre de la « Nativité »... Ah ! oui, Saint Luc, chapitre II.

Sagement, la gamine s'accouda sur la table et fixa son nouvel ami de ses larges prunelles noires... Elle dit simplement en regardant une seconde vers la porte :

— Ah ! j'espère qu'un dragon ne viendra pas nous surprendre.

D'une voix d'abord altérée, puis plus ferme, le fils du marquis de Vignancourt commença :

— *« Il y avait dans cette contrée des bergers qui couchaient aux champs pour veiller la nuit sur les troupeaux... »*

Lorsqu'il eut fini, il resta pendant un long instant rêveur. Les paroles de Noël chantaient dans son cœur, éveillant de lointaines et étranges résonances. Il lui semblait qu'une enfance inconnue se glissait dans sa mémoire, radieuse et pure...

— Je crois que... je crois que je pourrais être des vôtres, petite, si tu me voulais, entendit-il quelqu'un murmurer. Et ce quelqu'un n'était autre que lui-même.

Ne recevant pas de réponse, il leva les yeux. Droulette dormait, la

joue posée sur les bras repliés, une joue rose comme un pétale de fleur et cernée par l'ombre des épais cils bruns. Les cheveux bouclés se répandaient sur la table, pareils à une toison d'agneau. Gabriel lissa et arrangea les boucles de part et d'autre du bonnet.

— Dors, ma Droulette, dors. Tu peux avoir confiance, petite sœur. Ta mameto disait vrai. Le visiteur de Noël te portera chance et te conservera un papa dont tu as tant besoin. Oui, je le jure par l'Évangile, cet Évangile qui est le nôtre à tous.

Fouillant sous les plis de la cape de bure, il vida sa bourse des écus d'or frappés du visage de ce roi au nom duquel il s'était tant de fois montré fratricide.

De sa manche, il tira un fin mouchoir de linon et de dentelle, brodé de ses initiales et du blason des Vignancourt. Puis il chercha une plume et de l'encre. Les ayant rapidement trouvés dans cette maison sage, il écrivit sur la page de garde du livre saint :

« Ce sera ton mouchoir de noce, petite Droulette, le visiteur de Noël priera pour toi. Gabriel. »

Il posa près de la petite fille le livre demeuré ouvert et arrangea le mouchoir et les pièces en un petit paquet sous la menotte tiède. Mais se ravisant au moment de partir, il ajouta un post-scriptum à son message :

« Il faut vous cacher, d'autres visiteurs pourraient bientôt venir. »

S'inclinant alors devant la mignonne endormie, aussi profondément qu'il le faisait à Versailles, il en profita pour déposer un baiser sur le front de celle qui serait désormais, dans son cœur, la petite sœur bien-aimée qu'il n'avait jamais eue.

Puis, il ouvrit la porte sur la tourmente et s'enfonça dans la nuit...

À l'abri de la bergerie, ses trois camarades et le guide, finalement endormis, se tenaient dans l'angle le plus reculé, recroquevillés sous leurs manteaux.

— Holà ! cria Gabriel dans les ténèbres, vous m'avez l'air de fameuses sentinelles !

Les autres, raidis et gelés, s'ébrouèrent avant de s'excuser ou l'attaquer de leurs reproches. L'un d'eux battit le briquet qui révéla des licous pendus aux murs et couverts de toiles d'araignées et les pièces de vieilles herses rouillées ou de charrettes à la renverse, disséminées sur le sol de terre battue.

— C'est que tu en as mis du temps ! Comme tu nous avais recommandé de ne point bouger, nous avons peut-être fini par nous assoupir. Mais, parole ! nous allions partir à ta recherche.

— Eh bien, ce n'est plus la peine. J'ai fouillé partout et j'ai rassemblé les preuves que le rat avait finalement déserté son nid.

— Il ne reviendra pas ?

— Non. Ce ne sera pas pour ce soir, ni pour bientôt. Retournons en

ville, nous n'avons que trop traîné ici. Nous trouverons pour notre déjeuner les restes de ce réveillon qui nous passa sous le nez.

Il les entraîna rapidement, mais sans peine, car les autres en avaient plus qu'assez d'une expédition sans objet.

Tout le long du chemin, tête baissée sous la bourrasque et le remords, Gabriel-René-Charles-Marie-Sylvestre de Vignancourt de Mesnard de Petigny-Pervanchelles songeait à l'orientation qu'allait désormais prendre sa vie. Ou bien il entreprendrait des démarches pour obtenir son renvoi aux armées manœuvrant sur les frontières est du royaume... ou bien... lui aussi... peut-être, rejoindrait ses frères en l'Évangile, là-bas au fin fond du « Désert » des Cévennes. Et il saurait leur montrer comment on échappe aux persécutions, lui qui avait été leur persécuteur. De toute façon, il ferait intervenir son père, bien placé à la cour, pour que l'on cesse d'inquiéter Étienne Riboux. Oui, c'était par cela qu'il commencerait... afin de pouvoir se rendre en secret vers ceux de Droulette, les mains lavées de tout ce sang qui lui faisait désormais horreur...

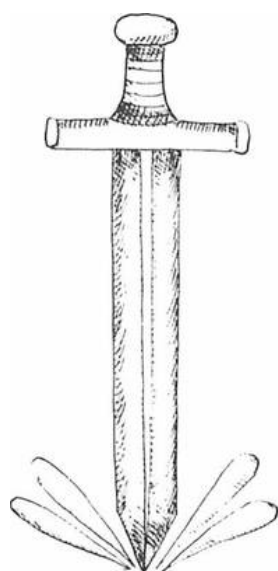
Le chemin lui parut moins dur qu'à l'aller, car il portait en son cœur une force et une lumière nouvelles...

Au fur et à mesure que Gabriel s'avancait vers son destin, là-bas, de l'autre côté de la montagne, un homme descendait rapidement, un livre sous le bras, vers une pauvre maison grise où l'attendait une petite fille endormie, confiante et exaucée.

L'aube de Noël 1703 se lèverait bientôt. La mille sept cent troisième aube ou à peu près, depuis la naissance d'un autre petit enfant dont un prophète avait dit en le recevant au Temple :

« Cet enfant doit être un signe en butte à la contradiction et toi-même un glaive te transpercera l'âme, afin que se révèlent les pensées intimes d'un grand nombre. »

Dorénavant, Gabriel savait qu'il ferait partie de ce nombre. Peu importe de quelle manière il en témoignerait...



La Quête du Klamczuch



A Pologne est le pays de l'Europe qui bat un bien triste record, celui d'avoir souffert le plus grand nombre d'invasions, de guerres, de partages, de misères et de morts violentes à travers les siècles.

Les années 1863 et 1864 furent particulièrement terribles. La Prusse, l'Autriche et la Russie, une nouvelle fois, se partageaient cette malheureuse nation et rivalisaient de cruauté. L'empereur de Russie, maître des régions de l'est, se montrait le plus implacable. Le gouvernement, ou plutôt la dictature du général Paskiewicz, s'efforçait d'effacer toute trace de nationalisme chez ce peuple à genoux. Les cosaques parcouraient les campagnes, incendiaient particulièrement les églises catholiques qu'ils rencontraient sur leur chemin.

— Le culte obligatoire sera dorénavant la religion orthodoxe de Moscou, décréta l'occupant qui interdit à plusieurs reprises l'emploi de la langue polonaise.

Au début du mois de décembre de l'année 1863, la province de Podlaquie, au nord-ouest de Varsovie, devint le théâtre de graves répressions et le terrain de chasse favori des cruels cavaliers venus des steppes.

De partout, on voyait monter des panaches de fumée. Dès que les paysans faisaient mine de s'opposer à la destruction de leurs églises, des villages entiers se voyaient voués aux flammes, sans parler des exactions à vous laisser muet de terreur.

Aussi, à l'orée de la sauvage forêt de Bialoweza, dans la Podlaquie, les gens du hameau de Swiski jugèrent-ils préférable de conserver au Bon Dieu des fidèles bien vivants, même au prix de la perte d'une église. Ils se tinrent donc cois pendant que le clocher s'abîmait dans les flammes et cette attitude leur sauva la vie. À moins que les

cosaques ne se soient sentis fatigués de faire tourner leur redoutable sabre courbe...

Toujours est-il que, lorsque le dernier cavalier disparut au coin de la route, le village restait intact, ses habitants saufs, rassemblés autour de quelques ruines fumantes.

Troupeau pitoyable derrière son curé, le *ksiadz* Mirosław, les paroissiens demeurèrent longtemps silencieux. Enfin, le *ksiadz* se retourna vers ses ouailles :

— Eh bien, dit-il, nous reconstruirons une nouvelle chapelle avec l'aide de Dieu. Voilà tout.

— Et si les cosaques reviennent ?

— Ils y mettront le temps. Il reste encore beaucoup à brûler dans toute la Podlaquie. Et dans ce cas, alors, nous recommencerons.

L'aîné de la famille Zeroniski, un homme très avisé, en quelque sorte le chef, le *soltys*, du village, hocha la tête avec ironie :

— Avec quel argent achèterons-nous les matériaux, notre *Ksiadz* respecté ? Vous savez bien que les cosaques nous ont tout pris du peu que nous laisse pour vivre son Excellence le comte. Chacun a été obligé de remettre aux Russes l'argent qui avait échappé aux redevances. Tout a été enlevé, le bétail, les poules...

— Moi, j'ai encore une poule, fit la vieille Katerina. Elle était à pondre au fond de ma remise. Et ces forbans ne l'ont pas vue.

L'oncle haussa les épaules :

— C'est ça, *Babcia* ! Tu vendras deux œufs par semaine au marché de Pietkowo et avec l'argent, on aura du bois de charpente, une cloche et un calice en or...

— Du bois, la forêt en regorge tout autour de nous, oncle Zeroniski, remarqua quelqu'un.

— Mais la forêt appartient à notre seigneur, le comte Razoumanski ! Le prêtre joignit les mains.

— Lorsque son Excellence apprendra notre malheur, fit-il avec sa foi coutumière, il nous autorisera bien volontiers à débiter autant de sapins et de hêtres qu'il faudra, j'en suis sûr !

— Mais comment le prévenir ? ironisa l'oncle. Il faut aller jusqu'à Białystok. Vous savez bien que son Excellence passe l'hiver à la capitale avec sa famille. Les chemins sont peu sûrs, la neige épaisse, les loups et les ours affamés. Sans parler des cosaques qui patrouillent et des partisans qui vous enrôlent de force. Qui aurait le courage de se rendre à pied en ville ? Il lui faudrait huit jours, au moins.

Or, quelqu'un, jusqu'ici, était resté silencieux. Pourtant Piotr Motyl passait pour le plus bavard du village. On le surnommait même le *Kłamczuch*, le vantard, tant ce jeune homme avait l'habitude de se mettre en valeur.

Vous me direz qu'au moins ainsi une personne manifestait à son

égard un semblant de considération... Outre que Piotr Motyl, en vérité pauvre orphelin, possédait encore moins de biens que quiconque par ici, il n'était pas bon à grand-chose, sinon à fainéanter ou à discourir pour le plaisir de s'écouter. La poule rescapée de Katerina aurait pu lui en remontrer pour la jégeote.

En plus de cela, Piotr était amoureux de Marysienka, la nièce du *soltys* Zeronski.

— J'irai à Bialystok, déclara tranquillement ce garçon qui ne doutait de rien.

L'affirmation laissa les autres pétrifiés. D'autant que, pour donner plus de force à la vantardise, le dernier pan de mur encore debout s'écroula avec fracas sur le tas de braises qui restait de l'église.

Je ne sais pourquoi alors, chacun se signa. En signe de deuil, ou parce que le diable semblait avoir piqué irrémédiablement de sa fourche le cerveau de Piotr Motyl ?

— J'irai à Bialystok et je verrai notre *szlachta*. Son Excellence me donnera l'autorisation de coupe, beaucoup de roubles pour acheter la cloche et un Jésus de cire pour remplacer celui qui a fondu dans le brasier. S'il n'y en a pas assez pour le calice et le tabernacle, je ferai la quête en ville et tout le long du chemin du retour.

— Il est fou, décréta finalement l'oncle Zeronski tandis que les autres hochaient la tête d'un air scandalisé.

Seule Marysienka pouffait derrière sa main car Piotr clignait de l'œil en direction de la jeune fille, d'un air à la fois avantageux et mystérieux.

— Je ne suis pas fou, bon oncle. Pas plus que vous. Car j'irai là-bas en traîneau pour ne pas perdre de temps. Votre traîneau fera exactement mon affaire.

— En traîneau ? MON traîneau ! Et qui traînera ce traîneau qui fera ton affaire ? Ton Excellence *Klamczuch* ? En admettant que je te prête le véhicule, qu'y attelleras-tu, jeune ridicule ?

— J'y attellerai votre cheval, Excellence Zeronski. Il y est fort habitué.

L'oncle Zeronski devint tout pâle.

— Et si vous ne me le prêtez pas, continua l'insolent, j'irai tout droit vous dénoncer aux cosaques. Ils ne sont encore qu'à quelques verstes d'ici.

L'oncle fit trois pas vers l'amoureux de sa nièce et le tira par le revers.

— Où as-tu vu mon cheval, alors que, comme chacun ici, je ne possède plus rien que mes yeux pour pleurer ?

— Hé, je l'ai vu se sauver vers la forêt, bon oncle, lorsque vous avez ouvert la porte de l'écurie et le fîtes filer à grands coups de fouet.

— Ah ! toi, tu en mérites des maîtres coups de fouet, jeune

indiscret !

— Et vous davantage, pour vous faire passer pour démuni. Alors, c'est entendu ? Vous me prêtez votre cheval ? Je ne vous dénonce pas, je ramène l'argent pour l'église et vous me donnez Marysienka en mariage. N'est-ce pas un honnête marché ? Et ne sera-ce pas une belle noce, juste pour la Noël ? Tenez... je rapporterai même de l'argent supplémentaire pour un repas que j'offre à tous ceux qui boiront à ma santé.

Devant l'hilarité de ses concitoyens, l'oncle Zeronski hésitait. Allons ! après tant de malheurs, une telle farce vous mettait un peu de baume au cœur.

Finalement, il se montra beau joueur. Il n'avait plus rien à perdre, si ce n'est un cheval à l'avenir, hum !... par ailleurs bien compromis. Échapperait-il déjà maintenant aux loups ou aux partisans que ce vaurien de Piotr se montrerait bien capable de le signaler aux cosaques.

— Mais, ajouta-t-il, à propos... si les Russes te rencontrent ?

— Ils sont allés continuer leurs méfaits vers le sud, expliqua Piotr. Bialystok se trouve au nord, nous ne pouvons nous rencontrer.

L'oncle Zeronski cherchait cependant à se remonter le moral.

— Soit, concéda-t-il. Mais ne t'imagines pas déjà fiancé à cette coquine que j'ai élevée. Tu n'auras Marysienka que si tu rapportes quatre cents roubles. Je suis bien tranquille ! Tu ne reviendras de chez le comte qu'en traînant les pieds, l'an prochain, le dos marqué par quatre cents cicatrices d'une bastonnade méritée. Alors, mon cheval et mon traîneau me seront bien payés.

Le soir même, réapparut dans son écurie le cheval de l'oncle Zeronski, très content de son escapade et miraculeusement épargné par les loups, les ours ou les partisans qui rôdaient tous à l'orée de la forêt. Piotr Motyl y vit un signe de Dieu et ne manqua pas de le faire savoir.

Le lendemain, muni de quelques pièces de menue monnaie – produit d'une collecte à travers tout le village –, de la bénédiction du prêtre, d'un baiser de Marysienka et d'un œuf de la poule de Katerina, il se lança sur la route, tandis que plus d'un des braves gens qui l'avaient connu tout petit essayaient une larme au coin de leur œil.

— Ah ! ce *Klamczuch*, s'il lui arrivait malheur, combien il nous manquerait...

*

Le traîneau des paysans polonais est une espèce de nacelle de bois de forme triangulaire, assemblée par des cordes et qui repose sur des

poutres recourbées en patins. Il glisse facilement sur la neige épaisse dont ne sont point avares les hivers rigoureux.

Quinze jours avaient passé depuis le départ de Piotr Motyl et il s'en retournait chez lui...

À chaque oscillation due aux irrégularités de la route, une clochette suspendue à l'arrière du véhicule jetait une petite plainte, note fêlée qui ressemblait plus à un glas de deuil qu'à des sonnaillles triomphantes. Drelin, drelin...

Piotr Motyl assis sur le siège avant, les jambes écartées, considérait la route d'un air morne. De temps en temps, il adressait un encouragement machinal au cheval harassé qui tirait sans conviction, la tête penchée comme pour réfléchir en marchant et les flancs haletants sous la couverture rapiécée.

Oui, un demi-mois s'était déjà écoulé depuis que l'attelage avait entrepris le chemin inverse menant à Bialystok et c'était à peine cent roubles que, malgré son toupet, Piotr Motyl le vantard rapportait présentement aux siens.

Adieu les beaux projets ! S'il se construisait peut-être un clocher neuf à Swiski – un très petit clocher – il n'y aurait pas de cloche pour annoncer son mariage, ni de calice pour le sanctifier. En vérité, il n'y aurait pas de mariage du tout, car l'oncle Zeronski ne l'entendrait sûrement pas de cette oreille-là. Sans parler des moqueries dont les villageois l'accablent ! Voilà un bien triste Noël qui s'annonçait. Un bien triste Noël pour tous, sans un lieu saint pour abriter la crèche, sans même la moindre crèche, puisque ne pourrait être remplacé ni le petit Jésus qui avait fondu dans l'incendie, ni même la cloche, ni le calice, ni l'autel, ni tout le reste.

Pourtant – et à chaque fois que Piotr y pensait, il n'en éprouvait que plus d'amertume – pourtant, le jour où il était parti de chez lui, le cœur rempli d'espoir, ce jour aurait dû lui porter bonheur.

— Hé oui, c'était le 6 décembre, fête de la Saint-Nicolas ! Une date qui annonce la Noël et, selon les coutumes polonaises, en quelque sorte un avant-goût des réjouissances de la Nativité.

Avant de se coucher, chaque enfant présente ce soir-là ses chaussures ou ses sabots bien astiqués devant l'âtre ou le poêle. Le saint, leur a-t-on dit, doit déposer au cours de la nuit, soit une babiole, soit un bonbon pour les plus sages. Quant aux autres, ils ne méritent que des morceaux de charbon de bois ou un paquet d'orties pour les fouetter.

Cet avertissement de saint Nicolas prévient les chenapans d'avoir à s'amender avant Noël. Piotr, lui, aurait pu clôturer un champ avec les verges qu'il reçut tout au long de son enfance. Le gamin, déjà insupportable, n'en eut jamais cure.

Pourtant, que de fois il avait pleuré en secret lorsque ses camarades

se réjouissaient en faisant ronfler des toupies bariolées, ou en produisant avec fierté vêtements neufs et friandises bon marché mais combien appréciées !

Dès le jour de la Saint-Nicolas, après le départ de Piotr, chaque famille du village, pleine d'espoir pour le succès de sa mission, avait dû, malgré les circonstances, préparer, comme il se devait, les futures liesses de Noël.

Les cosaques étaient passés par là, mais rien ne peut entamer l'ingéniosité et la foi des paysans polonais. Il faut si peu de chose pour réjouir l'œil et le cœur : décoration rustique de branches de sapin ornées de guirlandes de paille ou de tresses de laine teintées de couleurs vives, à défaut de clinquant, ou des emballages de papier distribué par des colporteurs, des coquilles d'œufs peintes, des noix, des pommes, des bonbons de ménage au miel ou des gâteaux secs... Au plafond de la salle commune, on suspend une grosse couronne de paille blonde, piquée de fleurs séchées. Oui, tout cela ne coûte qu'un peu de goût et d'espoir.

À Swiski, les villageois étaient surtout riches d'espoir, tant Piotr Motyl s'y était employé. « Il faudra que chaque maison soit belle lorsque le messenger reviendra, brandissant une bourse pleine à craquer et l'autorisation de couper du bois dans la forêt seigneuriale. » C'était tout cela qu'ils s'imaginaient !

Hélas ! Même cette autorisation, Piotr le vantard ne pouvait la rapporter.

Le *szlachta* (Son Excellence), cet insouciant comte Razoumanski, avait hypothéqué jusqu'au moindre buisson de son domaine afin de pouvoir continuer à mener la grande vie à la capitale régionale, pendant que ses serfs mouraient de peur, de faim et de chagrin.

Il en était ainsi de beaucoup de nobles, et la Pologne tout entière mourait autant de cet abandon que de la guerre. Le patriotisme, le courage, la fierté, restaient souvent l'apanage des plus misérables. Les paysans, trahis par leurs maîtres, n'avaient que leur poitrine et leurs mains nues à opposer à l'envahisseur.

Si la campagne ne comptait plus misères et deuils, l'aristocratie trop souvent cherchait, comme l'on dit maintenant, à collaborer avec l'occupant... Si encore les paysans pouvaient garder l'espoir de mourir dans la foi de leurs pères !... Hélas ! dorénavant, leurs églises s'abîmaient dans les brasiers.

Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce que les Polonais avaient fait au Ciel ?

Le comte Razoumanski, très mécontent de se voir dérangé, donna néanmoins cent roubles à Piotr bien déconfit, tout en lui recommandant d'aller ensuite se faire pendre ailleurs que devant la porte du palais.

— Cela ne manquera sûrement pas de t'arriver, assura l'aristocrate.

Toi et les tiens, vous pouvez prendre autant de bois qu'il vous chante dans la forêt. Mais les autorités russes s'en apercevront tôt ou tard sur la plainte des nouveaux propriétaires. Bah ! pour reconstruire son église, que ne peut-on risquer ? La foi, dit-on, soulève les montagnes. Alors, bonne chance ! Que Dieu t'assiste, mon garçon. Et ne viens plus te plaindre, j'ai mes propres ennuis qui me suffisent. Adieu !

Sa chance, Piotr la tenta pendant plusieurs jours par les rues de la grande ville. Couchant clandestinement dans les écuries Razoumanski, grâce à la complicité du cocher du comte, et nourri des restes de la cuisine (bombance en comparaison de l'ordinaire du village), il avait sonné aux portes des autres *magnats* originaires de la région, des nobles sans domaines, mais pourvus de charges acquises au prix d'on ne sait quelle compromission.

Chaque fois, il se fit proprement jeter dehors.

Alors, se postant aux carrefours avec une confiante ingénuité, il tendit une sébile aux passants. À ses pieds, rédigée par son ami le cocher qui savait écrire, une pancarte portait ces mots :

« L'église du village de Swiski dans le district de Pietkowo ayant brûlé, les catholiques sont priés de contribuer à la reconstruction afin qu'on y célèbre Noël. À votre bon cœur, s'il vous plaît et merci. »

Après qu'il eut, par deux fois, échappé à la police, Piotr renonça finalement à tenter le sort. Au terme d'une course folle à travers les avenues, il harnacha son cheval et se lança sur la route qui menait au pays de Pietkowo. Ah ! quelle désillusion !

Ah ! quelle désillusion ! Kary, le cheval – brun, comme son nom l'indiquait – tirait à présent l'attelage avec autant de regret qu'en éprouvait son conducteur. On aurait dit qu'il partageait l'amertume de Piotr.

La cloche jetait sa plainte aux quatre vents de la plaine écrasée sous le ciel livide de décembre. La contrée ressemblait à un immense cimetière. Les squelettes des arbres montraient du doigt crochu de leurs branches mortes ce *Klamczuch*, ce vantard bredouille.

— Il mérite encore les paquets d'orties de la Saint-Nicolas, semblait dire la nature.

Dire qu'à son départ, le curé l'avait béni, ajoutant :

— Va, mon fils, Dieu est avec toi ! Il te protégera et te soutiendra pendant ton voyage, afin que nous célébrions un Noël digne de la gloire de Notre Seigneur Jésus.

Pauvre père Miroslaw ! Comme il sera déçu ! Et comme seront déçus les autres villageois : Zofia, Janek, Romek, la vieille Katerina et la jolie Marysienka. Et comme l'oncle Zeronski ricanerait... Oui, ce rusé bonhomme avait eu raison. Il ne manquait que les quatre cents coups de bâton prophétisés.

— Je suis puni de mon assurance, gémissait Piotr en écrasant une

larme avant qu'elle ne gèle sur sa joue gercée. Je ne suis pas digne de Marysienka...

Par moments, il avait bien envie de tirer sur les rênes et de mener l'attelage dans une autre direction, bien loin de Swiski et de son église brûlée.

Au crépuscule, le traîneau arriva en vue d'un bourg bâti sur une petite éminence. Piotr reconnut Hajnowka qu'il avait traversé comme le vent, sur le chemin de l'aller. Le brouillard se mêlait d'odeurs de feux domestiques et de senteurs d'étables. Kary redressa les oreilles et accéléra son allure vers une possible écurie.

Piotr, l'esprit de plus en plus ailleurs, ne tenta pas de modérer cette ardeur et le laissa filer un train qui pouvait passer pour triomphal. Heureusement, la mine longue du conducteur disparaissait sous le cache-nez qui fixait son capuchon par-dessus sa casquette de fourrure.

Dans de grandes gerbes de neige fraîche, le jeune homme arrêta pile le traîneau au milieu de l'unique rue du village. On ne passait pas souvent par ici !

Il se trouvait en face de l'église. La vue du petit édifice de planches mal équarries et à la peinture bien écaillée, quoique pourtant très modeste, excita la mauvaise humeur de notre quêteur malchanceux.

En fait, la construction paraissait assez lamentable, mais Piotr la considéra avec un mélange d'envie et de mépris. Ou bien les cosaques n'étaient pas passés par là ou bien les habitants de Hajnowka avaient accepté de devenir orthodoxes. Naguère, dans la région, ils passaient pour de bons catholiques...

L'arrivée du voyageur ne sembla pas réveiller l'agglomération de sa torpeur. À peine un chien aboya-t-il avec peu de conviction. De la fumée s'échappait des cheminées et prouvait cependant qu'on habitait ici.

Une enseigne pendue au-dessus de la porte d'une des maisons indiquait l'auberge : « *Karczma* ». Des chants et des cris s'en échappaient, malgré les vantaux bien clos. Piotr mena le traîneau dans la cour, détela Kary et le conduisit dans la remise tiède où du foin frais et un baquet semblaient attendre la brave bête. Mais personne ne se manifesta.

Malgré sa fatigue et son découragement, son maître occasionnel bouchonna l'animal avec conscience. Si l'oncle Zeroniski récupérait un cheval bronchiteux après le fiasco de l'expédition, la forêt de Bialowieza ne serait pas assez profonde pour y cacher Piotr... si tant est que le vieil avare lui laisse le temps de fuir !

Son devoir accompli, l'amoureux de Marysienka se rendit en traînant les pieds, vers l'établissement. Avant d'ouvrir la porte et tout en raclant les semelles de feutre de ses bottes, sur le seuil, Piotr redressa le dos et accrocha une sorte de sourire sur sa figure afin de

faire une digne entrée.

Dès qu'il pénétra dans la salle basse et enfumée, il fut accueilli par un vacarme d'enfer. Toute une bande de mécréants buvaient et chantaient, sans en avoir honte, les ballades traditionnelles de la fête-de-la-naissance-de-Dieu. (Ce nom encore plus compliqué en polonais désigne là-bas Noël.)

Dans un coin, un baquet contenait deux grosses carpes dorées qui tournaient philosophiquement en rond, insensibles au tapage et inconscientes des dernières heures qu'elles passaient sur terre.

Ah ! quand c'était un meilleur temps, chaque famille conservait ainsi quelques jours dans l'eau claire ces gros poissons qui constituaient le plat principal et traditionnel des agapes du réveillon.

Ici, à Hajnowka, rien ne semblait avoir dérangé les habitudes ancestrales, bien que la Noël selon les Russes ne soit pas fixée exactement à la même date. La femme de l'aubergiste procédait à la décoration de la salle, et, dès que Piotr s'assit avec autorité, le patron, s'extirpant du comptoir derrière lequel il trônait, plaça devant lui une assiettée de grains de pavots, une tasse de thé brûlant et un petit verre de vodka.

Le jeune homme tâta dans sa poche les derniers kopeks qui lui restaient et demanda d'une voix assez forte pour couvrir les cris et de l'air le plus dégagé qu'il le pût, combien coûteraient ces consommations, un repas chaud et une nuit, sans oublier la pitance de Kary.

Le patron, évaluant d'un coup d'œil son nouveau client, laissa tomber un chiffre heureusement très modeste, mais il ajouta perfidement :

— Tu n'as pas d'argent, peut-être ?

Piotr sortit la main de sa poche et sans l'ouvrir fit tinter quelques piécettes.

— Tu plaisantes, mon oncle, dit-il superbement. Mais en ces temps maudits qui courent, je sais le prix des choses. D'autant que j'en convoie... de l'argent.

— Il convoie de l'argent ?

On l'entoure. On le questionne. Piotr, enfin à son aise sur le chapitre de la roublardise, de décrire complaisamment sa mission : en quelque sorte l'homme de confiance de son Excellence le comte Razoumanski, voilà ce qu'il est.

L'un des buveurs paraissait particulièrement admiratif. C'était un colosse barbu à la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, malgré la chaleur qui régnait ici. De sous la visière passait l'éclat d'un regard acéré et, en dépit des magistrales bourrades de congratulation dont le gros bonhomme ne semblait pas avare à son égard, Piotr, tout endolori, ressentait également comme un vague malaise devant lui.

— Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu exactement ? demanda le villageois ainsi qu'il est d'usage. Mais il ajouta aussi : combien transportes-tu ?

Piotr, pourtant d'un naturel habituellement aimable et discoureur, eut l'impression que le flot de paroles dont il était en général le maître lui restait brusquement en travers de la gorge, pareil à une arête de carpe. Ces arêtes sont si fourchues qu'il arrive qu'on en meure lorsqu'on se montre trop glouton.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

L'autre haussa ses vastes épaules.

— C'est pour savoir.

— Voyez quelle curiosité ! Quand on parle d'argent, mon ami, il faut comprendre ce dont il s'agit. As-tu seulement idée de ce que représentent dix mille roubles, paysan ?

Dix mille roubles !

La vie s'arrêta dans la petite auberge. La patronne, juchée sur un escabeau, se signa – bien catholiquement – avec la cocarde de papier qu'elle était en train d'accrocher à une branche de sapin. Le patron se pétrifia derrière son comptoir. Les clients étaient transformés en statues de cire. Seule une carpe claqua des mâchoires au milieu du baquet.

Dans le silence cela fit « Pop » !

Enfin le barbu éclata d'un gros rire.

— Ma foi non, avoua-t-il. Dix mille roubles ! Je ne savais même pas que cela puisse exister.

Piotr, maintenant, ne se tenait plus. Redevenu le *klamczuch* de Zwiski, le vantard, le bavard incorrigible et impertinent, il cracha par terre en témoignage de mépris.

— Cela te dépasse, en effet, constata-t-il avec méchanceté. Tu es trop simple, n'est-ce pas, habitant de Hajnowka ? Quant à mon nom à moi, c'est Piotr. Piotr Motyl, natif de Zwiski, à l'orée de la forêt de Bialoweza.

— Motyl !

Alors ce fut une franche et générale gaieté. Car *Motyl* signifie, en polonais, papillon. Le barbu se leva et brandit son verre avant de le vider et de le jeter contre le mur.

— Je bois à Piotr Motyl et à ses dix mille roubles ! Que Dieu protège le papillon de la forêt !

Et il embrassa le jeune homme sur le front, tandis que tous applaudissaient. Piotr, maintenant, regrettait ses paroles. Devant tant de sympathie, son mensonge lui pesait autant que son attitude vexante. Il lui semblait confusément avoir trompé le Bon Dieu comme ses interlocuteurs.

Et surtout, il ne pouvait l'oublier, le lendemain il devrait rendre des

comptes chez lui et essayer à son tour des moqueries. L'oncle Zeroniski ne boirait pas à sa santé... ni ne l'embrasserait. Oh ! non...

Mais on ne peut changer comme cela son naturel. Piotr, ainsi fait *klamczuch*, ne savait retenir sa langue. Pour se changer les idées et profiter de cet auditoire sur mesure, notre vantard se laissa aller à narrer ses aventures à sa façon.

Lorsqu'il expliqua comment, malgré les tracasseries de la police, il avait pu compléter, en quêtant dans les rues, la somme déjà considérable offerte par son cher ami le comte, les paysans se regardèrent.

— Eh bien, ils en ont de la chance de t'avoir fait confiance, les gars de chez toi, Piotr Motyl de Zwiski. Pour moins que cela, d'autres seraient déjà sur le chemin de la Sibérie.

Piotr sentit le souffle glacé du vent polaire lui caresser l'échine. Changeant de sujet :

— Et ici, comment cela se présente ? fit-il avec entrain.

Ici, on laissait passer l'orage. Profitant de ce que le vieux curé, malade de chagrin, ne pouvait plus quitter le lit, on avait accepté tout ce que les Russes désiraient. On recevrait un pape orthodoxe pour le nouveau culte. Peut-être au printemps... Et en attendant, ma foi, on s'apprêtait à fêter Noël avec le peu que les cosaques avaient bien voulu laisser.

Beaucoup de jeunes, cependant, étaient partis rejoindre les partisans dans la forêt et cette absence incitait ceux qui restaient à profiter au maximum d'un peu de bon temps avant que les autorités ne s'avisent de demander des nouvelles des insoumis.

— Aïe ! les représsailles, voilà ce qu'on craint. Pourtant, ceux qui restent sont pleins de bonne volonté envers les Russes. On n'adresse plus la parole aux familles de partisans. Mais les jeunes... je ne dis pas cela pour toi, crois-le bien... les jeunes...

Écœuré de ces propos peu glorieux, tout autant que l'estomac barbouillé par l'infâme vodka de pommes de terre dont il n'avait pas l'habitude, Piotr se leva dès que la politesse le permit.

— Je vais aller voir si mon cheval va bien.

— Ne te gêne pas pour son fourrage, susurra le patron ébloui par un visiteur qui possédait de si belles relations au chef-lieu. Donne-lui bonne ration, la bête l'a bien méritée.

— Ah ! c'est que j'y tiens à mon cheval et je ne le vendrai pas pour encore deux mille roubles. Dans deux jours, lorsqu'il aura la parole pour la Nuit Sainte, j'espère bien qu'il ne la prendra pas pour se plaindre de son maître.

Le « maître » de Kary, sur cette profession de foi, sortit de l'auberge à la fois pour prendre l'air, retrouver une contenance et abandonner momentanément un auditoire qui commençait à le fatiguer.

Ayant bien vérifié que le cheval ne manquait de rien, il retourna dans la salle avec une mine absorbée, juste comme il le fallait pour un important transporteur de fonds.

À son grand soulagement, les clients étaient rentrés dîner chez eux. Il avala une soupe qui lui parut délicieuse : du *bortch* du temps de Noël, bouillon de viande à la betterave et aux raviolis farcis de champignons. Puis son dû réglé, il se hâta d'aller dormir auprès de son cheval, car il avait besoin de la présence d'un ami.

Les paysans polonais aiment beaucoup leurs bêtes. Vous en étonnerez plus d'un en demandant si les animaux ont une âme. Parbleu ! Les bêtes ont une âme et particulièrement en Pologne.

La preuve en est que, pendant la nuit de Noël, c'est-à-dire celle qui suivrait le séjour de Piotr en cette auberge, tous les animaux parleraient. Le jeune homme ne plaisantait pas en le disant au cours de la soirée.

Ce don de la parole est la récompense octroyée par l'Enfant Jésus en remerciement de la chaleur et de l'amitié que l'âne et le bœuf lui dispensèrent à la Nativité.

Le plus extraordinaire, croyez-moi si vous voulez, c'est que dans les étables et les poulaillers on converse en latin, comme chez les plus éminents membres du clergé.

— *Christus natus*, Christ est né, chante le coq à tous les points cardinaux.

— *Ubi, ubi*, où ça ? demande le bœuf.

— *In Be...e...e...thleme*, répondent la chèvre et la brebis.

Quant à l'âne, il répète sans conviction :

— *In amus, in amus...* allons-y... allons-y.

On dit même, et en m'écoutant ne me traitez pas de *klatnczucha*, car ce n'est pas moi qui me vante, on dit que les chèvres se détachent toutes seules du piquet, que les ânes s'agenouillent au moment de l'élévation et que les poules baissent la tête sans picorer.

On raconte également que jusqu'aux premières lueurs de l'aube, chaque année, tandis que les chrétiens se rendent à la messe de minuit, tous nos frères inférieurs prennent la parole et racontent leur vie durant les douze mois écoulés, se plaignant parfois de ce qu'un méchant maître leur a fait subir. Aussi les mauvais traitements sont-ils rares à leur égard.

De plus, les animaux se montrent, paraît-il, de grands sages. Leurs avis, lorsqu'ils consentent à les donner, sont précieux. Il ne faut cependant jamais répéter leurs propos si on a la chance de les entendre.

Piotr avait aussi oui-dire qu'un berger n'observa pas ce pacte et en mourut aussitôt. Mais le *Ksiadz* Miroslaw, le curé du village, affirmait que l'homme avait été puni par le Ciel pour avoir manqué la messe.

Qui sait ?

Aussi, assez mal à son aise dans ce village, bien qu'il ne pût expliquer pourquoi et de plus en plus inquiet quant à la réception qui l'attendait chez lui, Piotr espérait vaguement que Kary, devançant la coutume de quarante-huit heures, consentirait à lui prodiguer des conseils lui permettant de sauver la mise.

Hélas, il s'en fallait encore d'une nuit avant l'apparition de l'étoile qui donne à la Nativité polonaise le surnom charmant de *Gwiazdka*, petite étoile. Kary, le cheval marron, ne semblait, pour le moment, préoccupé qu'à brouter sa botte de foin. Peut-être se méfiait-il aussi de la réputation d'incorrigible vantard de son conducteur ?

Tant qu'il put lutter contre le sommeil, notre bavard tenta de percer le secret de son compagnon. Mais cet entretien ne resta qu'un long monologue. Finalement, Piotr s'endormit tandis que Kary, avec philosophie, fourrageait dans sa mangeoire.

Le matin venu, Piotr se réveilla complètement rompu. Au cours de son cauchemar, il s'était vu comparaître devant un tribunal formé de cosaques, de barbus à casquettes, de seigneurs aux riches houppelandes, tandis que l'oncle Zeroniski réclamait quatre cents roubles d'une voix sévère, que Marysienka pleurait dans les bras du curé et que la police le fouillait sans trêve en le retournant à coups de bâton.

Le chant du coq le trouva de fort méchante humeur et tout courbatu.

Comme il avait réglé la veille sa vodka, sa soupe et son gîte, il ne se présenta pas dans la salle de l'auberge. Bien que déplorant de ne pouvoir avaler quelque chose de chaud, il voulait se mettre en route aussitôt. Le patron n'avait même pas encore ouvert la porte pour balayer les marches de la neige nocturne tombée en abondance.

Le village semblait aussi désert qu'à son arrivée. Seules quelques minces colonnes de fumée, s'élevant des toits, attestaient de la vie.

Dre...lin, tinta timidement la clochette du traîneau, signalant ce départ furtif.

Le froid parut au jeune homme plus intense que jamais. Sur la campagne pétrifiée sous la neige, rien ne bougeait à part quelques bandes de corbeaux effrontés. La nuit se diluait dans la brume. La route, simplement marquée par une dépression de terrain et quelques vagues traces récentes d'un autre traîneau, semblait s'engouffrer sous l'horizon masqué d'un rideau fumeux.

Plus tard dans la matinée, le soleil daigna apparaître enfin, tout renfrogné par cet effort, terne et rougeâtre comme le verre dépoli d'une lanterne. Mais bientôt la blancheur étincelante du paysage devint insoutenable.

Pour reposer ses yeux brûlés à la fois par l'insomnie, le froid et la

réverbération, Piotr s'efforçait de regarder vers la lisière de la forêt, très loin encore et barbouillée d'un brouillard couleur d'ardoise. Sa peau lui faisait mal sous le givre collé à ses joues mal rasées. Sans lâcher les rênes, il frappait sans cesse ses mains douloureusement engourdis malgré les moufles épaisses. Lorsqu'il n'en pouvait plus de frissonner, il descendait du traîneau et courait quelques minutes aux côtés de Kary, stoïque.

Drelin ! se lamentait la clochette. Aïe ! Aïe ! criait l'estomac affamé de Piotr.

Remonté sur le traîneau, le jeune homme se souvint d'un quignon préservé au fond du bissac. On aurait dit une pierre noire et rugueuse, telle celle dont on se sert pour se frotter le samedi au cours du bain bouillant hebdomadaire. Cependant, il y mordit à belles dents et bientôt, il n'en resta plus rien qu'un regret. Aurait-il encore quelques grains de pavot au fond du sac ?

Laissant les rênes mollir – le cheval était digne de confiance –, Piotr fouilla le modeste bagage. Soudain, il se pétrifia...

Sentant le haut-le-corps de son conducteur et les rênes se raidir, Kary se figea également. La clochette n'émit qu'un « dre » bref comme une sorte de hoquet.

Seigneur tout-puissant ! Les cent roubles du comte ! Piotr ne les possédait plus ! On les lui avait volés pendant la nuit !

Alors, son cauchemar lui revint en mémoire. Ce n'était pas la police qui l'avait fouillé, ainsi qu'il avait cru le rêver. Mais bel et bien quelqu'un de cette auberge infâme. Pendant une seconde, le garçon songea à retourner là-bas pour réclamer son dû et faire un scandale.

« Ils protesteront de leur innocence et si je crie trop fort, ils en appelleront à la police, aux cosaques ou à Dieu sait qui. Ou bien ils me feront un mauvais parti. Bien heureux d'avoir conservé ma tête sur les épaules à mon réveil ! Je vais aller me jeter dans la gueule du loup. Ils n'attendent que cela. Ah ! Vierge Marie ! Ces gens sont capables de tout puisqu'ils ont accepté les ordres russes et la religion du tsar. »

Il s'étendit de tout son long sur la banquette pour pleurer à son aise, tandis que Kary, avec résignation, hochait la tête et tapait du pied pour se réchauffer.

Lorsqu'il n'eut plus de larmes, Piotr considéra son avenir. Alors, il fut frappé d'une véritable épouvante.

Quelles seraient les conséquences inévitables de son retour à Swiski ? Ne rien dire du geste du comte ? Mais celui-ci ne manquerait pas de signaler sa dérisoire largesse. Le mauvais accueil de l'oncle Zeroniski et des autres habitants, tôt ou tard, ne paraissait pas pire à Piotr que son union avec Marysienka, union définitivement compromise.

Malgré la charité que chacun doit témoigner à Noël, ce pauvre Piotr

Motyl allait passer un mauvais quart d'heure... un quart d'heure qui durerait toute sa vie et le mettrait au ban de la société.

Que dire ? Qu'imaginer pour expliquer ce fiasco ? Raconter le vol, en exagérant la somme ? Ah ! cela ne ferait qu'aggraver son cas. Pour une fois, le *klamczuch* de Swiski se trouvait à court d'imagination. Pourtant, il faut lui rendre cette justice : pas un instant, notre imprudent ne songea à désertier, comme il l'avait pourtant envisagé la veille.

Peut-être à cause de Marysienka ? Peut-être aussi parce qu'il ne savait où aller dans ce pays glacé, misérable, impitoyable ? Aussi impitoyable que les occupants russes. Pas plus que sa patrie, Piotr n'avait d'avenir... Oui, qui donc ici-bas voudrait de Piotr Motyl le vantard ? Qui prêterait une oreille compatissante à l'énoncé de ses malheurs ? Qui lui ferait place, lui donnerait à manger ? Personne !

Il était tout seul dans cette contrée abandonnée de Dieu depuis que certaines gens avaient renié la foi de leurs pères. Tout seul avec ses vantardises, sa bêtise et un cheval qu'on lui avait bien imprudemment confié.

Maintenant, affolé, il regardait autour de lui... et alors... il sentit son sang se glacer dans ses veines. Non, il n'était plus seul car là-bas, marchait devant lui une forme noire.

« Un ours ! »

La faim avait dû chasser l'animal de la forêt : une rencontre avec le petit père Mis – tel est le surnom donné à cette redoutable bête – restait la dernière chose à désirer sur cette terre de misère.

Lorsqu'il est gavé, petit père Mis se montre bon enfant, bien qu'il ait plutôt la caresse lourde. Mais par cet hiver terrible, privé de miel et de racines, furieux sans doute d'avoir été réveillé ce matin, il ne ferait qu'une bouchée de Kary et de son conducteur.

Pour se remonter le moral, Piotr chercha dans son cerveau fécond quelques encouragements :

« Ce n'est pas dans ses habitudes d'être si matinal. Il préfère rôder le soir à la brume. Et puis, il a horreur des grands chemins, de la rase campagne. Ou alors, c'est qu'il a très faim... Aïe ! Aïe ! C'en est donc fait de moi ! »

Au moment où Piotr s'apprêtait à tourner bride vers cet autre danger, l'auberge des voleurs, la forme brune fit un mouvement qui la rendit identifiable. C'était un être humain ! Un être humain qui cheminait à petits pas zigzagants, courbé sous des loques et s'aidant d'un bâton.

Piotr lança le traîneau, drelin, drelin, et dès qu'il fut à portée de voix du passant, il l'apostropha :

— Qui es-tu ? Où vas-tu par ce froid en ce temps de Noël ?

La créature, alertée par la clochette et l'interpellation, se retourna

vers lui. Et Piotr s'aperçut aux jupes qui balayaient la neige qu'il s'agissait d'une femme. Une vieille femme au visage plus ridé qu'une pomme de l'an dernier. Une vieille femme, si débile qu'au bruit de l'arrivant, elle faillit s'étaler et sembla ne plus contenir les battements de son cœur, sous le sac qui lui servait de châte.

Piotr descendit alors et l'aida à prendre place dans le véhicule.

— Je n'ai même pas un morceau de pain à te donner, ni une gorgée de vodka, *babcia* (vieille maman), s'excusa-t-il. Je n'ai rien à moi, même pas ce cheval qu'on m'a prêté.

Ah ! vraiment Piotr ne se sentait pas la moindre envie de se vanter. Mais la vieille eut un bon sourire et de sa main tremblante et glacée caressa le visage du garçon.

— Merci, merci, *maly* (mon fils chéri). Dieu te récompensera pour ton aide. Vois-tu ce matin – oh ! il ne faisait pas encore jour et de loin ! – un homme est passé, en traîneau lui aussi, et il n'a pas voulu s'arrêter. Mes forces m'abandonnaient tout à l'heure. Je sentais, je sentais que j'allais tomber et priais quand le ciel t'a envoyé pour me tendre une main secourable. Béni sois-tu !

C'était bien la première fois que quelqu'un prenait Piotr le vantard pour un envoyé du Ciel. Un peu gêné, le garçon avala sa salive.

— Mais, *babcia*, pourquoi t'es-tu mise en route par un temps pareil ? questionna-t-il pour faire durer la conversation.

— Il le fallait bien, *maly*. Mon unique fils Waclaw est parti rejoindre les partisans. Les Russes ont confisqué ma maison, emmené ma vache et tué mon chien. Les gens de mon village me refusent le moindre morceau de pain, de crainte de représailles. Alors je vais vers la forêt où se cache mon Waclaw avec les autres partisans. Ils sauront bien me faire une place autour du feu et, si mon garçon est tué, je serai là pour l'ensevelir de mes mains dans une tombe assez grande pour que je m'y couche aussi.

— Quel est ton village ?

— Hajnowka, juste derrière toi. Mais je marche si difficilement que je suis partie d'hier.

Hajnowka ! Piotr cracha avec mépris et raconta la triste aventure qui lui était arrivée dans ce lieu de perdition.

La vieille qui avait déjà les yeux larmoyants – l'âge et le froid – versa alors de véritables pleurs.

— Ah ! cela ne m'étonne pas, murmura-t-elle. Vois-tu, les gens, dès qu'ils ont accepté de changer de religion par lâcheté, sont capables de tous les crimes. C'est aussi à cause de cela que je ne m'entendais pas avec eux. Je fus la seule à crier mon indignation lorsqu'on s'est soumis aux exigences russes. Les cosaques ne m'ont pas emmenée à cause de mon très grand âge, mais les autres, ils ont décidé de me laisser mourir de faim pour que je ne proteste plus longtemps. Dieu les

punira, j'en suis sûre, et il va t'aider car tu n'es pas un méchant garçon, juste un peu naïf et ce n'est pas un crime. Aussi, si tu veux ne plus me parler, je vais prier pour toi et m'endormir car je suis fatiguée.

Piotr arrêta le traîneau pour bien installer la vieille, tout en l'assurant que dans son village à lui, on pourrait certainement prendre soin d'elle si elle le voulait. Et le voyage reprit dans cette plaine qui paraissait ne plus finir.

Ses yeux allaient de l'horizon barré par la sombre forêt au paysage environnant qui se confondait avec le ciel, tant la brume tissait un rideau sale de plus en plus serré. Encore heureux qu'il ne neige pas ! On pourrait être arrivé avant la tombée de la nuit.

Cette nuit, ce serait Noël ! Un bien triste Noël. Piotr se sentait tellement découragé qu'il ne ressentait plus ni le froid ni la faim.

Ah ! les Noëls des années précédentes ! Dans les villages, on célèbre « la petite étoile » avec encore plus de ferveur qu'en ville, où pourtant, depuis ce matin, les boutiques que Piotr avait admirées venaient sans doute de fermer. Toute l'année, on économise sur de pauvres ressources afin de pouvoir réunir les éléments des bonbons et des gâteaux, que chaque ménagère prépare une semaine à l'avance.

Ce que Piotr préférait, c'était les petits pains d'épices qu'on suspend aux branches de sapin décorant les maisons. On les décroche au fur et à mesure pour les offrir aux visiteurs durant la fête. Piotr, pauvre orphelin, trouvait ainsi dans chaque famille du voisinage un affectueux accueil et une pleine provision de douceurs.

Pour les repas solennels de la veillée, le curé, le *ksiadz* Miroslaw, l'invitait, si quelqu'un ne l'avait déjà fait. Car un couvert est prévu dans chaque maison pour un visiteur inattendu, un pauvre ou un voyageur égaré. Depuis quelques années, on appelait cette part réservée « la part du soldat ou du partisan ». Et, au fur et à mesure des deuils, la chaise vide devenait celle du mort pour la patrie, pour la liberté.

Sous la plus belle nappe, Zofia, la servante du *ksiadz* Miroslaw, glissait, comme toutes les ménagères, des brins de paille, en souvenir de la crèche du petit Jésus. Et sur le fourneau mijotaient les plats rustiques mais délicieux qui mettaient l'eau à la bouche du petit garçon.

Hélas, cette année, qui voudrait accueillir Piotr le *klamczuch* bredouille ? Même pas Zofia ! Elle le chasserait à grands coups de balai. Et dans le village ravagé, qui aurait de quoi composer un menu délicieux ? Et le cœur à se régaler ? Même pas l'oncle Zeronski.

Pour passer le temps, Piotr évoqua les agapes auxquelles il lui avait été permis d'assister depuis que sa pauvre maman dormait au cimetière.

Si jusqu'à la messe le carême est obligatoire, le traditionnel repas maigre sans viande reste succulent. Rien que d'y penser, Piotr sentait son estomac se tordre. Voilà qu'il avait de nouveau faim !

À part la carpe – Ah ! que les arêtes du poisson de ce damné aubergiste lui restent en travers de la gorge ! –, à part la carpe traditionnelle, Piotr se régala de choucroute aux champignons secs. Chez les gens aisés, comme jadis l'oncle Zeronski, le menu de carême ne devait pas comporter moins de onze plats, desserts compris, bien sûr.

Piotr ne pouvait dire ce qu'il préférerait. La compote de fruits secs aux épices lui plaisait bien, par exemple, sans oublier tous les gâteaux : au pavot, au fromage, à la confiture... Ah ! misère !

Mais la grande joie dans les familles restait le *kutja*. Imaginez une sorte de pâte molle faite de grains de pavots, de blé, de noix, mêlés de miel. Rien que d'y penser, Piotr en pleurait presque.

Chaque année, au moment de la dégustation, le maître de la maison lance une cuillère de cette gourmandise au plafond. Plus il reste de grains collés aux solives, plus l'année se montrera bénéfique et les moissons fructueuses.

Aïe ! l'an dernier, l'oncle Zeronski avait dû rater son coup. Du moins, le vieil avare le prétendait-il...

Tout aussi importante était la mission confiée aux enfants. Ils doivent guetter la première étoile : son apparition est le signal autorisant à se mettre à table. Quand Piotr était petit, il criait toujours le premier :

— Voilà *Gwiazdka* la petite étoile !

Et les autres protestaient qu'il n'était qu'un menteur affamé. Finalement, Piotr en venait à se demander aujourd'hui s'il n'était pas devenu menteur parce qu'il était perpétuellement affamé.

Il allait même dans les écuries des voisins chiper la nourriture que, traditionnellement, chaque fermier porte aux animaux avant que la famille ne se rassemble autour des assiettes. C'est que les bêtes ont droit, tout autant que les gens, à un peu de chaque plat et à un morceau de pain. Comme ni les vaches ni les moutons n'aiment vraiment la carpe, Piotr en volait, affirmant qu'il avait de ses yeux vu les ruminants y goûter gravement. Quel menteur !

Et si Kary n'avait jamais rien dit, le brave cheval savait bien pourquoi. Ainsi, aujourd'hui, s'il menait stoïquement son train, il n'ignorait pas le désespoir de son maître occasionnel, de retour au village les mains vides.

Jadis, la jeunesse allait de maison en maison, chantant des cantiques sur lesquels on mettait à présent des paroles patriotiques à l'encontre des occupants.

Chaque visite donnait l'occasion d'une distribution de friandises. On

se déguisait en étoile, en Roi Mage, en animal légendaire, en bien d'autres personnages encore. Aujourd'hui, Piotr n'avait même pas besoin de se déguiser pour jouer les mendiants minables et affamés.

L'esprit de Piotr continuait à vagabonder. La clochette qui hoquetait derrière lui le fit songer à la messe de minuit et à tous les psaumes de Noël, rares occasions de sa vie lui permettant de briller, car tous appréciaient sa belle voix, juste et sonore.

Kazimierz le borgne accompagnait les chœurs du crincrin de son violon. Son violon qui ne chômait pas pendant toute la durée des fêtes. Ah ! comme c'était loin tout cela !

Le traîneau, drelin, drelin, longeait maintenant les abords d'une petite forêt, avant-garde de la grande, la forêt sauvage de Bialowieza où l'on trouve encore de nos jours des bisons, des aurochs, des cerfs, des ours et beaucoup de loups.

La route couperait bientôt la dernière terre cultivée, sorte d'échancrure labourée dans la sylve inviolée. Encore une dizaine de verstes(13) et Kary retrouverait son écurie.

On passait à présent devant la première rangée d'arbres dressés tout raides comme une armée géante au garde-à-vous. Le soleil de l'après-midi faisait étinceler les décorations de leur uniforme de givre.

Au crépuscule, l'aspect de ces lieux deviendrait moins somptueux et plus redoutable. Piotr frissonna en évoquant les cohortes de squelettes d'arbres, pareils sous la lune à une invasion de spectres, revêtus d'un suaire de neige. Drelin, drelin. Une crainte superstitieuse lui fit fermer les yeux pour ne pas voir la sombre profondeur du sous-bois.

Tandis que Kary filait son train paisiblement dans ces lieux qu'il reconnaissait et ne craignait pas, le garçon s'assoupit, comme la vieille à ses pieds, au bercement du traîneau... drelin, drelin.

Son esprit las vagabondait en des songes mal définis : la messe de minuit, les chants accompagnés par le violon de Kazimierz le borgne, le gibier dont la forêt regorgeait, un lièvre qu'il pourrait tuer pour le réveillon et que Marysienka préparerait avec de la crème et des betteraves rouges tandis que tout le monde s'extasierait sur les talents culinaires de la jeune fiancée. Oh !

— Oh !

— Ho ! ho ! Arrête !

Piotr ouvrit les yeux. Non, il ne rêvait pas. Un groupe d'individus barrait la route.

Le premier mouvement du jeune homme fut d'abord de tourner bride, mais il n'en eut pas le temps. Sa vieille compagne, elle aussi, brusquement réveillée, se dressa à ses côtés en poussant de petits gémissements. Ne s'occupant pas d'elle, les gens entourèrent Piotr et le jetèrent à bas de son traîneau. En moins de dix secondes, il fut dans l'impossibilité de résister ou de fuir.

Sur un commandement donné d'une voix brève par un individu massif, coiffé d'une casquette et emmitouflé jusqu'aux yeux, on l'entraîna dans la forêt le long d'un sentier de traverse. Derrière le groupe, un des bandits guidait le cheval par la bride. Drelin, drelin, protestait la cloche sans conviction à travers chaque ornière.

« C'en est fait de moi ! Oh ! Seigneur ! Tout me sera arrivé ! »

Après une centaine de mètres, une lueur jaillit du sous-bois où régnait déjà le crépuscule. Brusquement, le sentier déboucha dans une clairière au centre de laquelle brûlait un grand feu de branches de sapin. La flamme montait sans un vacillement dans une bonne odeur de résine. L'air chaud tremblait. À moins que ce ne fussent les larmes que Piotr ne pouvait plus retenir... Il lui semblait voir la scène à travers une sorte de filtre irréel.

Quelques hommes mangeaient et devisaient autour de ce bivouac improvisé sur le sol déblayé de neige. À l'arrivée du groupe, ils se levèrent.

La vieille femme se mit alors à pousser des cris dont la signification échappa à Piotr, tant il était bouleversé et terrorisé.

En effet, la bande n'avait rien de rassurant. Ces gens étaient sales, leur barbe inculte, leurs vêtements en haillons. Des fers de hache s'accrochaient à leur ceinture et quelques fusils en faisceau restaient à portée de leurs mains.

Tandis que deux hommes descendaient du traîneau la vieille femme gesticulante, un des compagnons, d'un geste bref, ordonna qu'on fasse avancer Piotr. L'air décidé et le regard autoritaire, cette espèce de géant dégingandé montrait bien qu'il était le chef et notre *klamczuch* tremblait de tous ses membres.

— Fouillez-le, ordonna le chef.

— Laissez-moi aller, gémit le garçon. Je ne suis qu'un pauvre paysan qui s'en retourne à son village, à une heure d'ici. Ma dépouille ne vous enrichira guère. Je n'ai même pas sur moi le moindre kopek.

— Tu mens, interrompit le géant. Je sais que tu as sur toi dix mille roubles. Tu l'as dit au cabaret de Hajnowka.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

Le chef se tourna vers les siens.

— Julian ! appela-t-il.

Celui des hommes à la silhouette massive s'avança. De sous la casquette baissée, entre la visière et la barbe, un regard narquois rencontra les yeux affolés de l'envoyé du village de Swiski.

— Tu me l'as dit à moi, papillon de mon cœur, et tu m'as traité d'imbécile ou de quelque chose de ce genre. Eh bien, vois-tu, l'imbécile t'a pris dans son filet, papillon de la forêt.

— Je me suis vanté, avoua piteusement Piotr. J'ai menti par orgueil et Dieu m'a puni. Jamais je n'ai possédé une telle somme. J'avais un

peu de monnaie et on me l'a prise pendant mon sommeil. C'est tout.

— Maintenant, dis-nous où tu as caché le reste, reprit sèchement le chef. Peut-être dans ton traîneau ? Julian a regardé cette nuit et ne les a pas trouvés. Toi qui es si malin, tu as dû sûrement bien dissimuler le trésor. Aussi, pour te punir, nous garderons également ton cheval. Nous en avons besoin.

— Rendez-moi mes cent roubles, pleurnichait Piotr. C'est l'argent de Dieu. Vous pouvez m'enlever ma veste, mes bottes, me laisser tout nu dans la neige, mais osez-vous voler le Bon Dieu ? En prenant ces cent roubles, vous privez d'un abri l'Enfant Jésus qui doit naître ce soir.

Le chef attrapa le garçon au collet et le secoua.

— Écoute, petit, nous sommes les enfants du Bon Dieu. Nous avons froid et nous sommes en guerre. Pendant que tu te promènes en racontant des sornettes, nous, nous avons quitté nos maisons. Notre tête est mise à prix par les Russes, mais la patrie compte sur nous. Tu entends ?

Un des hommes intervint avec passion :

— Si nous avions tes dix mille roubles, nous pourrions acheter des cartouches et des chevaux... Dans un mois, toute la Pologne va se soulever et chasser les tyrans, aussi ton église ne nous intéresse pas.

— Tais-toi, Mikolaw, tu parles trop, fit le chef précipitamment.

Mikolaw haussa les épaules.

— Il ne parlera plus quand nous lui aurons coupé la langue avant de le pendre.

— Bandits ! cria alors la vieille femme qu'on avait oubliée et elle se jeta brusquement sur le chef des partisans.

Celui-ci, d'un mouvement incontrôlé, se pencha et repoussa la pauvre femme qui, malgré sa petite taille et la faiblesse de son grand âge, répliqua par une paire de claques. Bing et bang !

Tous se figèrent et le chef, frottant sa joue, protesta piteusement :

— Voyons, maman ! Ce ne sont pas des affaires de femmes. Ne t'en occupe pas, veux-tu !

La petite vieille se dressa de toute sa taille exiguë, criant d'une voix perçante :

— Je suis peut-être ta mère, vaurien, et tu es peut-être un patriote, mais tant que j'aurai un souffle de vie, je te commanderai et tu m'obéiras. Ah ! je comprends que la Pologne soit mal partie. Il n'y a plus de respect pour les anciens !

L'ahurissement de tous allait faire place à l'hilarité malgré le tragique de l'heure. La brave femme était lancée. Elle continua avec autorité :

— Et moi, ta *matka*, je te dis ceci, Waclaw : ton père a bien de la chance de ne plus voir tout cela, décédé comme il est. L'occasion est

trop belle. Le Ciel aura pitié de nous. Rends-lui son argent à ce pauvre garçon si brave. Il me fut compatissant et m'offrit l'éventualité d'un gîte. Laisse-lui son cheval qui n'est du reste pas à lui et donne-lui, par-dessus le marché, une petite partie de l'or que vous avez enlevé aux Russes l'autre jour et que tu avais caché sous mon lit, te souviens-tu ? Tu ne l'as pas dépensé au moins ?

— Mais non, je ne l'ai pas dépensé, *matka* ! C'est une prise de guerre. Les Russes l'avaient volé aux Polonais de l'Ouest.

— Eh bien, tu en rends ainsi un peu aux Polonais de l'Est, reprit-elle sans perdre son souffle. Tu sais bien que les cent roubles du pauvre Piotr sont insuffisants pour rebâtir l'église détruite par les sauvages du tsar. Si on y ajoute quelque chose de ta part, les gens de son village prieront Dieu pour qu'il te soit reconnaissant. Vous qui ne pouvez fêter Noël, ferez ainsi geste de chrétien et vous associerez à leurs prières.

— Nous ne vous oublierons pas, renchérit avec émotion Piotr déjà tout réconforté. L'Enfant Jésus se rappellera que vous lui avez donné un abri ici-bas.

C'était bien la première fois que notre vantard rencontrait quelqu'un de plus bavard que lui, et, tout en remerciant la brave mère du chef Waclaw, il comprenait pourquoi les gens de son village avaient eu les oreilles cassées par ses objurgations. Profitant de ce que sa mère, enfin hors d'haleine, s'arrêtait de parler en se tapant sur la poitrine pour retrouver sa respiration, Waclaw se tourna vers son prisonnier :

— Il te manque combien ? demanda-t-il d'un ton suffisamment bourru pour cacher sa propre émotion.

— Dix mi... commença Piotr, récupérant déjà toute son assurance.

Waclaw, d'un geste bref de la main, lui laissa la bouche ouverte.

— Ne recommence pas, fit-il sévèrement. Le pays est à feu et à sang et ton Enfant Jésus doit se plier aux exigences de la guerre. Trois cents roubles de plus, c'est tout ce que nous pouvons sans mettre notre plan en danger.

Éperdu de reconnaissance, Piotr expliqua que, justement, l'oncle Zeroniski et lui étaient convenus de cette somme, faute de laquelle...

Enfin, fondant de nouveau en larmes, il raconta son projet de mariage pour Noël, le prêt du cheval et l'éventuelle bastonnade qui aurait sanctionné l'échec de sa mission.

À la suite de cette ultime confession, un conciliabule s'engagea entre les partisans. Le chef partit déterrer une cassette sous un arbre et revint porteur de la somme qu'il remit au futur neveu de l'oncle Zeroniski. Il est plus vrai de dire qu'il lui lança presque la bourse. Cette brusquerie cherchait à camoufler sa bonne action, peut-être à ses yeux faiblesse impardonnable en ce temps de guerre.

Piotr se jeta au cou du courageux partisan en l'appelant

« bienfaiteur », ce que l'autre refusa avec une rudesse feinte.

— Remercie seulement ma mère et file vite, papillon ! Que je ne te revoie plus ici, si ce n'est avec un fusil et accompagné des autres gars de chez toi avant le mois prochain. On a besoin de tous pour chasser l'opresseur. Mais je te préviens, qu'alors ton église soit achevée ! Sinon, à mon tour, je mettrai le feu aux quatre coins de ton village. Et pour que vous puissiez aller acheter vos matériaux, je te donne ce laissez-passer, ainsi tu n'auras pas d'ennuis avec nos amis.

Tandis que le garçon enlevait son traîneau d'un grand claquement de fouet, les partisans, plus émus, eux aussi, qu'ils ne voulaient le laisser paraître, ôtèrent leurs bonnets en criant :

— Bon Noël, papillon, et prends garde au filet ! Bon Noël, prie pour nous et pour la Pologne !

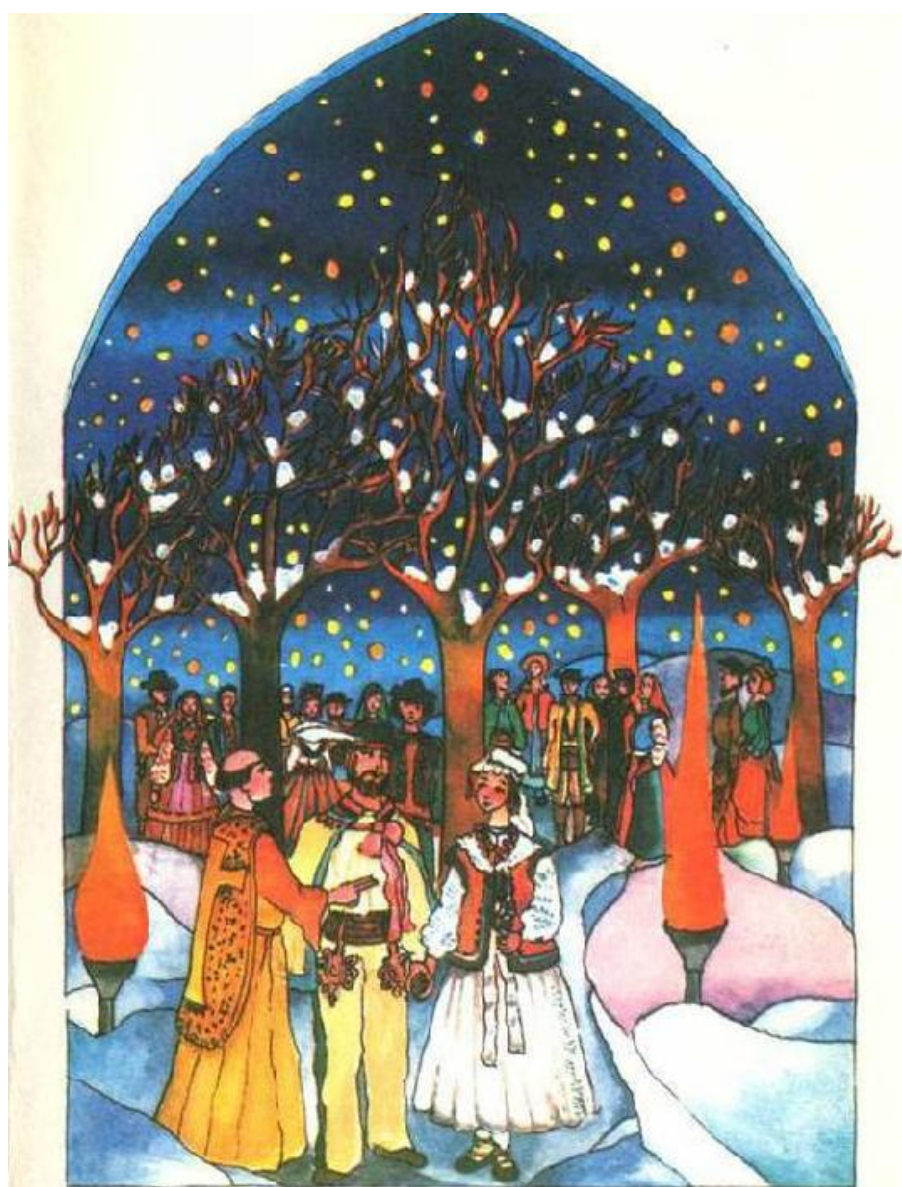
— Bon Noël et reviens vite nous aider, comme nous t'avons aidé... *Wesolych Swiat, Klamczuch !* Bon Noël, vantard !

Je vous laisse à penser avec quelle joie Piotr Motyl fut accueilli dans son village. On le croyait capturé par la police de la capitale, en route vers la Sibérie, ou mort au cours d'un engagement de partisans, car on savait que des groupes s'étaient constitués dans la forêt.

Noël se passa dans la ferveur, quoique, naturellement, l'église ne pût être reconstruite, mais cet espoir illuminait les âmes autant que des cierges pourraient bientôt le faire.

Pendant les trois jours des humbles festivités de la « Petite Étoile », tout le monde choya le héros et il ne savait où donner de la tête pour accepter des invitations bien modestes, mais aussi nombreuses que sincères.

L'oncle Zeronski ne voulut rien entendre pour retarder le mariage, célébré dès après la messe de minuit, en plein air sous la voûte du ciel resplendissant des mille diamants des étoiles. Les arbres, drapés de neige, semblaient tous en costume de dentelles.



Le mariage, libéré, dès après la messe de minuit, en plein air sous la voûte du ciel...

Katerina promet aux jeunes mariés le prochain œuf que ne manquerait pas de faire sa poule, dès que le temps s'adoucirait.

Quant à Kary, il eut de belles aventures à raconter à ses amis animaux, au cours de la nuit magique, lorsque les bêtes se mirent à parler.

Puis, le mois suivant, tandis que le village retentissait des coups de marteau autour du chantier de l'église, Piotr et les plus jeunes hommes du village partirent rejoindre les partisans conformément à sa promesse.

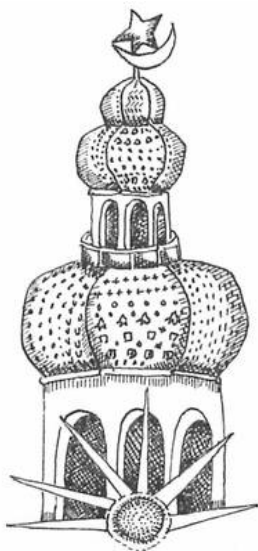
Il y eut, hélas, d'épouvantables massacres lors de la levée générale de mars 1864, mais tous les villageois de Swiski purent rentrer sains et saufs. L'Enfant Jésus les avait protégés.

Depuis, chaque année, dans la petite église reconstituée et elle aussi miraculeusement protégée des brutalités des cosaques, on célèbre ce souvenir par une action de grâce.

La Pologne eut encore bien des malheurs, mais le village résista toujours autour de son clocher de bois peint.

Les descendants de Piotr Motyl, élu *soltys*, maire considéré de Swiski, m'ont raconté son histoire. Ainsi ne pouvais-je résister au plaisir de vous la rapporter.

Wesolych Swiat ! Bon Noël !



Le Réveillon de Piboule



Il y avait à Montolivet, près de Marseille, un propriétaire du nom de Piboule. Ce nom allait bien au bonhomme, long et maigre comme un peuplier (*piboul* en provençal). Peut-être alors n'était-ce que son surnom ? Allez savoir, depuis le temps ?

C'était un propriétaire si minable qu'il ne trouvait pas tous les matins de quoi se mettre sous la dent. Quelquefois, on lui faisait la charité d'un quignon de pain, d'une poignée d'oignons ou même d'un sou ou deux... Je parle d'il y a longtemps.

Mais quelquefois aussi, il se passait bien des jours sans qu'on lui offre un sou ou un oignon ou seulement un quignon de pain. Le plus triste de l'affaire, c'est que personne ne voulait lui donner du travail parce qu'il n'avait guère de forces. Peut-être aussi à cause de ses gros yeux clairs comme l'eau et qui faisaient peur, tant ils étaient pleins d'innocence... Vous me comprenez.

Piboule était tout de même propriétaire et peu de monde pourrait en dire autant. Il possédait les quatre murs d'une masure avec un lopin de terre où rien ne poussait, si ce n'est peut-être simplement quelques touffes de ronce et un saule pleureur. À cette époque, les H.L.M. n'avaient pas été inventées et Montolivet n'était qu'une campagne piquée d'oliviers.

Une année, le vent emporta un pan de cheminée, une autre année, la pluie pourrit le plancher. Chaque fois aussi s'enlevait quelque chose au propriétaire lui-même : tantôt un peu de ses cheveux, tantôt une dent... Bientôt Piboule eut le devant de la tête presque chauve et plus de dents du tout. Mais il restait beaucoup de résignation dans ses yeux pâles et il ne demandait seulement au Bon Dieu que de le laisser dans sa propriété de Montolivet.

— Je n'y suis pas mal, disait-il en ses prières. Je manque parfois du

nécessaire, mais quand il y a moins de tuiles, j'ai davantage de soleil, l'été, plus d'air et plus d'eau si j'en ai besoin. J'ai aussi mon fusil. Je ne m'en sers pas parce que la poudre coûte cher, mais ça me rassure de l'avoir. Mes cheveux tombent, c'est entendu, mais j'ai encore ma casquette de loutre. J'ai perdu toutes mes dents, mais voyez comme tout s'arrange bien : je n'ai presque rien à manger.

Ce 20 décembre-là, le vent souffla tant dans sa bicoque que, pour se mettre à l'abri, il fut obligé de se réfugier... dehors et de vagabonder dans les champs incultes, parmi les combes pierreuses. Et, comme il allait de-ci de-là, il fit la rencontre de chasseurs qui venaient de Marseille. Jamais il n'en avait tant vu.

— Il y a donc bien du gibier, cette année ? demanda-t-il.

— Pire ! Un ours rôde par la campagne, brave homme.

— Un ours ? Quel ours ?

— Celui qui, la semaine dernière, s'est sauvé de la ménagerie. On dit qu'il est méchant et on a promis une prime de cent écus à qui le tuera.

— Bonne Mère, tant que ça !

— Ma foi oui et si ça te dit quelque chose de gagner la prime, tu peux chasser comme nous, ajouta le chasseur en riant.

C'est qu'il s'en sentait le courage, Piboule, tout mesquinet qu'il fût ! Il retourna à la maison et décrocha le fusil. L'arme était en bon état car Piboule la soignait bien, toujours à la frotter avec du sable, cela empêche la rouille. Il lui manquait seulement une bonne charge de poudre et de gros plombs.

Piboule prit les quinze sous qu'il avait mis en réserve pour s'acheter quelques pommes de terre à cuire sous la cendre pour le réveillon de Noël. Tant pis, il se passerait de pommes de terre.

Il dépensa tous ses sous en munitions. Puis il mangea un oignon pour se donner des forces et s'en alla chasser l'ours.

« Si je le vois : *pan ! pan !* Je le tue. »

Piboule ne rencontra pas l'animal. Il mit quatre jours à le chercher. Quand il retourna chez lui, le pauvre propriétaire se sentait tellement fatigué qu'il n'eut même pas le courage de manger le seul oignon qui lui restait. Il le garda en vue du prochain repas...

Le prochain repas, c'était pour tous le réveillon de Noël. Aussi, dès la nuit tombée, mangea-t-il son oignon ce soir-là avec d'autant plus de plaisir. Puis il se mit à genoux et pria. Il avait la voix bien faible et il pouvait à peine remuer les lèvres, mais sûrement le Bon Dieu l'entendait.

— J'ai fini mon dernier oignon, Seigneur ! Si j'avais pu tuer l'ours, j'aurais gagné cent écus et je me serais payé des pommes de terre et des oignons pour le reste de ma vie. Je n'ai pas tué l'ours parce que je ne l'ai pas vu. J'avais mis toute ma fortune dans mon fusil. Il faudrait maintenant un miracle ou alors je vais mourir de faim. J'aimerais

mieux un miracle. Mon Dieu, voulez-vous en faire un pour moi ? Si je vous demandais d'envoyer l'ours dans ma demeure, afin que je le tue, trouveriez-vous que j'exagère ?... Enfin, je vous laisse juge... Mais comme aujourd'hui c'est la veille de Noël, je vais mettre mes sabots dans la cheminée. Peut-être que vous y déposerez quelque chose à défaut d'un ours. Je vous en remercie mon Dieu !

Piboule plaça ses pauvres vieux sabots minables dans la cheminée tout en terminant sa prière :

— Ô bon Jésus, voilà une cheminée qui sera bien commode pour vous. Beaucoup de pierres sont tombées et cela forme une vaste entrée de chaque côté, comme au Paradis. Amen.

Et avant de se coucher, il alla décrocher son fusil et l'appuya contre son chevet. Enfin, il s'endormit...

Il y avait à Montolivet une très grande horloge qui carillonnait toutes les heures. Neuf heures sonnèrent, puis dix, puis onze. Minuit s'égrenait lorsque le petit Jésus descendit dans la cheminée.

Il vit les sabots de Piboule. Qu'ils fussent tellement vieux, cela lui était égal, mais il les trouva trop grands. Dans des sabots de cette taille, on ne peut pas mettre des jouets ! Jésus n'avait emporté que des trompettes, des petits tambours et des poupées.

Alors il se pencha et toucha les sabots de ses doigts divins et les sabots se remplirent de miel. Puis Jésus remonta par la cheminée ouverte à tous les vents.

Or, l'ours rôdait par là.

— Oh ! mais cela sent le miel, se dit-il.

Alléché, il entra par la porte.

Elle ne fermait plus depuis longtemps, mais il dut encore écarter quelques pierres car elles empêchaient son énorme masse de passer.

Les sabots débordaient de miel. Une source de miel, quelle aubaine pour un ours affamé ! Sans prendre garde à Piboule qui dormait, l'animal s'approcha de la cheminée.

Miam, miam, miam. Il faisait tellement de bruit, ce gourmand mal élevé, que Piboule se réveilla.

« L'ours ! »

Avant même de songer à remercier le Bon Dieu, notre propriétaire prit son fusil et visa : pan ! La bête se dressa, paraissant aussi énorme qu'une montagne. Mais Piboule n'eut même pas le temps de ressentir la moindre peur que déjà l'ours s'effondrait et ne remuait plus. Alors Piboule se mit à genoux et remercia le Ciel.

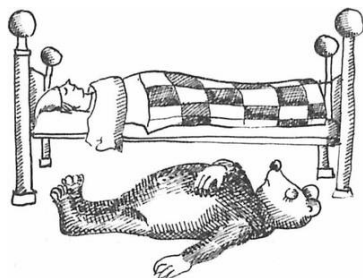
Puis, – était-ce l'émotion qui lui creusait encore plus l'estomac ? – Piboule se rendit compte qu'il avait vraiment, mais vraiment très faim. Tout en trempant ses doigts dans le miel et en les léchant avec délices, il compta mentalement l'argent que cette chasse miraculeuse lui rapporterait.

— Un écu, deux écus, miam, miam, trois, miam, quatre, miam... neuf, dix écus ! miam, miam, miam !...

Ah ! quel dommage de n'avoir pas cent doigts !

On ne pourrait guère reprocher à Piboule de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ! Pour la première fois de sa vie, il se rendormit satisfait et le ventre plein. Un vrai ventre de propriétaire ! Quel bon réveillon !

« Demandez et vous serez exaucé. » Le tout est de savoir bien demander.



La Conversion de Tom Caribou



RIC, Crac. Les enfants ! Parli, parlo, parlons ! Pour en savoir le court et le long, écoutez tous le Jos Violon. Sac-à-tabi, Sac-à-tabac. À la porte, les « ceusses » qui écoutent pas.

C'est ainsi qu'invariablement commençait le discours de Jos Violon, le meilleur conteur du Canada français, ainsi qu'il se désignait lui-même. Mais tous les gens de la paroisse de Saint-Jean-des-Chaillons pouvaient témoigner qu'il faisait là preuve d'une extrême modestie.

Jos Violon avait passé sa jeunesse dans les coupes de bois de l'Ottawa, de la Gatineau et de Saint-Maurice et il avait gardé en mémoire les histoires les plus extraordinaires : pêches ou chasses miraculeuses, apparitions, catastrophes, prouesses et énormes blagues. Il y en avait pour tous les goûts.

Le charme de ces évocations tenait surtout à la manière inimitable dont il diluait l'anecdote dans des commentaires personnels, servis avec un accent effroyable et dans un vocabulaire des plus savoureux.

En vérité, aux oreilles d'un Parisien, par exemple, ce long monologue ponctué d'exclamations et de fous rires reste assez incompréhensible. C'est normal : pour Jos et ses amis, les Français ne savent plus parler français.

Ce soir-là, Jos Violon était particulièrement en verve et je me sens vraiment navrée de « traduire » quelque peu pour vous son histoire, donc de mettre un frein à la puissance de son « verbe ».

Nous nous trouvions réunis chez Timoléon Boisvert, le forgeron du village, réunis entre amis et amis d'amis (dont moi), attendant l'heure de partir à la messe de « mênuit », car j'oubliais de vous le dire : c'était la veille de Noël.

Je vois encore, comme d'hier, le vieil homme des bois présidant la veillée, assis à la place d'honneur, presque contre le poêle. Mais rien

ne pouvait brûler le cuir tanné de sa peau. Au reste, il portait une quantité considérable de tricot, de flanelles, de chemises, de vestes et de gilets, été comme hiver, « rapport à ma faiblesse », expliquait-il.

Les coudes sur les genoux, le bonnet sur l'œil malin, Jos attendait son tour de parler, en frémissant juste ce qu'il faut de l'impatience du coureur de fond. Il attendait que, selon la coutume, quelqu'un le prie de prendre la parole.

— Dites-nous un conte de Noël, Jos, dit enfin Rose-Ange, la bru de Pierrot Bonaventure. C'est le moment, s'pas ?

Alors, Jos, qui ne demandait que ça, prononça les paroles sacramentelles que je vous ai citées plus haut. Puis, tout aussi rituellement, il tendit la main ouverte pour qu'on y dépose un grand verre de bière, cette bière canadienne, forte et amère. Il but avec onction dans le recueillement général, ralluma sa bouffarde qui n'en avait pas besoin, mais qui en profita pour répandre un flot d'odeurs de caoutchouc brûlé, car elle était réparée avec du sparadrap.

— Ouais, c'est pour vous dire, mes enfants, qu'cette année-là remonte au bon vieux temps. J'avions été faire une coupe en haut de Bytown, juste à la fourche de la rivière qu'on appelle par là la Galeuse, vu qu'elle est pas fréquentable si on veut garder sa peau. Mais ça n'a rien à faire avec l'histoire que je vais vous raconter, mes enfants.

En ces temps passés, les coupes se faisaient dans des coins où le bon Dieu y voudrait pas mettre le pied. Maintenant avec la télé et l'avion, pus rien a de secret pour personne et les coupeurs se déplacent en famille dans des caravanes très *smart* où leur bourgeoisie, elle peut continuer à astiquer. À mon époque, on vivait comme des sauvages et c'était pas plus mal. Enfin, à mon avis...

Ils étaient quinze sur le chantier, du *boss* (le chef) au *choreboy* (le cuisinier), quinze hommes travailleurs, bons camarades, pas bagarreurs pour un sou, sobres et tout. Excepté un ! Dame, il faut le préciser puisque l'histoire que je vais vous conter est la sienne.

Cet homme-là, mes enfants, j'ai honte de le préciser, quand il se trouvait face à face avec une bouteille, on ne savait pas lequel des deux était le flacon. Pourtant, il venait de quelque part d'au-delà les Trois-Rivières. Et on ne compte que des gens raisonnables dans ce pays. Enfin !... Son nom chrétien sur les papiers, c'était Thomas Baribeau, mais le contremaître, le *foreman*, comme on dit, un Irlandais, n'arrivait jamais à prononcer ce patronyme. Finalement, Baribeau devint pour la postérité Tom Caribou et cela lui allait bien.

Le « caribou » est une infâme boisson, mélange de vin et de whisky, avec laquelle les Canadiens célèbrent la fête de Noël. Comme si le petit Jésus n'avait pas déjà assez souffert tout au long de sa courte et sainte vie !

Tom Caribou, ce mécréant ivrogne, affirmait que dans sa propre

religion, tous les jours étaient Noël. Son gosier, pareil à du fer-blanc, ne pouvait plus guère se désaltérer qu'avec cette infecte mixture. À force d'engloutir une pareille horreur, le parler et le caractère de l'homme en devinrent tout comme.

— Ah ! qu'il était païen, soupira Jos Violon. Rien qu'en y pensant, j'en ai des douleurs dans mon pauvre dos qu'est si faible. Pour la vitupération, il vous faisait horreur. Non content d'en découdre contre la Sainte Vierge et toute la Saintarnité, il parlait au diable, disait jamais de prière. Son âme valait pas le verre vide de ses bouteilles ou les quat'fers d'un chien. Sauf vot' respèque, et c'est mon opinion.

En un mot, Tom Caribou se montrait si affreux que ses compagnons, pourtant gens rudes et sans complexes, se scandalisaient. Certains affirmaient même que la nuit, il disparaissait pour aller courir la forêt en véritable loup-garou...

Un soir, Truphème Piedvache qui souffrait d'insomnie le rencontra, justement, descendant d'un gros arbre. Caribou le prit alors par le col et le secoua d'importance avec des menaces plein sa vilaine bouche :

— Phème, sp'èce de maudit espion, si t'as le malheur de ne pas tenir ta langue, je t'assomme. T'as entendu ?

Truphème, naturellement, fit part de sa découverte à tout le chantier, mais sous le secret, naturellement aussi !

— Mais qu'est-ce qu'il fabrique dans les arbres, la nuit, c't'individu-là ? se demandait chacun, pas rassuré du tout. Ce serait-y la « chasse-galerie » ?

Au Canada français, on a très peur de la « chasse-galerie ». Jos Violon ne se montrait pas avare de détails pour vous expliquer en quoi consiste cette chevauchée de mauvais génies à travers le ciel.

— C'est comme qui dirait un canot(14) qui filerait, j'vous mens pas, à cinq cents pieds au-dessus de la terre, monté par une dizaine de pèlerins en chemise rouge. Pas des Peaux-Rouges, non ! Ceux-là sont de braves diables, mais des Blancs comme vous et moi, sauf qu'ils ont la peau noire de tous leurs péchés.

— Faut voir comme ils nagent – payagent, quoi ! – avec le diable débouté à l'arrière qui tient le gouvernail. Même qu'on les entend chanter avec des voix de païens : « V'la l'bon vent, v'la l'joli vent. » Mais il y a aussi un tas d'malfaisants qu'ont pas besoin de ce bataclan pour courir la nuit et faire la chasse-galerie derrière les chrétiens. Les hurlots dans le genre du Tom Caribou, ça vous grimpe tout bêtement dans un arbre, à califourchon sur une branche et hop, ils s'élancent avec pour foncer dans le ciel. Font même jusqu'à des cinq cents lieues pour aller manigancer dans des racouins ousque les honnêtes gens voudraient pas mettre le nez, même pour un siège au Parlement.

Bref, si Tom Caribou ne courait pas la chasse-galerie, il rentrait au matin, empestant la boisson, réveillant les autres avant l'heure, jurant

si fort que c'était un péché de l'entendre. Il n'y avait pourtant pas une goutte d'alcool dans ce chantier, le boss(15) y veillait. Alors, où prenait-il son poison ?

— Où le prenait-il, je ne vous le demande pas, mes enfants, car moi, Jos Violon, je vais vous le dire. Je suis là pour ça et je jure de dire la vérité puisqu'on ira tout à l'heure à la messe... C'est Noël de toute façon et je sais pas mentir.

Or, à propos de messe justement, cette nuit-là, une équipe qui faisait chantier pour le même « bourgeois » un peu plus haut sur la rivière Galeuse, fit savoir que venait d'arriver un missionnaire rentrant de chez les sauvages du Nipissingue. On projetait une messe de « Ménuit » sortant de l'ordinaire et on faisait appel aux amis.

Il ne passe pas souvent d'Enfant Jésus par les sentiers. Aussi, tous promirent d'assister à la cérémonie.

— On ne vit pas la moitié de l'année à couper du bois et l'autre moitié à charrier des troncs d'arbres sur les rivières, sans être un p'tit brin loin de la religion, pas ? Mais même si on fait pas tous les soirs sa petite partie de jacquet avec le bedeau – vu qu'y en a pas dans les forêts – on aime à se rappeler, s'pas, qu'un canayen a aut' chose qu'une âme de chien, sauf vot' respèque, mesdames messieurs.

Le 24 décembre de cette année-là, il y avait un clair de lune magnifique. La neige, ni fraîche ni dure, était idéale pour les raquettes. En partant après le souper, on pouvait arriver « correct » à la messe et revenir « flèche » à déjeuner si rien n'était prévu comme hébergement chez les amis.

— Tu viens ? dirent les autres à Tom Caribou, histoire de se montrer courtois.

La brute frappa un grand coup sur la table à se « splitter » les jointures et avec un gros rire ponctué de blasphèmes :

— Vous irez tout seuls, mes agneaux, cria-t-il. Et si vous insistez, je vous mets à genoux devant moi jusqu'au matin.

Ces manières commençaient à échauffer sérieusement Faustin Portenseigne.

— Prends garde, Caribou, qu'le bon Dieu, y te mette pas à genoux jusqu'au jugement dernier et encore plus après... En tout cas, on n'a pas besoin d'un marabout(16) de ton genre pour se sanctifier, ce souère.

— Ni de ta belle voix pour entonner la « Nouvelle Agréable ».

Cela allait mal tourner. Le contremaître s'interposa :

— D'un côté, comme ça, tu garderas la cabane, fit le *foreman* conciliant. Il y a des animaux qui ont faim dans les environs. Et, puisque tu ne veux pas vouèr le bon Dieu, j'espère que le diable ne le remplacera pas.

Chacun ajusta ses raquettes et les voilà partis dans ce paysage

hivernal qui ressemble plus qu'aucun autre à une immense carte de Noël. Il ne manquait plus, dans le ciel saupoudré d'étoiles, que les astres ne se rangent pour écrire « meilleurs vœux » en lettres de feu.

Par ce temps calme, les hommes filaient comme le vent à travers une campagne féerique et s'exclamaient chaque fois qu'en passant trop près des sapins croulant de blancheur ils recevaient une avalanche sur la tête.

Bien sûr, dans ce désert, il manquait la cloche de la paroisse, clamant à tous les échos « viens donc, viens donc », mais on sentait que c'était Noël. L'air piquant vous avait un parfum de joie sans pareil.

La cérémonie, improvisée dans un hangar, manqua peut-être de décorum. Mais comme on le fait dans les églises au Canada, on avait dressé un arbre de Noël, garni ici de boîtes de conserve vides sur lesquelles jouait joliment la lumière. Pas de crèches non plus, et, comme le précisa Jos Violon : « pas plus d'enfant Jésus qu'sur l'creux d'ma main ». Mais les chantres occasionnels, à défaut de passer pour des rossignols, donnaient de la voix avec beaucoup de conviction. Quant aux servants improvisés, s'ils se trompaient chaque fois, c'était par la faute d'une trop grande bonne volonté.

— Pour respecter la vérité, expliquait Jos Violon, le saint homme Job n'a jamais dû dire une messe aussi pauvre, mais beau dommage(17), les spectacles en musique de Monseigneur l'Évêque valaient not' réunion, parole d'honneur de Jos Violon. Ça nous rappelait le vieux temps, la vieille maison, la vieille mère, la vieille paroisse, exc'tera. Pour tout avouer, j'en finissais pas de mâcher mon tabac tout en chantant pour m'empêcher de pleurer.

Lorsqu'on revint au chantier, il faisait grand jour. Tout semblait calme, paisible, à première vue. Si paisible qu'il manquait même l'habituelle volute de fumée sortant de la cheminée, au-dessus de la cabane. Cela surprit tout le monde. Mais on fut encore plus étonné de trouver la porte grande ouverte, le poêle raide mort et pas plus de Tom Caribou qu'il n'y en aura jamais au Paradis.

— Le diable l'a emporté en cadeau de Noël, murmura Faustin Portenseigne. J'm'en doutais.

— La peste soit de ce vaurien, mais il faut quand même le sarcher, déclara le *foreman*. Même si on en est débarrassé on doit s'montrer humain, nous aut'. On peut pas l'abandonner.

Le « sarcher » mais où ? Il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours et à travers le chantier, les traces de pas ou de raquettes s'entrecroisaient tellement qu'il semblait impossible de reconnaître la piste éventuelle de Tom Caribou.

Par chance, le boss avait un chien, excellent chasseur et « ben smart », qu'on appelait Coquin, par « amiqué ».

On lui fit sentir un gant, oublié par le mécréant.

— Sarche, Coquin ! Sarche.

Coquin partit d'un trait, la queue en l'air, le nez dans la neige. De temps à autre, il s'arrêtait de fureter. Derrière lui tous les coupeurs, un fusil sur le bras, chargé à balle. C'était plus prudent.

— Dans ces chantiers à tous les vents, faut des précautions, commentait Jos Violon. Un fusil dans une cabane, c'est comme une bonne ménagère dans le mariage. Rappelez-vous ça, mes enfants.

À quelques centaines de mètres dans le taillis, Coquin se figea brusquement. Assis tout « dret », il se mit à trembler comme une feuille et gémit. Chasseur comme il était, le chien avait trop honte pour faire demi-tour, mais il en montrait bien son envie. Chacun des hommes épaula son « ustensile ».

En face du groupe, une petite combe creusait le terrain et la neige s'y amoncelait, plus épaisse que partout ailleurs. Dans le fond, un taillis se serrait derrière un merisier énorme, poussé sur le talus.

Et sur le merisier, un spectacle qui aurait pu sembler drôle, si l'un des acteurs n'avait pas été si effrayant...

— Imaginez-vous Tom Caribou embrassant la fourche de l'arbre. Blanc comme un drap, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles sans pouvoir crier, les yeux hors de tête et fisqués sur la physionomie, juste au-dessous de lui, d'une énorme mère ourse. Laquelle, tenant le merisier à bras-le-corps, se dressait sur les pattes de derrière.

— C'est pas le temps de manquer ton coup, même si tu te sens faible, que je me dis, toi le fils de Félicien Violon. Tire comme il faut ou fais ton acte de contorsion.

Il voulait dire par là un acte de contrition, si vous ne comprenez pas bien le français canadien.

— Et pan ! je vrille mes deux balles, raide entre les épaules de la bête. Les autres, derrière moi, ne bougeaient pas, mais un pied déjà en l'air pour plus vite fuir si je ratais le coup.

En même temps que l'ourse lâchait « l'arbre » et « timbait » sur le dos, la nuque brisée, un autre paquet dégringola de la branche. Alors seulement, le reste de la troupe se précipita.

— C'était mon Caribou, sans connaissance, qui chutait comme un manteau au travers de l'animal, les quat' fers en l'air, avec un maître coup de griffe dans le fond... hum ! du pantalon, sauf vot' respèque, Mesdames. Quant à la tête du mécréant, ah ! mes enfants, devinez ? Non, elle n'avait pas été mangée. Elle était devenue **BLANCHE** ! Toute blanche. Aussi vrai que je vous parle et que le bon Dieu m'entend. La tignasse avait blanchi de peur et le malfrat avait vieilli au point qu'j'avions d'la misère à le reconnaître. C'est vrai !

On confectionna en hâte une civière sur laquelle on coucha le blessé, en prenant bien garde au « jambon » du malheureux que l'ourse avait

passablement entamé. Et on ramena sur le chantier le malheureux au quart mangé, à moitié mort et trois quarts gelé. Il était raide comme un saucisson et tout aussi peu bavard quand on l'étendit sur la table aux fins de le panser.

Ceux qui le contemplaient tristement disaient :

— Que n'a-t-il passé !

Mais ceux qui traînaient l'ourse se posaient aussi une question, car la bête empestait l'alcool, pire qu'un tonneau défoncé.

— Comment cela est-il possible ?

Il fallut attendre que le blessé retrouve l'usage de la parole pour connaître la vérité.

— Et mes enfants, je vous demande de le croire, puisque c'est Jos Violon qui va vous expliquer : les ours ne passent pas leurs hivers à travailler aux chantiers comme nous autres les bûcheux de bois carrés. Ben loin d'travailler, c'te nation-là pousse à la paresse à tel point qu'ils mangent seulement pas...

— Dès les premières gelées de l'automne, ils aménagent un terrier ou bien choisissent un trou entre des racines d'arbres. Et ils attendent. Ils attendent la première neige qui les enterre vivants par-dessus leur épaisse fourrure. Vlà comme y passent leur hivernement, à s'lécher les pattes de temps à autre en guise de repas.

Ainsi, cette dame ourse avait élu le merisier pour y fainéanter, comme Tom Caribou l'avait choisi... je vous dirai pourquoi. Rappelez-vous seulement que le terrain allait en pente.

Tom Caribou gagnait l'arbre à partir du versant d'en haut, plus facile. La bête, elle, creusa son trou de l'autre côté, vers le bas : les racines sortaient de terre et formaient déjà l'abri d'un petit muret.

Ainsi les deux... créatures, j'allais dire les deux animaux, se trouvèrent voisins, sans jamais se rencontrer. L'un pour pêcher par paresse, l'autre par gourmandise.

— J'ai entendu raconter qu'à Québec, c'est pareil, commentait Jos Violon. Dans les maisons distinguées à étages, on ne parle pas aux voisins de palier quand les fenêtres ne regardent pas les mêmes rues. Mais revenons à not' blessé...

Qu'allait faire Tom sur l'arbre ? Eh bien, la fourche de la première branche formait un très grand creux. Et dans ce creux, notre mécréant avait entreposé un tonneau de « caribou » qu'il transportait avec lui lorsqu'il s'engagea au chantier. Le boss proscrivait formellement tout alcool et, à plus forte raison, cet infâme breuvage ! Aussi, avant de se faire connaître, Tom laissa ses provisions dans son canot, à l'abri d'une crique. Lorsqu'il découvrit le merisier, il y installa cette cave aérienne où il allait nuitamment se ravitailler.

De cet arbre-là, Truphème Piedvache l'avait vu descendre, le matin du jour où on parla de chasse-galerie.

— Et c'est pour cela, conclut Jos Violon, qu'on aurait pu le transformer en torche, rien qu'en lui passant un tison sous le nez.

Tandis que ses compagnons se rendaient à la messe de « Ménuit », Tom, voulant quand même marquer la fête à sa façon, choisit de s'installer dans la fourche, à portée de main de son ravitaillement.

Dans l'obscurité de la nuit, peut-être parce qu'il ne se sentait déjà pas trop bien, il fit chavirer le tonnelet. Le breuvage tomba comme une cascade sur le nez de l'ourse endormie...

Et, selon Jos Violon :

— La vieille s'était d'abord copieusement léché les babines en reniflant c't'odeur étrange. « Vraiment, se dit-elle, la pluie a un drôle de bon goût c't'année et le printemps vient bien vite. Je me sens déjà toute retournée. »

Comme elle ouvrait grand les yeux pour mieux se réveiller, l'alcool, dégoulinant de sa tête, y tomba juste dedans ! L'ourse ne fit qu'un bond en hurlant.

De son premier mouvement, Tom voulut d'abord stupidement descendre pour se sauver : non seulement il était idiot, mais complètement ivre. Il paraît difficile de dire qu'il se trouva alors nez à nez avec l'ourse qui avait fait le tour de l'arbre car il descendait à reculons. Bref, le bas de son dos rencontra rudement le crâne de l'ourse, flairant à l'aveuglette. L'animal, y allant de la patte et du croc, se vengea aussitôt.

— Seulement, reprit Jos Violon, la bête était trop engourdie pour en faire plus. Pendant que not' possédé se racotillait dans l'arbre, l'envers du frontispice tout ensanglanté, l'animal, aussi ivre que sa victime, ne pouvait faire mieux que de rester à embrasser le tronc en attendant que tombe ce fruit d'un nouveau genre. V'là ce qui s'était passé.

— Quant à Tom Caribou, il lui fallut trois grandes semaines pour pouvoir se remuer. Il ne décolerait pas. D'autant que Truphème Piedvache, celui d'ent'nous qu'avait l'plus d' délicatesse, le soignait à grands coups de cataplasmes.

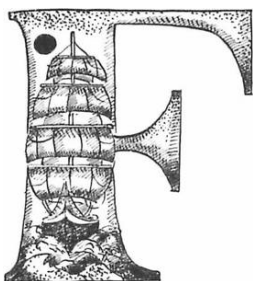
Bien qu'on lui eût montré la dépouille de l'ourse, jamais Thomas ne voulut croire à autre chose qu'à l'intervention du diable en cette nuit de Noël.

— Fallait le voir, tout piteux, tout benoît, la perruque comme un beignet roulé dans le sucre blanc. Il demandait pardon du soir au matin, même au chien Coquin, de son existence passée et de ses paroles méchantes. Quand il se lamentait pas, on l'aurait cru en oraison. Jusqu'au printemps, pouvant pas s'assire, ni rester debout, il ne demeura qu'à genoux ! C'était sa punition pour ne pas avoir voulu s'y mettre pendant une heure de bon cœur, le soir de Noël, à la messe de « ménuit ».

Et cric et crac
Sac-à-tabi sac-à-tabac
Mon histoire est finie
Sac-à-tabac. Sac-à-tabi...



L'Ange de la Mer



RANCIS est un aimable officier de marine en retraite que ses amis surnomment affectueusement *l'amiral*. Il prit la mer dès l'âge de douze ans. Son père, pauvre pêcheur breton, l'élevait à la dure jusqu'à ce que le garçon, lassé des taloches, s' enrôle comme mousse.

« *Qui aime bien châtie bien*, soupire aujourd'hui notre marin. Alors, je peux dire que papa Corentin m'adorait ! »

En ce temps-là, tout au début du siècle, existait encore la marine à voile. De grands bâtiments armés au commerce, comme on dit, se lançaient dans de véritables expéditions, cherchant les vents favorables qui les pousseraient jusqu'à l'autre bout du monde.

Parmi ces long-courriers, les cap-horniers partaient d'Europe vers la côte ouest des Amériques. Ils traversaient l'océan Atlantique pour passer sous le nez de la Terre de Feu, le cap Horn justement, atteindre Valparaiso du Chili et même San Francisco.

Tant que le canal de Panama n'exista pas, le commerce se fit longtemps de cette manière. Pareillement, d'une côte des États-Unis à l'autre : cela revenait moins cher que de traverser le continent.

Sitôt après la fin de la guerre de 1914-1918, disparut derrière l'horizon la haute pyramide blanche du dernier Cap-Hornier à voiles. Avec lui, toute une époque de la marine disparaissait.

Le voyage aller et retour depuis la Bretagne durait presque une année. Mais surtout, il comportait le franchissement d'une des régions les plus inhospitalières du globe, le cap Horn qui donnait son nom aux bateaux, « pays où les pierres volent » comme s'en épouvantera Saint-Exupéry, après une tentative de raid en avion.

Par l'effet de la rotation de la Terre, ici accélérée puisque le diamètre de la planète diminue de manière considérable, se forment de fantastiques courants d'air : le vent chaud des tropiques et le

souffle glacé austral tourbillonnent sans cesse comme brassés par un gigantesque ventilateur. Les courants marins de même origine ne sont pas en reste dans cette atmosphère perpétuellement déchaînée.

Sous la ruée des vents et la force des vagues, la pointe du continent américain, déchiquetée, pelée, offre un chaos de rochers, d'îlots où les rafales projettent des vagues immenses. De plus, règne en permanence une ambiance si électrisée que les orages ajoutent à la férocité des éléments.

Bien sûr, le décor est grandiose, mais le marin qui passait à travers cet enfer ne voyait souvent que des parois liquides, plus hautes que les voilures, et des gouffres glauques où le sort le guettait à chaque encablure, depuis parfois cinq mille mètres de fond. Dans ces parages, il n'y avait ni phare ni balise. Le ciel, bouché la plupart du temps, permettait mal de faire le point et la radio restait à inventer...

Les hommes qui avaient choisi cette aventure se montraient à toute épreuve, comme leurs navires. Ils n'imaginaient pas l'existence autrement.

Notre ami Francis préféra donc, en bon Breton, cette vie exaltante à la savate paternelle. Sitôt faite sa première communion, la loi de l'époque l'autorisait à embarquer. Il s'inscrivit comme mousse, un beau matin, sur la *Duchesse Anne*, à destination de Valparaiso d'où le navire rapporterait du salpêtre en échange de blé.

Son premier voyage se passa surtout en tâches domestiques, mais dès qu'il avait le temps, il s'initiait aux manœuvres, car il désirait apprendre très vite son futur métier.

Malgré sa petite taille, il déployait une force et une agilité remarquables pour accomplir ces manœuvres – deux cent quatre-vingt-douze – dont la plupart très périlleuses et en principe réservées à des marins brevetés. Il n'avait pas son pareil pour grimper à cinquante mètres du pont, amener, détacher ou assurer le clinfoc, le cacatois, les voiles d'étai hautes et bien d'autres, le tout formant cinq mille mètres carrés de toile. Sans parler des palans, des drisses, des balancines en filins d'acier, poulies et armatures glissantes de glace qui fouettaient sadiquement les intrépides ou se dérobaient sous les pieds nus paralysés par le froid.

La rude éducation donnée par son père lui permit de s'habituer à la discipline rigoureuse de la vie du bord et bientôt le bâtiment devint son véritable foyer. Il le considérait un peu comme son bien, au même titre que le sac de toile, le coffret de bois blanc où il serrait ses lettres, ses dérisoires économies et son chapelet, sa paillasse à trois francs, les « trois-vingt sous », comme on disait.

Il était mal payé – soixante francs par mois ! – mal nourri. Il recevait plus de coups de pied au bas du dos que de bonnes paroles, mais il était heureux.

Bien avant l'âge de vingt ans, dorénavant officiellement inscrit parmi les « gens de mer », d'apprenti il devint « matelot léger » et fut admis à l'honneur de tenir la barre du gouvernail, lorsque c'était son tour, sa bordée.

L'année suivante verrait sans doute sa promotion comme « gabier premier brin », c'est-à-dire matelot spécialisé, mais il n'aimait rien autant que de sentir, en tenant le gouvernail, le navire vibrer et se cabrer sous les grosses « brises »(18).

Il se prenait pour un homme, mais parfois le souvenir de sa maison lui taraudait le cœur. Une bonne maison et un tendre foyer où les taloches n'exprimaient, il le comprenait maintenant, que gros soucis et profonde affection. Ainsi, par cette nuit de Noël dont il se souviendrait toute sa vie, et qu'il m'a racontée pour vous, il se sentait bien triste...

Ce 24 décembre-là, – il n'avait pas encore dix-sept ans – la bordée de Francis était au repos quelque part au sud du cap Horn. Le voilier, toujours la fidèle *Duchesse Anne*, poursuivi par une tempête hurlante, se précipitait à toute vitesse vers l'ouest, dans un vacarme si effrayant que le gamin ne pouvait dormir.

Les lames s'abattaient sur la coque en gifles géantes. La *Duchesse Anne*, secouée dans tous les sens, craquait et gémissait de tous ses éléments. Parfois soulevée à plus de trente mètres de haut sur la crête des vagues atteignant près de trois cents mètres d'amplitude, elle retombait, la quille à nu dans des creux vertigineux.

Le vent arrière bramait dans les gréements. On aurait dit un troupeau en furie. Blotti sous ses couvertures afin de ne pas entendre et d'avoir plus chaud, Francis se résignait à perdre son temps de sommeil. Quatre heures seulement !

Pour ne pas céder à la peur qui parfois lui tordait l'estomac, tout autant que le mal de mer en ce lieu clos et assez malodorant qu'est le carré de l'équipage, il s'efforçait de penser à autre chose qu'à la tempête.

« Je ne dors pas, se disait-il, mais par cette nuit de Noël n'est-ce pas normal de veiller ? À minuit, lorsque je monterai à mon quart, chez moi tous s'appreteront à gagner l'église, les lanternes à la main. »

Clac clac, faisait au-dessus de lui une poulie frappant une main courante. Clac clac faisaient là-bas les sabots des enfants sur la route. Là-bas, à des milliers et des milliers de milles(19)...

« Sa mère a mis sa plus belle coiffe à coques de dentelle et son père – un bien brave homme, même s'il ne savait pas le montrer – son père serre dans sa grosse main rouge, rongée par les engelures, la douce menotte de Vonnick. Hé, c'est que la friponne va bien sur ses quatre ans ! Francis n'a, pour ainsi dire, pas vu grandir sa petite sœur. »

Tandis que la *Duchesse Anne* gémissait sous les mauvais traitements de la tempête, le garçon maintenant fredonnait, à voix très basse pour

ne pas réveiller ses compagnons, ces couplets que les enfants de son canton chantaient à belle voix en se dépêchant vers la messe :

*Trois petits anges
Se rendant au ciel...*

Ah ! s'il était chez lui, muni d'un grand bâton et d'un bissac sur l'épaule, il se joindrait aux autres jeunes gens pour frapper aux portes des métairies !

— Qui est là ? demande-t-on.

— Le hoguilhanen, répondent les gars d'une même voix avant d'entonner l'imploration traditionnelle.

Pour les remercier, on leur donne un morceau de lard qu'ils enfilent dans le bâton pointu. On fait griller la collecte rassemblée pour un repas joyeux dans les landes. Agapes mémorables que ce *bourilho* !

Justement, le bateau transportait tout un chargement de porcs vivants et plus d'un parmi les matelots regrettait que tant de lard et de jambon à portée de main ne puisse ces jours-ci remplacer l'ordinaire de morue trop salée, les biscuits si durs et ces sempiternels haricots mal cuits. Il y avait eu à ce sujet de grands conciliabules.

Ce n'était pas une telle éventualité que déplorait, pour l'heure, le malheureux troupeau d'« habillés de soie », mais le roulis et le tangage secouant la cale où ils étaient enfermés. Le concert de leurs cris affreux ajoutait au vacarme de la tempête.

Francis aurait pu chanter à belle voix le couplet de quête, personne ne l'aurait entendu autour de lui.

*À Noël pour une pomme
Pour une poire
Pour un petit coup de cidre à boire...*

Ce « récitation » fut interrompu par un violent coup de roulis qui le précipita hors de sa couchette. En récupérant sa couverture et en frottant son épaule douloureuse, Francis retrouva la réalité et se sentit alors infiniment minuscule dans l'immensité en délire. Comme elle était loin sa lande... Comme ils étaient loin les Noël's d'autrefois !...

Était-ce la chute, le découragement ? Miséricordieux, le sommeil vint alors diluer ses angoisses.

Bientôt, malgré le fracas de la tempête, Francis dormait profondément, comme on sait le faire à dix-sept ans.

Hélas, bien avant le temps imparti, alors qu'il s'en fallait de beaucoup que le sifflet n'appelle sa bordée, une voix parvint à son oreille. On le secouait.

— Tout le monde en haut, hurlait le second officier sur le pont. Tout le monde pour carguer la misaine !

Bon marin, l'adolescent reprit vite ses esprits. Il s'habilla

chaudement de tout ce qu'il trouva, enfila ses bottes, assujettit par-dessus son pantalon deux bouts de ligne goudronnée attachés bien solidement et boucla son ciré qu'il ceintura également de fil à pêche. Tout en assurant un suroît sur son bonnet de feutre, il gagna la dunette au prix de réelles acrobaties. L'échelle de bois, recouverte de givre, dansait la gigue et l'inclinaison du navire devenait telle que, par moments, ses pieds, au lieu de la surface du pont, rencontraient au choix la coursive ou la cloison de l'habitacle, alternativement à l'horizontale.

La tempête passait en violence tout ce que Francis avait pu rencontrer dans sa jeune et pourtant longue expérience.

Dans une nuit noire, mais pourtant hachée sans cesse d'éclairs bleuâtres ou zébrée de rafales de neige, le tonnerre, le vent, la pluie et les paquets de mer orchestraient une cohue indescriptible.

Des vergues, ces barres de bois horizontales sur lesquelles se fixe la base des voiles, arrachées par la violence des trombes, étaient tombées à la mer. Elles cognaient la coque avec violence et menaçaient de la crever à chaque coup de roulis.

Sous la lumière continue des éclairs, une équipe s'activait à récupérer tout ce qui menaçait de défoncer la *Duchesse Anne*. Armés de haches, de couteaux ou de scies, évitant de la tête le ballant des cordages et des poulies, livrés à la frénésie du vent, les hommes travaillaient sans faiblir, dans des conditions d'instabilité incroyables.

Malgré la voilure réduite – on n'avait gardé que les deux huniers fixés au mât du milieu et la misaine du mât avant sur lesquels s'acharnait l'ouragan – la *Duchesse Anne*, tout affolée, volait de crête en crête. Dans le chaos océanique, aucun sillage ne protégeait plus le bateau des vagues gigantesques, parfois si hautes que, lorsqu'on se trouvait en creux, leur tête baveuse d'écume dépassait les mâts.

Le navire n'avait même plus le temps de se soulever pour éviter les avalanches d'eau glacée. Des paquets de mer précipitaient, à la vitesse d'un cheval au galop, un mur liquide de plusieurs centaines de tonnes.

— Gare les jambes ! hurlait toujours quelqu'un tandis que filins et débris de toutes sortes passaient sur le pont comme lames de rasoirs.

Le capitaine, ainsi que Francis l'apprit bientôt, venait d'être blessé en rattrapant le quartier-maître au moment où celui-ci allait disparaître dans la gueule de l'océan, happé avec le reste comme par une langue monstrueuse.

Mais il y avait aussi la neige. Pas la neige paisible qui poétisait parfois les Noël's de la lande, mais une tourmente livide, mélangée d'embruns, brassée par le vent furieux. Elle vous fustigeait à l'horizontale d'une multitude de tranchants de mains glacées. Elle vous mordait de ses crocs enragés.

Les hommes, aussitôt couverts de blanc entre chaque douchée de

mer, aveuglés de toute façon, semblaient de bien étranges Pères Noël encapuchonnés de jaune. Là-haut, arbres de Noël d'un nouveau genre, les vergues et les cordages dégoulinant d'un épais cristal de gel cliquetaient, battant la mesure de l'inferral orchestre.

Il fallait, en effet, carguer au plus vite la toile de misaine qui commençait à se déchirer. À chaque secousse, la mâture ébranlée risquait de grands dommages, sans parler du désastre des toiles emmêlées aux cordages.

— Serrez la misaine, hurlait un officier à l'autre bout du navire. Elle va partir en morceaux, bon sang ! Vite ! Vite ! J'ai besoin de quelqu'un !

Toute la longueur du pont séparait Francis du mât de misaine. Soixante mètres environ. Soixante occasions de se faire emporter au loin et à jamais.

Encore abruti par l'interruption de son premier sommeil, saoulé par l'oxygène du large, étourdi par ce vacarme et déjà glacé de la tête aux pieds, le jeune matelot s'élança sur la surface du pont en folie vers le gaillard d'avant.

Chaque fois qu'il le pouvait, louvoyant entre les débris dangereusement mobiles, il tentait de s'agripper aux agrès à sa portée. Il fallait surtout se tenir le plus éloigné possible de la rambarde qui bordait extérieurement la coursive. Après un vol plané magistral, il atterrit à plat ventre dans les jambes de l'équipage, s'affairant autour du second.

— À serrer, bande de fainéants ! braillait l'officier. Vous ne voyez pas que tout vient en même temps ? C'est emmêlé là-haut. Tiens ! Voilà l'acrobate, fit-il en recevant Francis entre ses pieds. Monte voir là-haut si j'y suis et montre-nous tes talents. Si tu ne me cargues pas ça comme il faut, je t'enferme avec les cochons.

— F'rait un fameux rôti, lui aussi le p'tit gars, rirent les autres.

Carguer une voile consiste à « l'étouffer » lorsqu'elle est descendue, à l'étrangler de place en place pour qu'elle ne s'envole pas, au moyen de nœuds coulants. Les *cargues* sont des cordages passés à cet effet dans tout un jeu de poulies aboutissant au pont où elles sont rassemblées et fixées. Quelque chose avait dû s'emmêler ou céder là-haut et on ne pouvait plus manœuvrer d'en bas.

D'habitude, il faut plusieurs hommes éparpillés à plat ventre et pesant de tout leur poids sur la vergue de misaine, barre horizontale perpendiculaire au mât, tube de fer creux de vingt mètres de long qui se balance comme un fléau avec des amplitudes énormes.

Tandis que le navire se soulevait, son arrière hors de l'eau jusqu'à la quille, Francis s'élança à travers les branches de l'étrange arbre de Noël, se blessant aux stalactites, arrachant la peau de ses doigts chaque fois qu'il lâchait un point d'appui couvert de glace pour en

attraper un autre... si ce dernier ne se déroba pas.

Dans la mâture, c'était la folie furieuse. On se serait cru pris dans une intense canonnade. Les voiles majeures battaient l'air à coups redoublés comme autant d'explosions.

Ajoutez à cela le tintamarre infernal de chaînes d'écoutes et de poulies contre l'acier des vergues et le bois du mât, la vibration des filins, le sifflement hystérique du vent. Ne pouvant même pas se cramponner à la vergue, car il devait travailler des deux mains, le jeune homme la sentait se débattre entre ses jambes comme un cheval sauvage.

Aveuglé par la neige et les larmes de désespoir gelées entre ses cils, les ongles en sang, les paumes à vif, il progressait mètre après mètre pour dompter, sous son ventre contracté par la frousse, la toile gonflée de rage.

De ses mains martyrisées, il saisissait à tâtons le cordage raidi d'eau glacée. De toute la force de ses bras, de tout le poids de son corps, il écrasait la grosse toile que le sel rendait pareille à une coque de ciment vivante. Il fallait, après l'avoir rassemblée, casser cette « chemise de bonne sœur », coupante comme de la tôle entre les étrangleurs.

Enivré par le balancement perpétuel et la terreur, il avait envie, ô combien ! de succomber au vertige et de lâcher prise.

Avant de se laisser glisser dans le gouffre sans fond qui le tentait, il leva les yeux au ciel dans un dernier sursaut de lucidité.

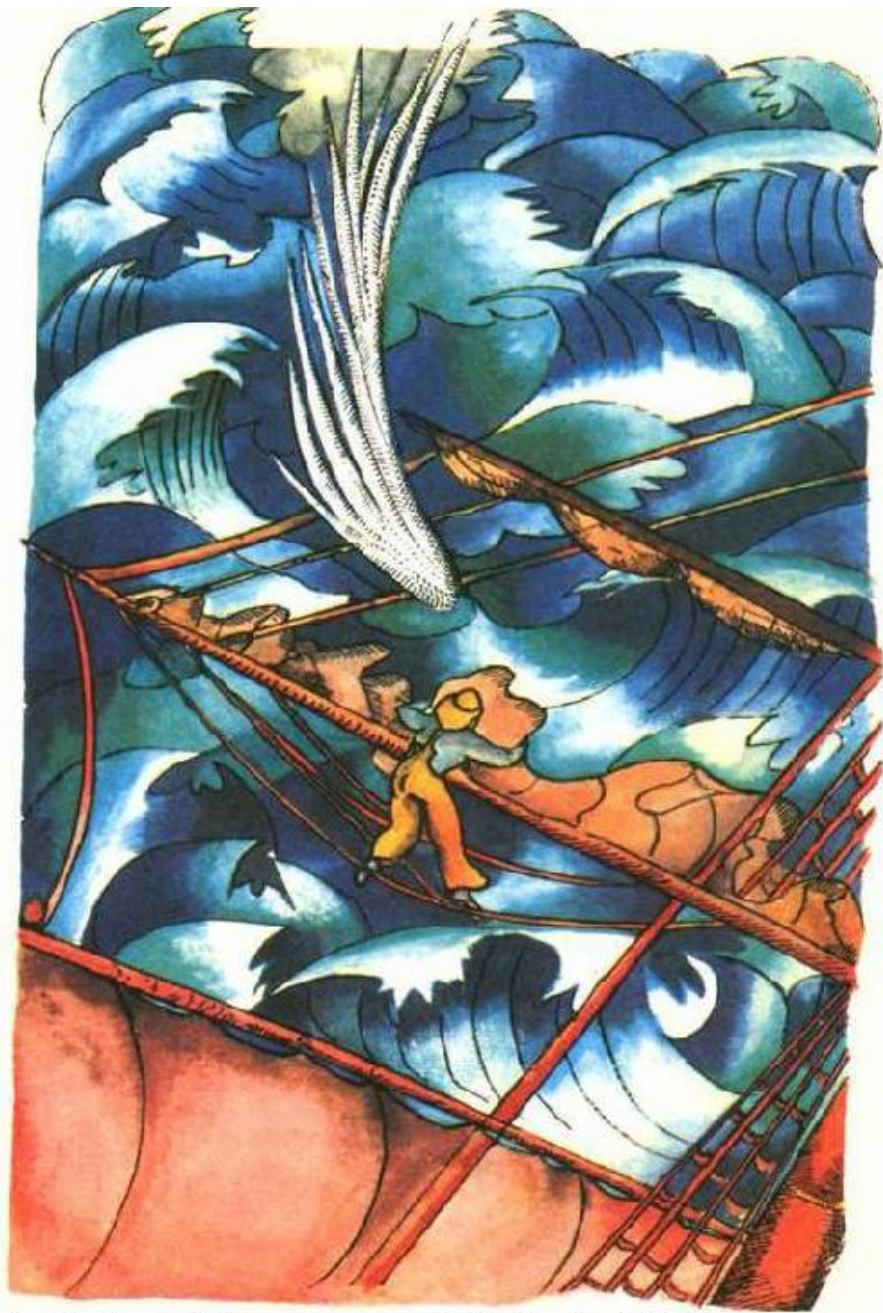
— Mon Dieu ! Doux Jésus qui allez naître ! Ayez pitié de nous... Oui, ayez pitié de moi et des autres aussi, si j'abandonne mon travail. Car alors, le navire sans défense ne sera plus qu'un jouet de l'ouragan et tous mes compagnons périront. Ayez pitié de nous. J'ai si peur. Je suis si fatigué.

Au-dessus de lui passa une grande aile blanche striée de noir.

Alors, à travers ses larmes, dans cette folie générale qui le gagnait, il prit pour un ange du ciel l'albatros fuyant, lui aussi, la tempête et cherchant la compagnie, le réconfort du navire.

L'une et l'autre de ces deux créatures en perdition, le garçon et l'oiseau, comprirent au même instant qu'ils n'étaient plus seuls, abandonnés dans cet enfer, et chacun reprit confiance.

Francis, stimulé par une étrange joie, inattendue et profonde, termina son travail sans plus attacher d'importance à ses souffrances et aux dangers. L'oiseau, économisant à bon escient ses forces, se laissa porter autour de la mâture.



58 Au-dessus de lui passa une grande aile blanche striée de noir

Un peu plus tard, tout à fait calme et heureux, Francis sauta sur le pont. Au même moment, à l'arrière, dans la dunette, quelqu'un criait :

— À boire ! la goutte...

Il avala d'un trait, comme un médicament, quelques centilitres d'eau-de-vie. Le peu d'alcool réveilla son gosier et ses entrailles par une merveilleuse brûlure.

Maintenant, il était trop tard pour retourner se coucher. Il croyait n'avoir même plus sommeil. Bien qu'épuisé de fatigue, pénétré par le froid et l'eau jusqu'aux entrailles, vidé de toutes ses forces, il se sentait cependant comme habité par un bonheur paisible et satisfait : le vacarme des éléments, pour n'avoir pas cessé, ne le gênait plus.

Alors quoi faire en cette nuit de Noël, en attendant que les huit coups soient « piqués » par la cloche du quart ? Huit coups qui annonceraient la minuit de Noël, l'heure de la grande Espérance !

Francis s'accroupit entre l'angle de la cloison de la dunette, bien calé pour échapper à l'inférieur tangage. Dans sa poche, sa main rencontra un morceau de biscuit sec. Il se mit à le manger, puis, insoucieux de son dos trempé par les paquets de mer, il s'endormit en attendant le tour de sa bordée...

*

Plus que la cloche, de grands éclats de rire et une bourrade le réveillèrent. Se mettant debout avec difficulté, car la tempête ne semblait pas mollir, il apprit que le charpentier, enlevé par une lame sur le pont avant, avait été rapporté sur le pont... arrière et cela sans qu'on ait eu même le temps de chercher à le sauver. On l'avait vu disparaître et resurgir pour proposer de se joindre au sauvetage, ignorant qu'il s'agissait du sien...

— Un miracle de Noël ! criaient les camarades.

Il était temps pour Francis de prendre son service. L'hilarité de cette aventure un peu calmée, il se présenta avec ceux de sa bordée à l'officier de quart.

Tant de gens se trouvaient mal en point du fait de la tempête que, malgré les difficultés du « grain », la barre allait lui être confiée. D'habitude, on partageait cette mission avec un camarade, mais tout le monde ne pouvait être partout.

— Maintiens bien le cap ouest au plus près surtout, recommanda l'officier. Le vent pousse au sud-ouest si on le laisse faire. Et comme c'est la nuit de Noël, peut-être le ciel t'enverra-t-il une étoile qui te guidera ! Mais n'espère pas un miracle, celui du charpentier suffit pour aujourd'hui. Saint Joseph dut certainement intercéder pour lui...

Le pilote devait piétiner à la même place pendant une très longue

heure, raidi à la fois par les vêtements ficelés et la carapace de neige, qui, bientôt, le couvrirait.

Vous pourriez penser qu'il s'engourdit bien vite, le froid et la tension... Mais l'instabilité du navire était, là, telle qu'il fallut bientôt s'amarrer par un filin à la console du compas. Ainsi ligoté, l'homme de barre doit exécuter une véritable gigue pour garder son équilibre. Cela suffit à vous chasser les fourmis des jambes et à vous ôter l'envie de piquer un somme.

Quelle épreuve de tenir ainsi tête aux coups de fouet de la neige et des embruns ! Mais quelle fierté de tenir aussi entre ses mains – au vrai sens du mot – le sort du navire !

Francis, attentif au cap ouest, s'efforçait de ne pas regarder autour de lui. Il sentait bien dans son dos la menace de chaque lame, prête à écraser la *Duchesse Anne* sous sa monstrueuse patte blanche.

Chaque fois qu'il levait les yeux de son aiguille, il voyait en face une montagne liquide s'élevant jusqu'au ciel... C'était le moment le plus pénible, une fois par minute environ. Le bateau piquait du nez dans le creux, éventuel tombeau toujours prêt. Il piquait presque à la verticale, chargé des centaines de mètres cubes d'eau qu'il vomissait devant lui. Puis, la vague suivante le soulevait ou plutôt le projetait à des hauteurs vertigineuses. En redescendant, la lame déferlait également sur le pont. Sans cesse, cette chaloupée à trois temps recommençait. Mais il y avait aussi le vent. Et les courants qui jouaient une autre musique. C'était bien simple, la *Duchesse Anne* ne savait plus sur quel pied danser.

Lorsque la boussole indiquait une dérive, Francis devait siffler pour indiquer aux hommes chargés du cabestan – à quarante mètres derrière – de quel côté il fallait aider à manœuvrer le gouvernail. Un coup pour tribord (droite). Deux coups pour bâbord (gauche).

Francis, soixante-six ans plus tard, revit encore ces heures éprouvantes :

— Le vacarme de la tempête a atteint une telle intensité, raconte-t-il avec passion, qu'il est presque impossible de s'entendre. On a posté un homme en relais qui transmet les ordres. Dans le concert incohérent des éléments, tandis que le navire malmené crie sa douleur, est-ce que ceux du cabestan ont mal interprété la succession de signaux qui se chevauchent et s'embrouillent ? Voilà que la route est perdue !

Une navette est organisée à travers le chaos dangereux du pont, dans des conditions insensées de sécurité. Les deux lieutenants essayent de leur côté de rectifier le point d'étoiles, mais le ciel est trop bouché, la boussole paraît bizarrement dérégulée...

Le navire se trouve maintenant si chargé qu'il éprouve de la difficulté à s'élever à la lame. Francis ressent de nouveau l'angoisse et le vertige qui l'avaient étreint sur la vergue.

Un coup d'œil à la boussole le trouble. L'aiguille semble complètement affolée par le magnétisme ambiant. Mais son sixième sens de marin l'avertit.

— On a fait demi-tour !... Oh ! Seigneur, aidez-nous.

Oui, on a fait demi-tour, car voilà que s'approche une montagne d'eau baveuse. Les vagues, maintenant, sont de face !

La *Duchesse Anne*, comme ivre morte de toute l'eau qu'elle a avalée, ne réagit même plus. On fonce en tournoyant dans le gouffre.

À l'autre bout du bateau, c'est la panique. Tout le monde crie en même temps.

Francis, puérilement, essaye d'emmagasiner son souffle avant d'être englouti. Il s'étouffe, son sifflet à la bouche. Sans même qu'il en soit conscient, un coup strident parvient alors aux manœuvriers du cabestan qui redressent brusquement le gouvernail.

Est-ce encore une grâce du ciel ? Le voilier a remonté la vague sur le côté. Oui, cela semble incroyable ! Par le côté, sans prêter le flanc à l'eau, car elle aurait alors irrémédiablement chaviré !...

Sur le faîte de la lame, étourdi de la gifle énorme qu'il vient de recevoir de l'océan et surtout étonné de se sentir vivant, Francis ouvre les yeux et s'ébroue : devant lui, à quelques mètres, l'aile blanche striée de noir de l'albatros !

L'oiseau des tempêtes vire et passe à l'effleurer. Maintenant qu'il a retrouvé SON navire, il pousse des petits cris perçants, presque joyeux. La rafale le déporte, puis le ramène. Virant sur ses ailes immenses, il fait mine de s'éloigner à tribord, puis revient en lançant de nouveaux appels.

Francis a-t-il la berlue ? Il semblerait que cet ange incarné du pôle veuille indiquer quelque chose.

Le jeune homme fait tourner la barre dans la direction indiquée par l'albatros et donne les coups de sifflet nécessaires pour corriger la dérive.

La *Duchesse Anne* escalade encore une lame et vire lentement. À la vague suivante, l'oiseau passe autour de la tête du pilote.

— Crouic, crouic, lance-t-il joyeusement. Bravo ! Suis-moi, petit !

Lorsque vint le tour de l'autre bordée, on avertit Francis que le capitaine demandait à le voir.

La tempête semblait mollir, à moins que le jeune pilote, abruti de fatigue, n'ait plus eu envie de rien entendre...

Le maître du navire, allongé sur sa couchette, un bandage rougi autour de la jambe, l'accueillit avec un grand sourire malgré ses souffrances évidentes.

— Bravo, petit, fit-il en lui tapant sur l'épaule. Tu as bien travaillé. Le lieutenant m'a raconté comme tu retrouvais ta route. Ça a été un sale quart d'heure, hein ?

— Je lui avais dit de se confier à l'étoile de Noël, s'écria le second officier dans le dos du garçon.

— Non, ce n'était pas une étoile, dit Francis, tout gêné des compliments mais aussi honteux d'avouer son secret. C'était peut-être un ange, monsieur, j'ai vu son aile.

— L'ange de Noël ? Pourquoi pas ?

Même au bout du monde, les miracles ont cours. Je dirai presque que c'est le seul endroit où l'on peut encore en voir.

Il y eut un silence entre ces hommes qui gardaient, sous une apparence si rude, un cœur tout prêt à s'émouvoir. Un silence de quelques secondes, pendant lequel, comme on dit, un ange passa... Encore un !

Puis le capitaine, avec une brusquerie mal feinte, changea habilement la conversation.

— Alors, trinquons à ta prouesse, Francis. Trinquons à Noël et file te coucher. Je t'ai assez vu. Demain, la journée sera dure.

*

En prévision de ce long voyage, les armateurs de la *Duchesse Anne* avaient fourni d'abondantes provisions. Notamment beaucoup de morue salée. Les barils de saumure qui la contenaient étaient rangés dans la cale d'où se dégageait une odeur repoussante. Le sel assurant la conservation, on pouvait difficilement s'expliquer cette puanteur. D'autant qu'au fil des jours, l'équipage, le cœur déjà soulevé, se plaignait que ce poisson préparé devenait de plus en plus salé.

Le « coq », c'est-à-dire le cuisinier, protestait que l'eau douce rationnée assurait mal un dessalage suffisant.

Voyageait, par ailleurs, à destination du Chili, la fameuse douzaine de porcs d'une race sélectionnée pour la reproduction. Les malheureuses bêtes n'avaient pas le pied (de cochon) marin, et elles souffrirent particulièrement les derniers jours. On les avait assez entendues, mêlant leurs protestations au concert des éléments déchaînés.

En plus de son initiation aux manœuvres, un élève officier était, pendant des mois et des mois, chargé de veiller sur la cargaison marchande, les provisions de la *cambuse* (la cuisine) et les vivres sur pied. Ou plutôt sur pattes : une douzaine de volailles, bien à l'abri derrière un grillage sur la dunette.

Le pauvre jeune homme de la *Duchesse Anne*, en butte à la fois à la tyrannie de ses supérieurs, aux brimades sournoises de l'équipage, à un apprentissage pénible pour ce fils de bourgeois et aux caprices des animaux, était vraiment la tête de Turc de tout le monde.

Traditionnellement, ce « *midship* » portait le nom, également anglais, même sur les bateaux français, de *spring-chicken* (lieutenant des cages à poules). C'est tout dire !

Perpétuellement affolé et attendrissant de bonne volonté et de zèle, malgré le peu de succès qu'il remportait en général, le *spring-chicken* de la *Duchesse Anne* mettait un point d'honneur particulier à la vérification comptable de la cargaison. Francis racontera plus tard que pas un des *spring-chicken* qu'il connut ne se comportait autrement. Ils étaient interchangeables.

Donc, ce petit jeune homme-là passait son temps de libre à recompter – pour vérifier les comptes précédents – ballots en balade dans la cale, cochons furibonds et poules épouvantées. Sûrement pas un mince travail au milieu de la tempête, alors qu'on l'appelait de partout et que tout et tous se poursuivaient !

Sous ses ordres, quotidiennement, on sortait les « habillés-de-soie » de leur antre, on les lâchait sur le pont si la houle le permettait. On repêchait les imprudents et on lavait les autres à la brosse, afin de les livrer à Valparaíso au mieux de leur forme.

Le matin de Noël, le lieutenant des cages à poules parut particulièrement agité. L'équipage le guettait du coin de l'œil, avec des rires étouffés, mais lorsqu'il revint de chez le capitaine après son rapport, les rires se ravalèrent. Chacun eut comme l'impression que si l'ouragan quittait enfin le ciel, une certaine tempête allait sévir à bord.

Le capitaine faisait appeler tout son monde à l'arrière où il s'était transporté.

— Ça va êt' not' fête, jeta quelqu'un.

Francis sentit en son estomac une fugitive douleur. Aïe ! Le dîner d'hier et le casse-croûte du lever ne passaient pas.

En effet, las de l'immonde morue plus que salée, et dans le désir de fêter dignement la naissance du Seigneur, les matelots, à l'insu du *spring-chicken*, avaient mis un terme aux souffrances d'un des porcelets. Le pauvre animal s'était, paraît-il, cassé la patte dans un coup de roulis. Le matelot qui avait vu (?) l'accident ne put qu'écouter son bon cœur, tant les hurlements du blessé lui firent pitié. Hum ! Enfin, désormais le cochon ne souffrirait plus... tout au moins du mal de mer.

L'animal « délivré » et dépecé en secret avait fourni au soir du 24 une merveilleuse fricassée et l'on se régalaît par avance des jambons et du pâté dans la fabrication desquels le coq était passé maître. La distribution du lard, traditionnelle dans les Côtes-du-Nord pendant la quête de Noël, serait alors, en quelque sorte, réalisée à bord.

Sous le mât d'artimon, le capitaine se tenait assis, la jambe posée sur un escabeau. De chaque côté de lui, les officiers que le *spring-chicken*

rejoignit, transpirant d'émotion malgré la température...

— Bas les bonnets, ordonna le commandant.

Et tous de s'exécuter, échangeant des coups d'œil perplexes.

— Il n'y a ici qu'un capitaine, maître à bord après Dieu. C'est ainsi qu'on me désigne, comme on désigna avant moi les milliers de ceux qui eurent sous leurs ordres d'autres vauriens de votre espèce. Or, en ma qualité de second du Père Éternel, je viens d'accomplir un grand miracle de Noël. Votre ami Francis a lui aussi été témoin, dit-il, d'un miracle cette nuit lorsqu'il tenait la barre et nous remit au cap. Comment pourrais-je demeurer en reste, n'est-ce pas ?

Je vous informe donc que, dépositaire momentané de la puissance divine, je viens de changer en morue salée la viande du cochon que vous avez tué à mon insu, hier soir. En conséquence, ceux qui s'apprêtaient à se régaler pour midi des dépouilles de ce malheureux animal n'auront qu'à se serrer la ceinture. Ou alors, en bons chrétiens, ils avaleront leur poisson en croyant, comme moi, savourer du lard croustillant. Il n'y a que la foi qui sauve.

Naturellement, on fit la grève de la faim. Jamais un Noël ne fut si morne et les ventres si creux.

Le lendemain, le commandant rassembla à nouveau ses hommes.

— Réjouissez-vous, dit-il, il vient d'y avoir un autre miracle de Noël, même en son lendemain. Le cochon qui avait disparu vient de retomber du ciel dans les casseroles de la cuisine, remplaçant bien à propos la morue que je vais enfin pouvoir jeter à la mer. Puissent les baleines ne pas s'en approcher ! Elles ne s'en remettraient pas. Aussi, j'ordonne que chacun présente immédiatement sa gamelle au coq, afin de recevoir une ration de jambon de ma part et une tranche de fromage de tête de la part du *spring-chicken*. Rompez ! et bon appétit.

*

Les années passèrent. Les uns après les autres, les voiliers cap-horniers furent désarmés, comme l'on dit. C'est le progrès.

Avec le progrès, la télégraphie-sans-fil, la T.S.F., ou plus simplement la radio, permit aux navires de trouver plus facilement leur route à travers les sept océans.

Francis, ce courageux garçon, parvint à faire des études qui lui valurent un appréciable avancement comme sous-officier radio-télégraphiste.

Puis ce fut la guerre de 14-18 et la suivante. Au début de l'hiver 1939, malgré son âge, mais en raison de son expérience, il embarqua à bord du *Ville-d'Avray*, cargo devenu transport de troupes, en direction de Madagascar.

La nuit de Noël, il se retrouva dans la Manche par un si gros temps qu'on espérait au moins ne pas rencontrer là de sous-marins allemands.

— Bien au chaud devant mon poste, raconte-t-il encore à ses amis, tandis que le cargo prenait au travers du vent, soufflant avec violence, j'assurais l'écoute du premier quart de la nuit...

Attentif aux messages, il ne pouvait cependant s'empêcher de penser à toutes les autres nuits de Noël qui avaient rempli sa longue carrière. Depuis le temps des héroïques cap-horniers jusqu'à ce bâtiment si moderne, véritable usine flottante, que de sillages « ses » navires tracèrent d'un océan à l'autre, les faisant ressembler à quelques comètes marines...

« Si ce n'était la guerre, nous autres marins serions en passe de devenir des conducteurs de tramway », philosophait-il.

Oui, si ce n'était la guerre, faisant fuir Dieu sait où les mouettes et les oiseaux de mer... Ah ! où étaient-ils, les albatros ? Comment, dans cette atmosphère terrestre embrasée, pouvaient-ils être encore des messagers d'espoir ?

Dans son casque, au cours de cette nuit de Noël 1939, Francis entendait les stations côtières, alliées ou neutres, passer sans répit les avis de mines en dérive. Parfois, et malgré les efforts des opérateurs pour ne transmettre qu'à tour de rôle, afin de ne pas se « brouiller », les ondes s'entremêlaient. La cacophonie, pourtant si normale en temps de paix, avait ce soir-là quelque chose de sinistre. On aurait dit une danse macabre des ondes.

Depuis l'ouverture des hostilités – même pas cinq mois – les marins alliés avaient été fort éprouvés.

« Combien de marins ont déjà payé de leur vie les cataclysmes que nous n'aurions jamais dû revoir ? Combien de familles pleurent un être aimé, disparu ? »

La pensée de Francis s'attardait particulièrement sur le souvenir d'un de ses bons amis, le capitaine Kergoat. Un Paimpolais, lui aussi, et issu également d'une famille pauvre. Tandis que Francis partait pour le cap Horn, Kergoat débutait comme mousse à Terre-Neuve... Et la semaine dernière, le *Saint-Gustave* qu'il commandait, un beau navire de 5 000 tonneaux(20), sautait sur une mine. Dix disparus, dont le capitaine...

Le cliquetis des messages s'entrecroisait dans les écouteurs. Tac tac tac tac... une véritable chamade scandée comme par le roulement de tambour préludant aux condamnations à mort. Oui, c'était cela, la mort s'appropriant à faire sa moisson de par les océans.

Puis, tout d'un coup : trois points, trois traits, trois points. Puis encore . . . - - - . . . S.O.S. !

Un appel au secours vient d'être lancé ! D'un bref coup d'œil,

Francis consulte sa montre avant d'inscrire l'heure. Onze heures trente. Dans une demi-heure, une longue, très longue demi-heure, il sera minuit ! Ah ! non, on ne peut pas mourir comme cela à minuit, le soir de Noël.

— Seigneur, vous ne pouvez permettre cela !

— S.O.S... S.O... Torpille... Position... Nous coulons... Nous coulons... Nous cou...

Malgré l'encombrement des ondes, le signal a été entendu et immédiatement retransmis par une station côtière à grande puissance, précédé du signal impératif « Q-R-T » lancé à tous les navires et qui ordonne : « Taisez-vous ! »

Alors, c'est le silence. Un silence énorme, angoissant, seulement entrecoupé des craquements des parasites. On dirait le frottement de milliers de mandibules, de milliers de mâchoires goulues.

Partout sur la mer, dans les stations, un radiotélégraphiste anonyme écoute aussi, tendu, les tympan douloureux.

Chacun souffre de la mort de ces inconnus, se sent happé, broyé à son tour.

Parmi ces inconnus, il y a un radio que le destin, ce soir, n'a pas encore désigné, mais qui, son devoir accompli sans trembler, devra avec ses camarades de bord, peut-être bientôt lui aussi, affronter le Grand Péril.

Pas plus que les hommes, l'océan n'observe la trêve de Noël. Et cette nuit, il exige son dû.

La mer est si grosse que vouloir se sauver dans une embarcation, c'est risquer d'être écrasé sur le flanc du navire. Un seul salut possible : se jeter dans l'eau glacée et s'éloigner à la nage au plus vite du bâtiment pour ne pas être entraîné au fond de la mer par le remous de son engloutissement. Si l'on y parvient, il faut avoir assez de chance... ou de force pour attendre les secours. Sinon, c'est la mortelle chute au fond de l'eau, paralysé par la peur, le froid, le désespoir...

Le commandant du *Ville-d'Avray*, informé, confirma ce que, hélas, Francis savait :

— Nous sommes trop à l'ouest pour virer de bord. Et d'ailleurs les ordres sont formels : faire route coûte que coûte, pour ne pas risquer de mettre en péril à notre tour, dans cette zone infestée, les quatre mille hommes que nous transportons.

Le front dans les mains, comme accablé par le poids de ses écouteurs, l'officier radio se sentait prêt à s'excuser – mais devant quel tribunal ? – de ses pensées qui allaient surtout au radiotélégraphiste. Il le raconte encore aujourd'hui :

— Est-ce parce que j'exerçais la même fonction que lui ? Et parce que notre devoir et notre esprit de sacrifice devaient être les mêmes ? Ou bien alors parce qu'il implorait un instant plus tôt mon propre

secours, comme il implorait l'aide de tous les radiotélégraphistes, alors que la mort, cet albatros de l'enfer, avait déjà fait passer l'ombre de son aile sur lui ?

Trois points, trois traits, trois points. S.O.S.

Un quart d'heure s'était écoulé depuis le signal tragique. Un quart d'heure d'un silence de mort à travers l'éther. Veillée de Noël. Veillée funèbre.

Puis les communications reprirent. Francis à nouveau enregistra. Mine dérivante : position, latitude, longitude...

Le navire tanguait et roulait de plus en plus. Il était maintenant impossible de demeurer assis, car, d'un coup, la chaise déséquilibrée pouvait partir comme une giclée contre une cloison. Francis, le front baissé sous le casque et les jambes écartées, se cramponnait à la table, heureusement bien fixée.

Le commandant passa la tête par la porte :

« Nous avançons péniblement, annonça-t-il. Trois nœuds à peine ! »

La veille continuait. L'opérateur du navire naufragé ne quittait pas l'esprit de Francis. Celui-ci cherchait même à s'en faire une image. Il fouillait dans ses souvenirs, tâchant de se remémorer un nom par toute une suite de recoupements, cherchant à l'identifier.

« A-t-il une mère, une femme, des enfants ? Dieu du ciel, ils ne le retrouveront peut-être plus ! »

Alors, cet homme qui en avait tant vu, qui avait tant travaillé, tant affronté, se sentit accablé du poids de toute son existence. Il se sentait las. Las à pleurer.

Minuit ! Jésus est né ! C'est Noël ! La veille se termine.

En traînant les pieds, l'officier alla se jeter sur sa couchette, sans avoir même la force de se déshabiller. Il faudrait se lever tôt... Les torpillages ont lieu presque toujours au lever du jour. Dormirait-il, ballotté, projeté sans répit contre la cloison qui empestait le vernis ?

Mais peu à peu le rêve le prit : c'était un immense oiseau aux ailes striées de noir. Un albatros fuligineux. Il tournait au-dessus des tourbillons d'eau écumante où un homme se débattait, les bras en croix. L'oiseau vira comme une autre croix balancée par le vent.

Était-ce l'ange de l'espoir, du salut, en cette nuit de Noël 1939 ?

Y avait-il encore des anges de Noël en ces temps de si peu d'espérance, au milieu des tempêtes que les hommes venaient encore de déchaîner, comme si les fureurs de l'océan ne leur suffisaient plus ?

Oui, qu'un seul y croie encore, la grande aile messagère deviendra visible à qui en a besoin. Même si celui-là n'y croit pas, pas encore...



Paix sur la Terre ?...



LE vent souffle par rafales. Chaque bourrasque éparpille des paquets de neige fondue, paillettes glacées qui pénètrent sous les cols relevés et glissent sur les épaules transies des passants attardés. Il n'y a, du reste, presque personne dans les rues.

De temps en temps, une ombre emmitouflée s'aventure précautionneusement, enjambant à la grâce de Dieu des flaques de boue non encore solidifiées et que révèle à peine la lumière faible des becs de gaz encapuchonnés de neige.

Nous sommes à Wurtzbourg, petite ville d'Allemagne, le 24 décembre 1895 à cinq heures et demie du soir.

L'homme reste là, planté sur le bord du trottoir, une main contre le rebord métallique de la boîte aux lettres, l'autre main glissée dans son manteau, à la place du cœur. Insensible aux intempéries, ignorant les cristaux de givre qui scintillent dans sa longue barbe, il n'a pas froid et pourtant, il tremble de tous ses membres, à tel point que, parfois, ses genoux s'entrechoquent.

Et cet homme qui a depuis sa plus tendre enfance l'habitude de maîtriser ses sentiments, cet homme se sent comme pris dans un tourbillon de folie. Oui, une folie qui lui fait perdre momentanément la tête. Cet homme est fou de joie et... il a peur. Son cœur bat, le sang lui martèle les tempes. Les lettres qu'il serre contre sa poitrine le brûlent au travers de ses vêtements épais.

Une voiture à deux chevaux, toute bruyante de grelots et de grincements d'essieux, vient de prendre à la corde le tournant de l'avenue et s'arrête pile dans une gerbe de fange. À grand renfort de jurons et non sans peine, le cocher parvient à maintenir ses chevaux décontenancés, mais l'homme tourne à peine la tête.

Un frisson le parcourt, tandis que les doigts glacés et humides de la

neige fondue s'insinuent tout le long de sa nuque. Alors il soupire et s'entend constater d'une voix étrangement forte pour une gorge serrée par l'émotion :

— Voilà qui va me coûter cher !

Il caresse de sa main gauche la boîte aux lettres dont l'ouverture, devant lui, ressemble au sourire figé du destin. Sa main droite, avec brutalité, arrache de sa poitrine un paquet plat qui tremble entre ses phalanges.

— Que le diable entre dans la danse, fit-il encore.

Et sa main heurte une autre main qui s'apprêtait à faire le même geste : jeter un paquet de lettres à la poste.

Le léger choc qui en résulte sous l'effet de la surprise a pour conséquence de précipiter les deux envois dans la boue. Avec des excuses bredouillées hâtivement, chacun se baisse, pour sauver les papiers du désastre.

— Oh ! mon Dieu ! excusez-moi, répète l'homme à la barbe.

Comme on n'y voit pratiquement rien, il redresse sa vaste charpente.

— Peut-être qu'avec mon briquet à mèche ?..., propose-t-il.

— Pensez-vous, fait l'autre. Le vent n'en ferait qu'une bouchée. Croyez que, moi aussi, je suis désolé... Mais j'y pense, mon cocher a une lampe-tempête qu'on peut décrocher. Hé ! Siegfried ! Hé ! Tu dors, mon vieux ?

Le cocher, tout reniflant, s'extirpe de mauvaise grâce de sa couverture et fixe les rênes au frein qu'il assure encore, car les bêtes trépigient au milieu d'un halo de vapeur.

— Tiens la lanterne à ma hauteur, s'il te plaît. *Ach !* espèce d'âne, plus haut que cela ! Que nous retrouvions ce satané courrier !

— Ah ! le voilà ! s'exclame l'homme à barbe, qui a rajusté ses lunettes. Quelle chance nous avons ! Les enveloppes ont glissé verticalement contre les parois de la boîte. Les dégâts sont minimes.

— Vérifions si tout y est (cependant, le cocher faisait mine de réintégrer son perchoir). Approche, espèce d'âne bête !

Le cocher, vivante statue du désespoir, les yeux au ciel, aussi haut que le lui permet la toque de fourrure enfoncée jusqu'aux sourcils, les pieds glacés, le gosier soudain à sec, le cocher offre ce sacrifice au Bon Dieu, en ce soir de Noël 1895. Un soir de Noël à ne pas mettre un chrétien dehors.

— Je crois qu'il faudrait vérifier avant d'expédier, dit l'homme à barbe. Les adresses ont peut-être pâti de ma maladresse.

— Non, de la mienne, je vous en prie ! Approche la lanterne, imbécile... C'est au cocher que je m'adresse, monsieur ! Mais c'est vous, Herr(21) professor Roentgen ! Maintenant, je peux vous dire que vous m'avez fait peur. Vous parliez du diable un soir de Noël ? Que faites-vous à pied, dehors par ce temps ? Et dire que je n'avais pas

reconnu votre voix ! Je suis maître Schimmelbusch, le notaire de la Friedrichstrasse ! Mon fils est votre élève. Oh ! que je suis désolé...

— Il n'y a pas de mal, Herr Schimmelbusch, moi non plus je ne vous avais pas reconnu. Je suis navré de vous avoir fait peur. J'hésitais quelque peu à mettre mon courrier dans la boîte, car ce sont des lettres très importantes.

Herr Schimmelbusch acquiesça gravement, puis, clignant de l'œil :

— Vous parliez du diable, monsieur le professeur ? Un soir de Noël !

Roentgen éclata de rire. Il se sentait mieux maintenant.

— Si mes élèves m'avaient entendu ! Et s'ils me voyaient indécis et perplexe...

— Soyez sûr qu'ils n'en auraient que plus d'admiration pour vous. Mon fils Sigismond me racontait justement hier combien vous prêchez la ténacité, l'ordre et la réflexion. « La matière est dissimulée, sournoise », dites-vous.

— ... Elle cherche à induire les hommes en erreur. Il est rare qu'elle leur fasse un cadeau, complète le professeur en riant.

Maintenant, le voilà détendu, soulagé, libéré. Pour un peu, il aurait serré dans ses bras puissants Herr Schimmelbusch, notaire éminent, mais père du plus mauvais de ses élèves, un de ceux qu'il avait pour habitude de pétrifier d'une phrase définitive :

— Je ne veux pas vous donner le biberon. À moi, personne ne me l'a donné. Que ceux qui ne comprennent pas la physique élémentaire s'en aillent, j'aurai ainsi plus de temps à consacrer aux autres.

Le cocher se gèle. Il tousse avec l'énergie du désespoir. Roentgen souffle sur les enveloppes qu'il éponge d'un pan de son cache-col. Le notaire, qui est myope, colle à son tour le nez sur chaque adresse du courrier du savant, pour vérifier, explique-t-il.

— Professeur Warburg à Berlin. Professeur Himmer à Berlin... C'est à vous cela. Pas de dommage ! Professeur Exner à Vienne, Poincaré à Paris. Eh ! vous écrivez à Paris ? Paris !

Le cocher éternue et se mouche dans ses doigts, faute de mieux. Roentgen achève la vérification.

— Encore à moi : Shusler à Manchester, Malbraush à Strasbourg, Voiler à Hambourg. Voici votre bien. Nous avons eu plus de peur que de mal !

Herr Schimmelbusch jette un regard en biais sur le cocher, qui gémit misérablement.

— Vous écrivez au grand savant de Paris, monsieur Poincaré ? Et au professeur Exner de Vienne ? chuchote-t-il émerveillé. Ah ! les belles villes !

La barbe de Roentgen acquiesce dans un poudrolement de givre.

— Ce sont de grands hommes, reprend le notaire.

— Oui.

Le notaire racontera tout cela chez lui pour que son fils en prenne de la graine.

— Et vous leur envoyez des vœux de bonne année ! C'est bien ça !

— Et aussi une photo, précise Roentgen aimablement. La photo des os de la main de ma femme.

— Les os de la main de *gnädige Frau* Roentgen !

Herr Schimmelbusch gonfle les joues, hausse les sourcils.

Il cherche en vain une appréciation quant à cette curieuse coutume de Noël en usage dans le monde savant, mais ne trouve rien qui puisse à la fois exprimer sa stupéfaction et son admiration. Il répète d'un air entendu :

— *Ach... so, so, so ! Gut !*

Roentgen sent le froid le pénétrer. Il prend congé.

— Eh bien, bonsoir, Herr Roentgen ! Bon Noël et mes respects à Frau Roentgen... *So... so... so...*

Les os de la main de Frau Roentgen !

— Alors, imbécile heureux ! Tu t'imagines que je vais rester longtemps sous la neige à t'attendre ? Quel cocher dévoué tu fais !

Comment diable peut-on photographier les os de la main d'une dame de la bonne société, cette dame étant vivante et le professeur apparemment sain d'esprit ? *Ach !* ils sont tous fous ces savants !

*

À l'entrée de son cher Wilhelm, Bertha Roentgen, qui brode au coin du feu, pousse un soupir d'aise.

— Je commençais à m'inquiéter, dit-elle d'une voix unie. Et je me demandais si tu avais oublié que nous étions le soir de Noël.

Bertha a décoré aujourd'hui la maison d'une manière charmante. Dès l'entrée, les couronnes de sapin chères aux Allemands, suspendues à des rubans rouges, vous accueillent. Partout des faisceaux de bougies multicolores dispensent une douce et joyeuse lumière.

Et la jeune femme, suivant la nouvelle mode, a dressé au milieu du salon un sapin, petit mais opulent, au pied duquel s'amoncellent de mystérieux paquets garnis de jolis nœuds.

Le microscope moderne qu'elle destine à son savant d'époux n'a pas été le plus facile à emballer et elle se fait d'avance une joie de sa surprise.

Instinctivement, Roentgen tend une main engourdie vers le feu, mais les brûlures dues à l'acide, dont il souffre fort ces jours derniers, se font encore plus cuisantes à la chaleur qu'au froid. Il s'éloigne du foyer avec une grimace.

— Oh ! non, je n'ai pas oublié, dit-il en chassant de sa barbe d'une

chiquenaude une dernière paillette de neige qui atterrit sur le bois en grésillant. Dieu garde ! je n'ai pas oublié. Et j'ai même voulu souhaiter cela à ma manière, en envoyant mes vœux à tous les confrères étrangers...

Il s'interrompt quelques instants. Sa femme le regarde en hochant tendrement la tête. Il toussote et poursuit d'un air détaché :

— J'y ai joint le texte imprimé relatif à ma découverte sur les rayons que tu sais et, pour compléter ma démonstration, la photo du squelette de ta main, ma chérie.

Bertha, d'émotion, laisse rouler ses bobines sous son fauteuil. Elle saisit le bras de son mari :

— Vous n'avez pas fait ça, Wilhelm Roentgen ?

— Mais si, Bertha Ludwig Roentgen. Ne croyez-vous pas que cette petite main – et il embrasse gentiment les doigts de sa femme – mérite de passer à la postérité beaucoup plus que ma boussole ou les raccords de peinture de la porte, que j'ai aussi radiographiés ?

— C'est ainsi que tu appelles ces clichés : des radiographies ?

— Oui. Du grec *radion*, rayon. J'ai intitulé le rapport que je présenterai également à ma société savante au début du mois prochain, tout simplement : *une nouvelle espèce de rayon*.

Bertha approuve silencieusement, puis :

— Mais tu leur as donné un nom à ces rayons ? Ce sont des rayons de quel genre ? Tu sais, je n'y connais rien, mais tout de même, puisque ma main va passer à la postérité, j'ai le droit de savoir. Ou tout au moins de faire bonne figure auprès de toi !

Frau Roentgen avait compris, dès la première année de leur mariage, que le meilleur rôle qu'elle avait à jouer auprès du professeur de physique était de rester telle qu'elle l'avait séduit : gracieuse, pondérée, habile maîtresse de maison, hôtesse appréciée et fine cuisinière. La femme idéale de cette fin de siècle, pour tout dire !

Au soir de Noël 1895, son mari la contemple telle qu'elle n'a jamais cessé d'être : le bon ange d'une vie paisible qui aura bientôt fini de l'être. Cette découverte, il en est convaincu depuis plusieurs jours, va faire parler de lui.

Adieu la tranquillité ! La renommée l'entraînera bientôt dans un tourbillon de mondanités vers cette gloire dont on a dit qu'elle est la perte du bonheur.

— À quoi songes-tu, Wilhelm ?

— À nous, à ma jeunesse folle.

— Et studieuse, Wilhelm ! Mais que me disais-tu tout à l'heure, à propos de tes rayons ? Comment les as-tu baptisés ? Et de quoi sont-ils faits ?

Roentgen frotte ses paupières fatiguées par sept semaines de veillées. Il reste un moment les yeux fermés pour réfléchir.

— Je n'en sais rien, avoue-t-il finalement. Peut-être de l'électricité sous une forme nouvelle ? Laisse-moi un peu souffler. Je suis encore tout pantelant de ma découverte.

— Pour sûr.

Elle se mord les lèvres et poursuit, têtue :

— Je crois, Wilhelm, que ce sera une grande chose, une grande chose même si elle n'a encore ni nom ni qualité.

— Oui, c'est ça le grand X. J'ai découvert un rayon dont j'ignore tout.

— Eh bien, appelle-le le rayon X, en toute honnêteté. Mais n'oublie pas que pour fêter cela, dans un moment, nos amis ne tarderont pas à arriver. J'ai mis au frais une bouteille de vrai champagne. Nous célébrerons dignement ton rayon X et la Noël. Tu dois avoir faim ?

Roentgen se lisse la barbe d'un air embarrassé :

— Un peu maintenant. Je me sens, en vérité, faible et heureux comme une nouvelle mère. Mais, je dois le dire aussi, le lit de camp que tu m'avais fait dresser dans le bureau n'est pas très confortable. Je me sens rompu !

— Il te fallait bien dormir un peu pendant les sept semaines où tu n'es pas rentré à la maison.

— Ah ! la nuit, les expériences étaient tellement plus belles !

— Je sais, Wilhelm, et je sais aussi pour les assiettes. Tu oubliais de manger leur contenu et tu les cachais sous ton sommier de peur que je me fâche. Seulement, le nombre de mes assiettes diminuait dans l'armoire, monsieur le professeur. Je ne suis sans doute pas mathématicienne, mais le résultat de cette soustraction-là me fut facile à deviner.

Roentgen serre sa femme dans ses bras.

— Ma pauvre chérie, quel terrible mari je fais ! Je suis tout de même bien soulagé d'avoir expédié mon exposé et les clichés. Jusqu'à la dernière minute, j'ai bien cru que le secrétaire de la Société de physique médicale de Wurtzbourg me trouvait un peu bizarre... pour ne pas dire fou...

*

— Étrange, avait murmuré le secrétaire de la savante société en lisant le document aux termes calmes et soigneusement pesés que Roentgen venait de lui remettre.

Ce rapport mesuré et précis contrastait avec la frénésie du professeur qui brandissait une liasse de photographies étranges. Oui, étranges ! C'était là le mot qui convenait. On voyait sur l'une un squelette de main humaine, l'ombre dense des os se détachant sur la

grisaille des chairs. À l'annulaire, une bague : c'était la main de Frau Roentgen.

Le secrétaire se mordit les lèvres.

— Vous ne photographiez que l'anatomie humaine ?

— Oh ! non. Tenez, voici d'autres clichés : des pièces dans un porte-monnaie, ma boussole dans son écrin et encore... car j'ai effectué plusieurs expériences de contrôle : la serrure de la porte de mon laboratoire avec l'indication des différentes réparations du bois, sous plusieurs couches de peinture, nettement identifiables.

— On pourrait donc savoir si un tableau ancien a été retouché, ou une sculpture sur bois adroitement réparée ?

Roentgen n'avait pas envisagé la question sous cet angle, mais il approuva avec force.

— Bien sûr !

— Co... comment avez-vous... découvert... cela ?

Le secrétaire ne trouvait plus ses mots. Il tenait entre ses mains un document qui, jadis, aurait coûté la vie à cet homme : œuvre de sorcellerie, violation des secrets mêmes de la vie. La tête lui en tournait.

Roentgen, au contraire, semblait avoir recouvré tout son calme.

— J'ai soigneusement discuté de ce phénomène dans le rapport et vous y trouverez consignés tous les détails techniques. Je voudrais que vous publiiez cela dans le bulletin de notre société savante. Mais il me faudrait auparavant des tirages à part, à couverture jaune, pour les envoyer avec mes vœux à certains de mes éminents collègues.

— C'est un peu irrégulier, soupira avec regret le secrétaire. Il faudrait d'abord présenter la... chose à une séance. Enfin – il frappa du poing sur le bureau – je le prends sur moi. Votre communication paraîtra demain et, avec un peu de chance, si l'imprimeur ne reçoit pas de commande supplémentaire de cartes de visite, nous aurons vos tirages à part pour Noël. Il y a longtemps, du reste, que notre pauvre monde n'aura reçu pareil cadeau de Noël, le secret même de la matière.

— Oui, fit Roentgen soudain soucieux. Oui, je me demande...

Il ouvrit la porte sur la tourmente de neige qui se levait et sortit en murmurant :

— Je me demande... je me demande... Et si on ne me croit pas ? Il a raison : j'ai découvert le *secret de la Matière* !

*

Mais on le crut ! Le premier mouvement de stupeur vite passé, ce fut comme un délire dans le monde entier. La personnalité du professeur

Roentgen, très estimé dans les milieux scientifiques pour sa probité et son sérieux, ne pouvait permettre ni le doute ni l'ironie.

De plus, le rapport, expédié le soir de Noël, permit à n'importe quel technicien de l'électricité, de réaliser dès janvier ce nouveau prodige : la *radiographie*, ces étranges photographies de l'invisible.

Oui, grâce à la radiographie, il n'y aurait plus d'invisible et l'homme, pour un peu, se croirait l'égal de Dieu qui voit tout ! Quelle découverte ! Ah ! on s'en souviendrait de la Noël 1895 !

Bien sûr, il fallait un matériel spécial, mais déjà facilement accessible à n'importe quel laboratoire de physique.

À notre époque, nous trouvons tout à fait normal de nous rendre à l'hôpital ou chez un médecin spécialiste, afin de nous faire radiographier si l'état de notre santé le demande ou si nous avons eu un accident. Et plus personne ne s'étonne de voir sur un cliché cette photo d'une lésion ou d'une fracture pourtant bien cachée sous notre peau ou notre chair.

Désormais, le docteur peut diagnostiquer à coup sûr la maladie ou le traumatisme. Cette magie désormais familière lui permet de voir au plus profond des choses.

Mais imaginez-vous, à la fin du siècle dernier, contemplant ce miracle ! Même les plus grands savants n'en croyaient pas leurs yeux. N'oublions pas que l'électricité, un luxe, se pratiquait surtout dans les laboratoires et n'éclairait pas encore les villes ou les maisons.

Dès le 20 janvier suivant, à l'Académie des sciences de Paris, les docteurs Oudun et Barthélémy, parrainés par le grand savant Poincaré, présentent à leur tour une radiographie de main obtenue à l'aide des « *X Strahlen* » (*rayons*) de *Monsieur le Professeur Roentgen*.

— La médecine va connaître une nouvelle révolution ! Après la découverte de l'auscultation, voici un nouveau miracle, crie-t-on de toutes parts.

Comme le déclarera le docteur H. Duclos dans son *Histoire de la médecine* :

« *Le début du siècle a donné des oreilles à la médecine, grâce à l'auscultation, et la fin du siècle lui offrira les yeux.* » Et tandis que les possibilités de diagnostic qu'offrent les rayons X sont aussitôt exploitées, la population d'Europe et d'Amérique est atteinte d'un mal étrange : la radiographite aiguë, dira un humoriste.

À Wurtzbourg, où habite le professeur Roentgen, l'imprimeur de la Société de physique médicale multiplie les tirages pour satisfaire les exigences d'innombrables curieux : les savants et le public se hâtent de reprendre l'expérience pour l'amour de la science ou le plaisir de jouer au magicien.

Dès le 25 janvier 1895, la grande revue française l'*Illustration* publie fièrement la reproduction de la radiographie prise par le docteur

Voiler, « grâce aux extraordinaires rayons du professeur Roentgen ».

Ensuite, *Le Matin*, un journal parisien à grand tirage et qui ne lésine pas, fait contrôler et répéter cette expérience par des médecins de Paris, de Londres, de Berlin et de Milan. C'en est trop pour le lecteur qui ne demande qu'à croire, comme c'en est trop pour Roentgen qui attend que la fièvre de ses admirateurs baisse pour retourner à son laboratoire où sont demeurés ses chers instruments. Dire qu'au lieu de travailler avec délices, il lui faut répondre inlassablement aux « interviews » !

— Quelle est l'histoire de votre découverte ? lui demande-t-on invariablement.

Et invariablement, Roentgen de répondre en haussant les épaules :

— Elle n'a pas d'histoire. Je m'intéressais depuis longtemps aux problèmes des rayons cathodiques...

— Que signifie « rayons cathodiques » ?

Le professeur soupire : « Ah ! ces journalistes ignorants ! »

— Ce sont des rayons électriques émis à partir d'un certain point d'une ampoule (ou un tube, comme nous disons dans les laboratoires) à l'intérieur de laquelle on fait un vide très poussé.

— Le vide ? Il n'y a pas d'air dans cette ampoule ? Ni gaz ?

— Absolument pas ! J'avais donc résolu de faire moi-même quelques travaux là-dessus, quand j'en aurais le temps. Ce moment espéré, je l'ai trouvé à la fin du mois d'octobre dernier. Je me suis mis au travail et c'est alors que je découvris quelque chose de nouveau.

Le « bourreau » est impitoyable. Il insiste :

— Quand ?

— Le 8 novembre. J'étais en train de me servir de l'ampoule électrique dont je vous parlais, le tube de Crooks recouvert d'une cuirasse de carton noir pour éviter l'éblouissement. Un morceau de papier, comme on s'en sert pour développer les photographies, se trouvait fortuitement sous le tube. Je remarquai peu après sur ce papier une ligne noire et, comment dire, singulière.

— Qu'était-ce donc ?

— Le phénomène semblait être produit par un faisceau de lumière ayant impressionné le papier photographique. Ce papier est sensible à la lumière, vous le savez. Or je ne pouvais déceler aucune lumière émise par le tube, à cause de l'enveloppe de carton qui le recouvrait et constituait un écran suffisant.

— Qu'en avez-vous pensé ?

— Je ne pensais pas. Je cherchais, monsieur.

Incroyable l'endurance des questionneurs ! Roentgen reprend le fil du récit qu'il commençait à savoir par cœur.

— Je supposai que ce phénomène devait provenir du tube, car cela ne pouvait provenir d'ailleurs. Je fis plusieurs épreuves. Sans aucun

doute, les rayons invisibles venaient de là. J'essayai des distances plus ou moins grandes, jusqu'à deux mètres. C'était quelque chose de tout à fait nouveau, d'imprévu, une nouvelle espèce de lumière *invisible*. Je le répète : invisible !

— Mais, est-ce vraiment de la *lumière* ?

— Non. Scientifiquement non. Ces rayons, tout au moins au stade de mes expériences, ne peuvent être ni réfléchis par une glace ni contrôlés par aucun instrument, comme la lumière normale.

— Alors, de l'électricité ? Enfin, une forme semblable ?

— Pas sous une forme connue, en tout cas.

— Alors, qu'est-ce donc ?

— Je n'en sais rien.

Que sais-je, mon Dieu ? Sinon que je ne sais rien !

— Après avoir découvert l'existence de ces nouveaux rayons, je me mis à examiner leurs propriétés possibles. L'expérience des substances à traverser ne produit aucune différence... enfin jusqu'à une certaine limite. Ainsi, les os ou un corps étranger dans le corps arrêtent ces rayons et l'on voit parfaitement leur ombre.

— Mais c'est merveilleux, monsieur le professeur !

Finalement, Roentgen refuse avec la dernière des énergies de participer désormais à ce qu'il appelle des « matinées enfantines ».

— Tout ce vacarme m'empêche de travailler.

On lui annonce que suivant l'exemple d'Edison, cet illustre Américain qui commercialisa récemment le phonographe découvert par le Français Charles Cros, des inventeurs prennent de leur côté des brevets de procédés de radiographie un peu partout. Il hausse les épaules.

— Des brevets, je n'en veux pas. Qu'ai-je à faire de brevets ? Je n'ai pas inventé les rayons X. Ils existaient avant moi. Ils appartiennent à ceux qui en ont besoin. Que ceux qui le veulent poursuivent mes travaux s'ils ont l'étoffe de vrais chercheurs. Qu'ils lisent mes écrits. Je crois qu'il y a beaucoup à faire. Je ne suis pas l'admirateur béat de mes travaux... J'attends que ma découverte serve à l'humanité, à ceux qui souffrent, aux malades dont elle aidera à déceler la maladie, aux chirurgiens à qui elle permettra des opérations qu'on n'eût point tentées auparavant.

En vérité, les rayons de Roentgen n'appartiennent plus à leur inventeur. Déjà, sur le marché, on ne trouve plus ni piles électriques, ni bobines, ni ampoules à vide.

Un Anglais proteste contre l'immoralité de la chose et brandit la Bible. Il y a toujours des grincheux !

Pour ne pas perdre ses lecteurs, le *Petit Journal*, le dernier quotidien qui se montre encore incrédule et même hostile à ce progrès de la science, finit par publier des documents impressionnants et

irréfutables – même si ces rayons ont une origine « maléfique » : radiographies de toutes sortes, mains, ciseaux... « Les ciseaux permettent aux âmes sensibles de juger la chose sans pour cela tomber en pâmoison », explique le rédacteur, un peu à regret. Le document irréfutable de cette expérience historique, un dessin de cet instrument de couture « certifié conforme » à la radiographie, permettra aux abonnés de province de constater, en hochant la tête, que c'est bien beau le progrès.

Chacun peut lire et désormais croire au miracle : « *La plaque photographique enveloppée, pour plus de sûreté, d'un triple papier noir et les ciseaux sont placés l'un sur l'autre à dix centimètres de l'ampoule. Voici donc bien remplies les conditions requises pour atteindre un résultat qui frise le merveilleux.* »

« *Attention, mesdames, messieurs ! Cela ressemble fort à une expérience de magie, mais la science laissera loin derrière elle la magie des temps anciens.* »

« *Et voici le cliché que nous a donné cette troisième expérience, après une minute de pose exactement.* » (Voir le dessin des ciseaux.)

« *J'avoue que le résultat m'a confondu. Il en sera de même pour quiconque assistera aux démonstrations que tous les physiciens de France vont répéter à l'envi dans leur laboratoire et dans des conférences politiques, à n'en pas douter.* »

Tous les autres périodiques rivalisant avec le *Petit Journal* offrent à leurs lecteurs des conseils, des explications et des documents exclusifs d'une morne uniformité : des mains bien sûr, des mains de femmes, de singes, un lapin tiré à la chasse (« *remarquez les plombs dans le flanc* »), un poisson sur une assiette « *avec toutes ses arêtes* », de bons louis d'or, un porte-monnaie...

On ne recule devant rien pour la gloire de la science. Et l'épidémie de « radiographite aiguë » prend de jour en jour des proportions extraordinaires. Si personne n'en meurt, tous en sont frappés.

Pendant ce temps, un préparateur à l'École supérieure de pharmacie de Paris, Séguy, fait tranquillement fortune.

Il s'est octroyé – on se demande encore comment – le monopole et la concession de vente et de fabrication d'ampoules à vide cathodiques : chaque tube vaut trente-cinq francs sur le marché et il radiographie tant qu'il peut tous ceux qui le désirent.

Bref, en un an, les revues scientifiques comme les journaux d'information enregistrent de par le monde plus de mille mémoires et communiqués relatifs à des travaux sur les rayons de Roentgen.

Le savant vient d'être muté à Munich, avancement prématuré que lui offre le prince régent de Bavière.

Mais Roentgen dépérit loin de Wurtzbourg et refuse définitivement de sortir de son laboratoire où il continue à poursuivre ses recherches.

Il reçoit le fameux prix Nobel, mais le donne aussitôt à sa chère Université... et dès le lendemain se remet au travail, comme à présent tous les physiciens du monde entier. Chaque savant se pose la même question :

— Quelles sont l'origine et la nature de ces fameux rayons ?

Dans le moindre laboratoire, on essaie d'impressionner les plaques photographiques avec tout ce qu'on peut imaginer de phosphorescent. C'est peut-être là un début de piste... mais qui n'explique rien encore. Les corps phosphorescents, vous le savez sans doute, ont la propriété d'émettre de la lumière sans source de chaleur, comme les yeux des chats, les vers luisants ou les lucioles. On peut ainsi lire dans l'obscurité les chiffres de certaines pendules ou montres s'ils ont été peints avec un produit phosphorescent.

Parmi tous les corps possédant cette étrange propriété, le composé d'un minéral très rare, le nitrate d'uranium, semble bientôt à Henri Becquerel, un professeur du Musée d'histoire naturelle de Paris, au jardin des Plantes, comme le matériau idéal pour cette sorte de recherche.

Le résultat de ses expériences est si convaincant qu'il en avertit l'Académie des sciences, le 18 mai 1896 :

— Sans l'aide de la fameuse lampe cathodique, un métal, l'uranium, paraît émettre des rayons dont les propriétés ressemblent étonnamment aux rayons de Roentgen...

Cette annonce n'éveille aucun intérêt. Elle n'a rien de spectaculaire et l'uranium ne passionne personne.

— Bien intéressants vos petits rayonnements, cher ami, lui dit suavement un confrère.

En fait, ces « petits rayonnements » de l'uranium seront la porte ouverte devant la plus formidable découverte de l'humanité – après celle du feu – la RADIOACTIVITÉ !

Les rayons X du professeur Roentgen étaient en quelque sorte les clefs qui permirent de déverrouiller cette porte derrière laquelle on trouvera le secret de l'énergie nucléaire, cette force formidable contenue dans la matière elle-même... L'énergie atomique, comme l'on dit improprement.

Peu de temps après la découverte de Becquerel, un couple de savants besogneux, Marie et Pierre Curie, isoleront le radium. Irène, leur fille, et son mari, Frédéric Joliot-Curie, réaliseront plus tard la radioactivité artificielle... L'ère atomique avait commencé.

Oui, grâce à toute une cohorte d'illustres chercheurs pour la plupart français, le XX^e siècle deviendra le premier siècle de l'ère atomique. L'An I. Le nouvel An I.

Et c'est vraiment une coïncidence curieuse, ne trouvez-vous pas ? que le professeur Roentgen, glissant dans la boîte aux lettres ses cartes

de Noël si étranges, au soir du 24 décembre 1895(22), ait en quelque sorte déclenché ce mécanisme inouï dont chaque rouage sera : la radiographie, la radioactivité, le radium, la radiothérapie qui soignera le cancer, mais aussi la radioactivité artificielle puis les centrales nucléaires fournissant l'énergie et aussi, hélas ! la bombe atomique.

Cette boîte aux lettres était-elle une boîte ensorcelée que les hommes n'auraient pas dû ouvrir ?

L'apprenti sorcier qu'est l'homme saura-t-il maîtriser finalement les forces infernales qu'il a déchaînées ? Beaucoup de gens ont peur et crient « casse-cou » aux savants.

Souhaitons, avec les vœux de Noël que je vous offre, que rendue enfin sage par des expériences malheureuses, notre humanité ne se serve de ces rayonnements magiques que pour son plus grand bien. Exclusivement. Avant que la nature ne se fâche.

Il y a près de deux mille ans, le rayonnement de l'étoile de Noël apporta la Bonne Nouvelle tandis que le chœur des anges chantait :

— *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Même au bout de deux mille ans, il n'est pas encore trop tard pour montrer que nous avons enfin compris ce qu'est la *bonne volonté*. Ou alors, le diable entrera dans la danse...

C'est ce dont le professeur Roentgen avait eu peur, en ce soir de Noël 1895, lorsqu'il découvrit un nouveau rayonnement...

La science a-t-elle remplacé les miracles ? Je ne le pense pas, car le vrai miracle de Noël reste qu'une certaine nuit de décembre dans le monde entier, pour les croyants et même les non-croyants, une nuit illumine tous les cœurs de quelques heures de paix, d'amour et d'espoir.

Lorsque les vitrines scintillent et que les guirlandes étincelantes s'accrochent aux rues et aux sapins, chacun sent dans son cœur une allégresse sans pareille.

On peut ne pas croire à la légende de Bethléem, mais on ne peut s'empêcher de sentir, cette nuit-là, le besoin d'offrir et de recevoir des présents. Voilà la vérité de Noël : donner.

Celui qui naquit si misérable nous a montré l'exemple des plus beaux cadeaux : le don de soi, le don de l'espérance. Et ce n'est pas un hasard si, officialisant la célébration de Noël dans le monde occidental, en 776 à Sélestat, l'empereur Charlemagne en fit d'abord une fête pour les enfants.

Aussi, le dernier vœu que je forme avant que vous ne refermiez ce livre, vous les petits et les grands, vous ceux du Nord et vous ceux du Midi, les croyants et les non-croyants, c'est que vous gardiez votre cœur d'enfant pour perpétuer le message de Noël, un message d'espoir et de confiance pour un avenir de Paix.

Joyeux Noël !



-
- 1 Chant gothique de Noël du XVI^e siècle. « Noël » se prononçait « Noué »...
- 2 Voir *Légendes et Récits de la Gaule et des Gaulois*, du même auteur.
- 3 On les appelle ainsi parce qu'ils habitaient la Frise et non pour l'aspect de leur chevelure.
- 4 Noël de Nicolas Denisot. Le Mans, 1553.
- 5 En Provence, l'ange se montre dodu et joufflu. Au Paradis, pense-t-on, on est sûrement bien nourri ! Il souffle dans une trompette dorée, aussi le surnommons-nous Bouffaren, le souffleur. Dans la vie courante, on lui compare souvent les personnes – généralement les enfants – au visage poupin.
- 6 Onguignette : on disait aussi « aguignette » ou « au gui n'el », c'est-à-dire « au gui de Noël ».
- 7 Une des montagnes des Cévennes, dans une région si peu hospitalière et si peu peuplée qu'on l'appelle le Désert.
- 8 Les prédicateurs (ou prédicants) de la religion protestante étaient appelés des *ministres* car le travail d'un prêtre ou d'un pasteur est un *ministère*. Les protestants prirent le nom de *religionnaires*.
- 9 Je vous attendais. C'est une expression du Midi.
- 10 Ma grand-mère.
- 11 Asseyez-vous.
- 12 Les dames du grand monde.
- 13 Verste : mesure russe et polonaise. 1 verste = environ 1 kilomètre.
- 14 Prononcer canote, s'il vous plaît !
- 15 Patron.
- 16 Marabout : religieux musulman en vérité.
- 17 Tant pis, c'est égal.
- 18 Pour les marins la brise est un vent très violent, celui qui brise les navires sur les rochers.
- 19 1 mille marin représente 1 852 mètres.
- 20 Le tonneau est une unité de volume. Cela signifie ici que ce navire jaugeait 14 150 m³.
- 21 Herr : monsieur.
- 22 Si l'on tient compte de l'inexactitude de notre calendrier retardant de cinq à huit années sur la date de naissance exacte de Jésus (donc sur l'ère chrétienne comme nous l'avons vu au début de ce livre), le XX^e siècle partirait donc en vérité de ce jour-là ou à peu près. N'est-ce pas étrange ?